

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-847006-p0002-0

M. I, 512.
2.

K. M. I, 248

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-847006-p0004-1

LE SIECLE DE LOUIS XIV.

TOME SECOND.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-847006-p0007-8

LE

SIÈCLE

DE

LOUIS XIV.

TOME SECOND.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-847006-p0008-3

LE

SIECLE

DE

LOUIS XIV.

PAR

MR. DE VOLTAIRE.

TOME SECOND.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée d'un très grand nombre de Remarques,

PAR

MR. DE LA B***

Non ego illi detrahere aussim
Hærentem capiti multa cum laude coronam.

HORACE.

FRANCFORT,
Chez la Veuve KNOCH & J. G. ESLINGER,
M DCC LIII.

BIBLIOTHECA
PONICKAVIANA

TABLE
DES
CHAPITRES.
TOME SECOND.

CHAPITRE XIV.
Le Roi Jacques détrôné par son gendre Guillaume Trois & protegé par LOUIS XIV.

CHAPITRE XV.
De ce qui se passoit dans le continent, tandis que Guillaume Trois envahissoit l'Angleterre, l'Ecosse & l'Irlande, jusqu'en 1697.

CHAPITRE XVI.
Paix de Ryswick: état de la France & de l'Europe: mort & testament de Charles Second, Roi d'Espagne.

CHAPITRE XVII.
Guerre de 1701. conduite du Prince Eugéne, du Maréchal de Villeroi, du Duc de Vendôme, du Duc de Marleborough, du Maréchal de Villars, jusqu'en 1703.

CHAPITRE XVIII.
Perte de la bataille de Blenheim ou d'Hochſtet, & ſes ſuites.

CHAPITRE XIX.
Pertes en Eſpagne: perte des batailles de Ramillies & de Turin, & leurs ſuites.

CHAPITRE XX.
Suite des diſgraces de la France & de l'Eſpagne: humiliation, conſtance & reſſources de LOUIS XIV. bataille de Malplaquet.

CHAPITRE XXI.
LOUIS XIV. continuë à demander la paix & à ſe défendre: le Duc de Vendôme affermit le Roi d'Eſpagne ſur le trône.

CHAPITRE XXII.
Victoire du Maréchal de Villars à Dénain: rétabliſſement des affaires: Paix générale.

CHAPITRE XXIII.
Tableau de l'Europe, depuis la paix d'Utrecht juſqu'en 1750.

CHAPITRE XXIV.
Particularités & anecdotes du Regne de LOUIS XIV.

CHAPITRE XXV.
Suite des anecdotes.

CHAPITRE XXVI.
Suite des anecdotes.

CHA.

Tom. II.

CHAPITRE QUATORZIEME.

Le Roi Jacques détrôné par son gendre Guillaume Trois, & protégé par LOUIS XIV.

LE Prince d'Orange, plus ambitieux que Louis XIV. *a*) avoit conçu des projets vastes, *b*) qui pouvoient paroître chimériques dans un Stadthouder de Hollande, mais qu'il justifia par son habileté & par son

A cou-

a) Je crois que le prince d'Orange étoit bien moins ambitieux, qu'ennemi de l'ambition de Louis XIV.

b) Guillaume trois, vouloit être estimé de Louis XIV. après avoir tenté par touts sortes de

voïes

courage. Il vouloit abaiſſer le Roi de France, & détrôner le Roi d'Angleterre. *c*) Il n'eut pas de peine à liguer petit à petit l'Europe contre la France. L'Empereur, une partie de l'Empire, la Hollande, le
en Duc de Lorraine, s'étoient d'abord ſe-
1688 crettement unis à Augsbourg; enſuite l'Eſpagne & la Savoie s'unirent à ces Puiſſances. Le Pape, ſans être expreſſément un des Confédérés, les animoit tous par ſes intrigues. Veniſe les favoriſoit, ſans ſe déclarer ouvertement. Tous les Princes d'Italie étoient pour eux. Dans le Nord, la Suéde étoit alors du parti des Impériaux, & le Danemarck étoit un Allié inutile de la France *d*). Plus de ſix-cent-mille Pro-

voïes d'aquétir l'amitié & la protection du Roi, il prit des meſures contraires, & dit fierement. J'aurai du moins ſon eſtime. V. les memoires de l'abbé de Choiſy, P. 210.

c) C'eſt juger des choſes par l'évenement: le premier deſſein de Guillaume fut, non d'abaiſſer la France, mais de s'oppoſer à ſon exceſſive élévation, non de détrôner Jaques, mais de rendre la liberté à l'Angleterre & ſe rendre par là plus reſpectable en Europe; il ne dirigea pas les evenement, il ne les prevû pas; il ne les eſpera pas même; il les ſuivit & ſut en profiter.

d) Le trait eſt faux pour l'hiſtoire & offençant pour le Dannemarc. Le Dannemarc pouvoit être alors fort utile à la France; il étoit ſous

Protestans, fuiant la persécution de Louis, & emportant avec eux hors de France leur argent, leur industrie & leur haine contre le Roi, étoient de nouveaux ennemis, qui alloient dans toute l'Europe exciter les Puissances déja animées à la guerre. (On parlera de cette fuite dans le chapitre de la Religion.) Le Roi étoit de tous côtés entouré d'ennemis, & n'avoit d'ami que le Roi Jacques.

JAQUES Roi d'Angleterre, Successeur de Charles Second son frere, *e*) étoit Catholique comme lui; mais Charles n'avoit bien voulu souffrir qu'on le fit Catholique, sur la fin de sa vie, que par complaisance pour ses maîtresses & pour son frere: il n'avoit en effet d'autre Religion qu'un pur Déisme. Son extrême indifférence sur toutes les disputes qui partagent les hommes, n'avoit pas peu contribué à le faire regner paisiblement en Angleterre. Jacques au contraire, attaché depuis sa jeunesse à la communion Romaine par persuasion, joignoit à sa créance l'esprit de

sous Chretien prince belliqueux, très redoutable à la suede unie alors aux Impériaux.

e) Charles II. étoit trop débauché, trop foible, pour être Déiste.

parti & le zéle. S'il eût été Mahométan, ou de la religion de Confucius, les Anglois n'euſſent jamais troublé ſon regne. Mais il avoit formé le deſſein d'établir dans ſon Roïaume le Catholiciſme, regardé avec horreur par ces Roïaliſtes-Républicains, comme la Religion de l'Eſclavage. C'eſt une entrepriſe quelquefois très-aiſée, de rendre une Religion Dominante dans un païs. Conſtantin, Clovis, Guſtave-Vaza, la Reine Eliſabeth, firent recevoir ſans danger, chacun par des moïens différens, une Religion Nouvelle: mais pour de pareils changemens, deux choſes ſont abſolument néceſſaires; une profonde politique & des circonſtances heureuſes; l'une & l'autre manquoit à Jacques.

Il étoit indigné de voir, que tant de Rois dans l'Europe étoient deſpotiques *f*); que ceux de Suéde & de Dannemarck le devenoient alors; qu'enfin il ne reſtoit plus dans le monde que la Pologne & l'Angleterre, où la liberté des peuples ſubſiſtat avec la roïauté. Louis XIV. l'encourageoit à devenir abſolu chez lui, & les Jéſuites à rétablir leur religion avec leur crédit. *g*) Il s'y prit ſi malheureuſement

f) Il falloit, *fuſſent*.

g) Ecrivez *ſa Religion*; *leur* n'eſt là que pour faire face à *leur crédit*.

ment, qu'il ne fit que révolter tous les esprits. Il agit d'abord, comme s'il fût venu à bout de ce qu'il avoit envie de faire; aïant publiquement à sa cour un Nonce du Pape, des Jésuites, des Capucins; mettant en prison sept Evêques Anglicans, qu'il eût fallu gagner; otant les priviléges à la ville de Londres, à laquelle il devoit plûtôt en accorder de nouveaux; renversant avec hauteur des loix qu'il falloit saper en silence; enfin se conduisant avec si peu de menagement, que les Cardinaux de Rome disoient en plaisantant: „ qu'il „ falloit l'excommunier, comme un hom„ me qui alloit perdre le peu de Catholi„ cisme qui restoit en Angleterre „. Le Pape Innocent XI. n'espéroit rien des entrepriſes de Jacques, & refusoit constamment un Chapeau de Cardinal, que ce Roi demandoit pour son Confesseur le Jésuite Peters. Ce Jésuite étoit un intriguant impétueux, qui dévoré de l'ambition d'être Cardinal & Primat d'Angleterre, poussoit son maître au précipice. Les principales têtes de l'Etat se réunirent en secret contre les desseins du Roi. Ils députérent vers le Prince d'Orange. Leur conspiration fut tramée avec une prudence & un secret, qui endormirent la confiance de la cour.

LE Prince d'Orange équipa une flotte, qui devoit porter quatorze à quinze-mille hommes. Ce Prince n'étoit rien autre chose qu'un particulier illustre *h*), qui jouissoit à peine de cinq-cent-mille livres de rente: mais telle étoit sa politique heureuse, que l'argent, la flotte, les cœurs des Etats-Généraux, étoient à lui. Il étoit Roi véritablement en Hollande par sa conduite habile, & Jacques cessoit de l'être en Angleterre par sa précipitation. On publia d'abord, que cet armement étoit destiné contre la France. Le secret fut gardé par plus de deux-cent personnes. Barillon Ambassadeur de France à Londres, homme de plaisir, plus instruit des intrigues des maîtresses de Jacques que de celles de l'Europe, fut trompé le premier. Louis XIV ne le fut pas *i*), il offrit des secours à son Allié, qui les refusa d'abord avec sécurité, & qui les demanda ensuite, lorsqu'il n'étoit plus tems & que la flotte du Prince son gendre étoit à la voile. Tout lui manqua à la fois, comme il se manqua à lui-même. Ses vaisseaux laissérent passer ceux de son ennemi.

h) Deux lignes plus-bas, Guillaume est véritablement roi en Hollande; l'Antithese est petite.

i) Louis XIV. le fut aussi.

ennemi. Il pouvoit au moins se défendre sur terre: il avoit une armée de vingt mille hommes; & s'il les avoit menés au combat, sans leur donner le tems de la réflexion, il est à croire qu'ils eussent com- 1680.
battu; mais il leur laissa le loisir de se déterminer. Plusieurs Officiers Généraux l'abandonnérent; entre autres, ce fameux Churchil, aussi fatal depuis à Louis qu'a Jacques, & si illustre sous le nom de Duc de Marleborough. Il étoit favori de Jacques, sa créature, le frere de sa maîtresse, son Lieutenant-Général dans l'armée; cependant il le quitta, & passa dans le camp du Prince d'Orange. Le Prince de Danemarck, gendre de Jacques, enfin sa propre fille la Princesse Anne, l'abandonnérent.

ALORS se voïant attaqué & poursuivi par un de ses gendres, quitté par l'autre; aïant contre lui ses deux filles, ses propres amis; haï des sujets même qui étoient encor dans son parti, il désespéra de sa fortune. La fuite, derniére ressource d'un Prince vaincu, fut le parti qu'il prit sans combattre. Enfin après avoir été arrêté dans sa fuite par la populace, maltraité par elle, reconduit à Londres; après avoir reçu paisiblement les ordres du Prince d'Orange dans son propre palais; après avoir

vu sa garde relevée sans coup-ferir par celle du Prince; chassé de sa maison, prisonnier à Rochester, il profita de la liberté qu'on lui donnoit d'abandonner son Roïaume; il alla chercher un asile en France.

CE fut là l'époque de la vraie liberté d'Angleterre. La nation, représentée par son Parlement, fixa les bornes, si longtems contestées, des droits du Roi & de ceux du peuple; *k*) & aïant prescrit au Prince d'Orange les conditions auxquelles il devoit regner, *l*) elle le choisit pour son Roi, conjointement avec sa femme Marie, fille du Roi Jacques. Des-lors ce Prince ne fut plus connu dans la plus grande partie de l'Europe, que sous le nom de Guillaume III, Roi légitime d'Angleterre, & Libérateur de la nation. Mais en France, il ne fut regardé que comme le Prince d'Orange, Usurpateur des Etats de son beaupere.

Janv. 1689. LE Roi fugitif vint avec sa femme fille d'un Duc de Modéne, & le Prince de Galles encor enfant, implorer la protection de Louis XIV. *m*) La Reine d'Angleterre,

k) Sous le nom de Convention.

l) Déclara le trône vacant: circonstance qu'il ne falloit pas omettre.

m) Elle arriva avant son mari, comme l'auteur le dit quelques lignes plus bas.

re; arrivée avant son mari, fut étonné de la splendeur qui environnoit le Roi de France, de cette profusion de magnificence qu'on voïoit à Versailles, & sur-tout de la maniére dont elle fut reçuë. Le Roi alla au devant d'elle jusqu'à Chatou. *Je vous rends, Madame*, lui dit-il, *un triste service; mais j'espére vous en rendre bientôt de plus grands & de plus heureux.* Ce furent ses propres paroles. Il la conduisit au château de Saint-Germain, où elle trouva le même service qu'auroit eû la Reine de France; tout ce qui sert à la commodité & au luxe, des préſens de toute espéce, en argent, en or, en vaisselle, en bijoux, en étoffes.

IL y avoit parmi tous ces préſens, une bourse de dix-mille Louis d'or sur sa toilette. Les mêmes attentions furent observées pour son mari, qui arriva un jour après elle. On lui régla six-cent-mille francs par an pour l'entretien de sa maison, outre les préſens sans nombre qu'on lui fit. Il eut les Officiers du Roi, & ses gardes. Toute cette réception étoit bien peu de chose, auprès des préparatifs qu'on faisoit pour le rétablir sur son trône. Jamais le Roi ne parut si grand; mais Jacques parut petit *n*). Ceux, qui à la cour &

n) Cette antithese en petite.

à la ville décident de la reputation des hommes, conçurent pour lui peu d'eſtime. *o*) Il ne voïoit guéres que des Jéſuites. Il alla deſcendre chez eux à Paris, dans la ruë Saint-Antoine. Il leur dit qu'il étoit Jéſuite lui-même; & ce qui eſt de plus ſingulier, c'eſt que la choſe étoit vraie Il s'étoit fait aſſocier à cet Ordre, avec de certaines cérémonies, par quatre Jéſuites Anglois, étant encor Duc d'Yorck. *p*) Cette puſillanimité dans un Prince, jointe à la maniére dont il avoit perdu ſa couronne, l'avilit au point, que les courtiſans s'égaïoient tous les jours à faire des chanſons ſur lui. Chaſſé d'Angleterre, on s'en moquoit en France. On ne lui ſavoit nul gré d'être Catholique. L'Archévêque de Reims, frere de Louvois, dit tout haut à Saint-Germain dans ſon antichambre : *voilà un bon homme, qui a quitté trois Roïaumes pour une Meſſe.* Il ne recevoit de Rome que des Indulgences & des Paſquinades. Enfin, dans cette révolution, ſa religion lui rendit ſi peu de ſervices, que lorſque le Prince

o) On diroit qu'à la cour & à la ville il y a un tribunal qui tient ſes ſeances pour juger des reputations.

p) Ce fait doit être rejetté : tout ce qui eſt ſingulier doit être garanti. M. de V. ne cite jamais perſonne.

ce d'Orange, le chef du Calviniſme, avoit mis à la voile pour aller détrôner le Roi ſon beau-pere, l'Ambaſſadeur du Roi Catholique à la Haie, avoit fait dire des Meſſes pour l'heureux ſuccès de ce voïage.

AU milieu des humiliations de ce Roi fugitif, & des libéralités de Louis XIV. envers lui, c'étoit un ſpectacle digne de quelque attention, de voir Jacques toucher les écroüelles au Petit Couvent des Angloiſes q), ſoit que les Rois Anglois ſe ſoient attribué ce ſingulier privilége, comme prétendans à la couronne de France; ſoit que cette cérémonie ſoit établie chez eux depuis le tems du Premier Edouard.

LE Roi le fit bientôt conduire en Irlande, où les Catholiques formoient encor un parti, qui paroiſſoit conſidérable. Une Eſcadre, de treize vaiſſeaux du premier rang, étoit à la rade de Breſt pour le tranſport. Tous les Officiers, les Courtiſans, les Prêtres même, qui étoient venus trouver Jacques à Saint-Germain, furent défraïés juſqu'à Breſt aux dépens du Roi de France. Un Ambaſſadeur (c'étoit Monſieur d'Avaux) étoit nommé auprès du Roi dé-

q) L'attouchement des écrouelles n'eſt point un ſpectacle digne de la moindre attention d'un hiſtorien tel que vous, qui doit prodiguer les faits & menager les paroles.

détrôné, & le suivit avec pompe. Des armes, des munitions de toute espéce, furent embarquées sur la flotte; on y porta jusqu'aux meubles les plus vils, & jusqu'aux plus recherchés. Le Roi alla lui dire adieu à Saint-Germain. Là, pour dernier présent, il lui donna sa cuirasse, & lui dit en l'embrassant: *tout ce que je peux vous souhaiter de mieux, est de ne vous jamais revoir.* A peine le Roi Jacques étoit-il débarqué en Irlande avec cet appareil, que vingt-trois autres grands vaisseaux de guerre, sous les ordres de Château-Renaud, & une infinité de navires de transport le suivirent. Cette flotte, aïant mis en fuite & dispersé la flotte Angloise qui s'opposoit à son passage, débarqua heureusement, & aïant pris dans son retour sept vaisseaux marchands Hollandois, revint à Brest, victorieuse de l'Angleterre, & chargée des dépouilles de la Hollande.

12 *Mai* 1689.

Mars 1690. Bientot après, un troisieme secours partit encor de Brest, de Toulon, de Rochefort. Les ports d'Irlande & la mer de la manche étoient couverts de vaisseaux François. Enfin Tourville Vice-Amiral de France avec soixante & douze grands vaisseaux, rencontra une flotte Angloise & Hollandoise d'environ soixante voiles. On se battit pendant dix heures; Tourville,

le, Chateau-Renaud, d'Etrée, Némond, y signalérent leur courage & une habileté, qui donnérent à la France un honneur, auquel elle n'étoit pas accoûtumée. Les Anglois & les Hollandois, jusqu'alors maîtres de l'océan, & de qui les François avoient appris depuis si peu de tems à donner des batailles rangées, furent entiérement vaincus. Dix-sept de leurs vaisseaux brisés & demâtés, allerent échouer & se brûler sur les côtes. Le reste alla se cacher vers la Tamise; ou entre les bancs de la Hollande. Il n'en coûta pas une seule chaloupe aux François. Alors, ce que Louis XIV souhaitoit depuis vingt années, & ce qui avoit paru si peu vraisemblable, arriva; il eut l'empire de la mer: empire qui fut à la vérité de peu de durée. Les vaisseaux de guerre ennemis se cachoient devant ses flottes. Seignelai, qui osoit tout, fit venir les galéres de Marseille sur l'océan. Les côtes d'Angleterre virent des galéres pour la premiére fois. On fit, par leur moïen, une descente aisée à Tinmouth. On brûla dans cette baie plus de trente vaisseaux marchands. Les Armateurs de Saint-Malo & du nouveau port de Dunkerque s'enrichissoient, eux & l'Etat, de prises continuelles. Enfin, pendant près de deux

Juil. 1690.

deux années, on ne connoissoit plus sur les mers que les vaisseaux François.

LE Roi Jacques ne seconda pas en Irlande ces secours de Louis XIV. Il avoit avec lui près de six mille François & quinze-mille Irlandois. La riviére de Boine étoit entre son armée & celle du Roi Guillaume. Cette riviére étoit guéable; on n'avoit de l'eau, que jusques sous les épaules. Mais, après l'avoir passée, pour venir attaquer l'armée Irlandoise, il falloit encor traverser un marais: ensuite on trouvoit un terrain escarpé, qui formoit un re-
Juil. tranchement naturel. Le Roi Guillaume
1690. fit passer son armée en trois endroits, engagea la bataille. Les Irlandois, que nous avons vu de si bons soldats en France & en Espagne, ont toujours mal combattu chez eux. Il y a des nations, dont l'une semble faite pour être soûmise à l'autre. Les Anglois ont toujours eû sur les Irlandois, la supériorité du génie, des richesses & des armes. Jamais l'Irlande n'a pu secouer le joug de l'Angleterre, depuis qu'un simple Seigneur Anglois la subjugua. Les François combattirent à la journée de la Boine: les Irlandois s'enfuirent. Leur Roi Jacques, n'aiant paru dans l'engagement ni à la tête des François ni à la tête des Irlandois, se retira le premier. Il avoit tou-

toujours cependant montré beaucoup de valeur; mais il y a des occasions, où l'abattement d'esprit l'emporte sur le courage. Le Roi Guillaume, qui avoit eû l'épaule effleurée d'un coup de canon avant la bataille, passa pour mort en France. Cette fausse nouvelle fut reçuë à Paris avec une joie indecente & honteuse. Quelques magistrats subalternes encouragérent les bourgeois & le peuple à faire des illuminations: on sonna les cloches On brûla dans plusieurs quartiers des figures d'osier, qui représentoient le Prince d'Orange, comme on brûle le Pape dans Londres. On tira le canon de la bastille, non point par ordre du Roi, mais par le zéle inconsidéré d'un Commandant subalterne. On croiroit, sur ces marques d'alegresse, & sur la foi de tant d'écrivains, que cette joie effrénée, à la mort prétenduë d'un ennemi, étoit l'effet de la crainte extrême qu'il inspiroit. Tous ceux qui ont écrit, & François & étrangers, ont dit, que ces réjouissances étoient le plus grand éloge du Roi Guillaume. Cependant, si on veut faire attention aux circonstances du tems & à l'esprit qui regnoit alors, on verra bien que la crainte ne produisit pas ces transports de joie. Les bourgeois & le peuple ne savent guéres craindre un ennemi,

mi, que quand il menace leur ville. Loin d'avoir de la terreur au nom de Guillaume, le commun des François avoit alors l'injuſtice de le mépriſer. Il avoit preſque toujours été battu par les Généraux François. Le vulgaire ignoroit, combien ce Prince avoit acquis de véritable gloire, même dans ſes défaites. Guillaume, vainqueur de Jacques en Irlande, ne paroiſſoit pas encor aux yeux des François, un ennemi digne de Louis XIV. Paris, idolatre de ſon Roi, le croioit réellement invincible. Les rejouiſſances ne furent donc point le fruit de la crainte, mais de la haine. La plûpart des Pariſiens, nés ſous le regne de Louis & façonnés au joug deſpotique, r) regardoient alors un Roi comme une Divinité, & un Uſurpateur comme un Sacrilége. Le petit peuple, qui avoit vû Jacques aller tous les jonrs à la meſſe, déteſtoit Guillaume hérétique. L'image d'un gendre & d'une fille aiant chaſſé leur pere, d'un Proteſtant regnant à la place d'un Catholique, enfin d'un ennemi de Louis XIV, tranſportoient les

r) Sont-ce ces eſclaves qui formoient le génie de la nation qu'ailleurs l'auteur appelle une nation heureuſe; otez moi ce joug, ce deſpotique; ces mots ne ſont point faits pour des François.

les Parisiens d'une espéce de fureur; mais les gens sages pensoient modérément.

JACQUES revint en France, laissant son rival gagner en Irlande de nouvelles batailles, & s'affermir sur le trône. Les flottes françoises furent occupées alors à ramener les François, qui avoient inutilement combattu: & les familles Irlandoises Catholiques, qui, étant très pauvres dans leur patrie, voulurent aller subsister en France des libéralités du Roi.

IL est à croire que la fortune eut peu de part à toute cette révolution, depuis son commencement jusqu'à sa fin. Les caractéres de Guillaume & de Jacques firent tout. Ceux qui aiment à voir dans la conduite des hommes les causes des événemens, remarqueront, que le Roi Guillaume après sa victoire, fit publier un pardon général, & que le Roi Jacques vaincu, en passant par une petite ville nommée Gallowai, fit pendre quelques citoïens, qui avoient été d'avis de lui fermer les portes. De deux hommes, qui se conduisoient ainsi, il étoit bien aisé de voir qui devoit l'emporter. s)

IL restoit à Jacques quelques villes en Irlande, entre autres Limerick, où il y avoit plus de douze-mille soldats. Le Roi de

s) Cette marque étoit fort équivoque.

de France, soûtenant toujours la fortune de Jacques, fit passer encor trois-mille hommes de troupes réglées dans Limerick. Pour surcroit de libéralité, il envoia tout ce qui peut servir aux besoins d'un grand peuple, & à ceux des soldats. Quarante vaisseaux de transport, escortés de douze vaisseaux de guerre, apportérent tous les secours possibles en hommes, en utensiles, en équipages; des Ingenieurs, des Canoniers, des Bombardiers, deux-cent Maçons; des selles, des brides, des housses, pour plus de vingt-mille chevaux; des canons avec leurs affûts; des fusils, des pistolets, des épées, pour armer vingt-six-mille hommes; des vivres, des habits & jusqu'à vingt-six-mille paires de souliers. Limerick assiégée, mais munie de tant de secours, espéroit de voir son Roi combattre pour sa défense. Jacques ne vint point. Limerick se rendit: les vaisseaux François revinrent encor, & ne ramenérent en France qu'environ vingt-mille Irlandois, tant soldats, que citoiens fugitifs. t)

CE qu'il y a peut-être de plus étonnant, c'est que Louis XIV ne se rebuta pas. Il soûtenoit alors une guerre difficile contre presque toute l'Europe. Cependant il tenta encor de changer la fortune de

t) Tout ce détail est réclamé par les gazettes.

de Jacques par une entrepriſe déciſive, & de faire une deſcente en Angleterre avec vingt-mille hommes. Ils étoient aſſemblés entre Cherbourg & la Hogue. Plus de trois-cent navires de tranſport étoient prêts à Breſt. Tourville, avec quarante-quatre grands vaiſſeaux de guerre, les attendoit aux côtes de Normandie. D'Etrée arrivoit du port de Toulon avec trente autres vaiſſeaux. S'il y a des malheurs cauſés par la mauvaiſe conduite, il y en a qu'on ne peut imputer qu'à la fortune. Le vent, d'abord favorable à l'eſcadre de d'Etrée, changea; il ne put joindre Tourville. Ses quarante-quatre vaiſſeaux furent attaqués par les flottes d'Angleterre & de Hollande, fortes de près de cent voiles. La ſuperiorité du nombre l'emporta. Les François cédérent, après un combat de dix heures, Ruſſel Amiral Anglois les pourſuivit deux jours. Quatorze grands vaiſſeaux, dont deux portoient cent-quatre piéces de canon, échouérent ſur la côte, & les Capitaines y firent mettre le feu, pour ne les pas laiſſer brûler par les ennemis. Le Roi Jacques, qui du rivage avoit vu ce déſaſtre, perdit toutes ſes eſpérances.

Ce fut le premier échec, que reçut ſur la mer la puiſſance de Louis XIV Seignelai, qui après Colbert ſon pere avoit per-

fectionné la marine, étoit mort à la fin de de 1690. Pontchartrain, élevé de la premiére préſidence de Bretagne à l'emploi de Secretaire d'Etat de la marine, ne la laiſſa point périr. Le même eſprit regnoit toujours dans les gouvernement. La France eut, dès l'année qui ſuivit la diſgrace de la Hogue, des flottes auſſi nombreuſes qu'elle en avoit eû déja; car Tourville ſe trouva à la tête de ſoixante vaiſſeaux de ligne, & d'Etrée en avoit trente, ſans compter ceux qui étoient dans les ports;
1696. & même quatre ans après, le Roi fit encor un armement plus conſidérable que tous les précédens, pour conduire Jacques en Angleterre à la tête de vingt-mille François. Mais cette flotte ne fit que ſe montrer; les meſures du parti de Jacques, aïant été auſſi mal concertées à Londres, que celles de ſon protecteur avoient été bien priſes en France.

IL ne reſta de reſſource au parti du Roi détrôné, que dans quelques conſpirations contre la vie de ſon rival. Ceux qui les tramérent, périrent preſque tous du dernier ſupplice; & il eſt à croire, que quand même elles euſſent réuſſi, il n'eût jamais recouvré ſon roïaume. Il paſſa le reſte de ſes jours à Saint-Germain, où il vécut des bienfaits de Louis, & d'une penſion de

ſoixante

soixante & dix-mille francs, qu'il eut la foiblesse de recevoir en secret de sa fille Marie, par laquelle il avoit été détrôné. Il mourut en en 1700. à Saint-Germain. Quelques Jésuites Irlandois prétendirent, qu'il se faisoit des miracles à son tombeau. On parla même de faire canonizer à Rome, après sa mort, ce Roi que Rome avoit abandonné pendant sa vie.

PEU de Roi furent plus malheureux que lui; & il n'y a aucun exemple dans l'histoire, d'une maison si long-tems infortunée. Le Premier de Rois d'Ecosse ses ayeux, qui eut le nom de Jacques, après avoir été dix-huit ans prisonnier en Angleterre, mourut assassiné avec sa femme, par la main de ses sujets. Jacques II, son fils, fut tué à vingt-neuf ans en combattant contre les Anglois. Jacques III, mis en prison par son peuple, fut tué ensuite par les révoltés dans une bataille. Jacques IV périt dans un combat qu'il perdit. Marie Stuart sa petite fille, chassée de son trône, fugitive en Angleterre, aïant langui dix-huit ans en prison, se vit condamnée à mort par des Juges Anglois, & eut la tête tranchée. Charles Premier petit-fils de Marie, Roi d'Ecosse & d'Angleterre, vendu par les Ecossois, & jugé à mort par les Anglois, mourut sur un

échafaut dans la place publique. Jacques son fils Septiéme du nom & Deuxiéme en Angleterre, dont il est ici question, fut chassé de ses trois roïaumes; & pour comble de malheur, on contesta à son fils jusqu'à sa naissance. Ce fils ne tenta de remonter sur le trône de ses peres, que pour faire périr ses amis par des bourreaux; & nous avons vu le Prince Charles-Edouard, réunissant en vain les vertus de ses peres & le courage du Roi Jean Sobiesky son aïeul maternel, exécuter les exploits & essuier les malheurs les plus incroïables. *n*) Si quelque chose justifie ceux qui croient une fatalité à laquelle rien ne peut se soustraire, c'est cette suite continuelle de malheurs, qui persécuta la maison de Stuart pendant plus de trois-cent années.

CHA-

n) Retranchez cette longue énumeration des malheurs de la Maison de Stuard. Qu'ont de commun ces malheurs, je ne dis pas avec le siécle, mais avec le regne de Louis XIV. Quand même ces remarques ne se trouveroient pas dans tous les historiens, ce seroient toujours *de bons propos hors de propos.*

***

places frontiéres ne furent pas cependant dégarnies. Le Roi avoit quatre-cent-cinquante-mille hommes en armes, en comptant les troupes de la marine. Ni l'Empire Turc si puissant en Europe, en Asie & en Afrique, ni l'Empire Romain plus puissant encore, n'en eut jamais davantage, & n'eut en aucun tems autant de guerres à soûtenir à la fois. Ceux qui blâmoient Louis XIV de s'être fait tant d'ennemis, l'admiroient d'avoir pris tant de mesures pour s'en défendre, & même pour les prévenir.

ILS n'étoient encor ni entiérement déclarés, ni tous réunis. Le Prince d'Orange n'étoit pas encor sorti du Texel, pour aller chasser le Roi son beau-pere; & déja la France avoit des armées sur les frontiéres de la Hollande & sur le Rhin. Le Roi avoit envoïé en Allemagne, à la tête d'une armée de cent-mille hommes, son fils le Dauphin, qu'on nommoit *Monseigneur*; Prince doux dans ses mœurs, modeste dans sa conduite, qui paroissoit tenir en tout de sa mere. Il étoit âgé de vingt-sept ans. C'étoit pour la premiére fois qu'on lui confioit un commandement, après s'être bien assûré par son caractére, qu'il n'en abuseroit pas. Le Roi lui dit publiquement à son départ: *mon fils, en vous envoïant commander mes armées, je*

22 *Sept.* 1688.

vous

vous donne les occasions de faire connoître votre mérite: allez le montrer à toute l'Europe, afin que quand je viendrai à mourir, on ne s'apperçoive pas que le Roi soit mort.

CE Prince eut une commission spéciale pour commander, comme s'il eut été simplement l'un des Généraux, que le Roi eût choisi. Son pere lui écrivoit: *à mon fils le Dauphin, mon Lieutenant-Général, commandant mes armées en Allemagne.*

ON avoit tout prévu & tout disposé, pour que le fils de Louis XIV, contribuant à cette expédition de son nom & de sa présence, ne reçût pas un affront. Le Maréchal de Duras commandoit réellement l'armée. Bouflers avoit un corps de troupes en deça du Rhin; le Maréchal d'Humiéres un autre vers Cologne, pour observer les ennemis. Heidelberg, Maïence, étoient pris. Le siége de Philipsbourg, préalable toûjours nécessaire quand la France fait la guerre à l'Allemagne, étoit commencé. Vauban conduisoit le siége. Tous les détails qui n'étoient point de son ressort, rouloient sur Catinat alors Lieutenant-Général, homme capable de tout, & fait pour tous les emplois. Monseigneur arriva, après six jours de tranchée ouverte. Il imitoit la conduite de son père; s'exposant autant qu'il le fal-

loit, jamais en téméraire, *a*) affable à tout le monde, libéral envers les ſoldats. Le Roi goûtoit une joie pure, d'avoir un fils qui l'imitoit ſans l'effacer, & qui ſe faiſoit aimer de tout le monde, ſans ſe faire craindre de ſon pere.

11 *Nov.* 1688. PHILIPSBOURG fut pris en dix-neuf jours: on prit Manheim en trois jours, Franckendal en deux; Spire, Tréves, 15 *Nov.* 1688. Worms & Oppenheim ſe rendirent, dès que les François furent à leurs portes.

LE Roi avoit reſolu de faire un déſert du Palatinat, dès que ces villes ſeroient priſes. Il avoit la vuë d'empêcher les ennemis d'y ſubſiſter, plus que celle de ſe venger de l'Electeur Palatin, qui n'avoit d'autre crime que d'avoir fait ſon devoir, en s'uniſſant au reſte de l'Allemagne contre la France. Il vint à l'armée un ordre de Louis ſigné Louvois, de tout réduire en cendres. Les Généraux François, qui ne pouvoient qu'obéïr, firent donc ſignifier, dans le cœur de l'hiver, aux citoïens de toutes ces villes ſi floriſſantes & ſi bien réparées, aux habitans des villages, aux maîtres de plus de cinquante châteaux, qu'il falloit quitter leurs demeures, & qu'on alloit les détruire par le fer & par les

a) Les ſoldats l'appellerent Louis le Hardi.

les flammes. Hommes, femmes, vieillards, enfans, sortirent en hâte. Une partie fut errante dans les campagnes; une autre se réfugia dans les païs voisins; pendant que le soldat, qui passe toûjours les ordres de rigueur, & qui n'exécute jamais ceux de clémence, brûloit & saccageoit leur patrie. On commença par Manheim, séjour des Electeurs: leurs palais furent détruits, comme les maisons des citoïens; leurs tombeaux furent ouverts par la rapacité du soldat, qui croïoit y trouver des trésors; leurs cendres furent dispersées. C'étoit pour la seconde fois, que ce beau païs étoit désolé sous Louis XIV: mais les flammes, dont Turenne avoit brûlé deux villes & vingt villages du Palatinat, n'étoient que des étincelles, en comparaison de ce dernier incendie. *b*) L'Europe en eut horreur. Les Officiers, qui l'exécutérent, étoient honteux d'être les instrumens de ces duretés. On les rejettoit sur le Marquis de Louvois, devenu plus inhumain par cet endurcissement de cœur, que produit un long ministére. Il avoit en effet donné ces conseils; mais Louis avoit été le maître de ne les pas suivre. Si le Roi avoit été témoin de ce spectacle, il auroit lui-

Févr. 1689.

b) Toutes ces inhumanités furent exercées à Heidelberg.

lui-même éteint les flammes. Il signa, du fond de son palais de Versailles & au milieu des plaisirs, la destruction de tout un païs, parce qu'il ne voïoit dans cet ordre que son pouvoir & le malheureux droit de la guerre; mais de plus-près, il n'en eût vu que l'horreur. Les nations, qui jusques-là n'avoient blâmé que son ambition en l'admirant, criérent alors contre sa dureté, & blâmérent même sa politique. Car si les ennemis avoient pénétré dans ses Etats, comme lui chez les ennemis, ils eussent mis ses villes en cendres.

CE danger étoit à craindre: Louis, en couvrant ses frontiéres de cent-mille soldats, avoit appris à l'Allemagne à faire de pareils efforts. Cette contrée, plus peuplée que la France, peut aussi fournir de plus grandes armées. On les léve, on les assemble, on les païe plus difficilement: elles paroissent plus tard en campagne; mais la discipline, la patience dans les fatigues, les rendent sur la fin d'une campagne, aussi redoutables que les François le sont au commencement. Le Duc de Lorraine Charles V les commandoit. Ce Prince toûjours dépouillé de son Etat par Louis XIV, ne pouvant y rentrer, avoit conservé l'Empire à l'Empereur Léopold; il l'avoit rendu vainqueur des Turcs & des

des Hongrois. Il vint, avec l'Electeur de Brandebourg, balancer la fortune du Roi de France. Il reprit Bonn & Maïence, mauvaises places, mais défenduës d'une maniére qui fut regardée comme un modéle de défense de places. Bonn ne se rendit qu'au bout de trois mois & demi de siége, après que le Baron d'Asfeld, qui y commandoit, eut été blessé à mort dans un assaut général. 12 Octob. 1689.

LE Marquis d'Uxelles depuis Maréchal de France, l'un des hommes les plus sages & les plus prévoïans, fit, pour défendre Maïence, des dispositions si bien entenduës, que sa garnison n'étoit presque point fatiguée en servant beaucoup. Outre les soins qu'il eut au dedans, il fit vingt & une sorties sur les ennemis, & leur tua plus de cinq-mille hommes. Il fit même quelquefois deux sorties en plein jour; enfin il fallut se rendre faute de poudre, au bout de sept semaines. Cette défense mérite place dans l'histoire, & par elle-même & par la maniére dont elle fut reçuë dans le public. Paris, cette ville immense pleine d'un peuple oisif qui veut juger de tout, & qui a tant d'oreilles & tant de langues avec si peu d'yeux, regarda d'Uxelles comme un homme timide & sans jugement. Cet homme, à qui tous les

les bons Officiers donnoient de justes éloges, étant au retour de la campagne à la Comédie sur le théatre, reçut des huées du public: on lui cria, *Maïence*. Il fut obligé de se retirer, non sans mépriser, avec les gens sages, un peuple si mavais estimateur du mérite, dont cependant on ambitionne les loüanges.

ENVIRON ce tems-là, le Maréchal d'Humiéres fut battu à Valcour sur la Sambre aux Païs-Bas, par le Prince de Waldeck; mais cet échec, qui fit tort à sa réputation, en fit peu aux armes de la France. Louvois, dont il étoit la créature & l'ami, fut obligé de lui ôter le commandement de cette armée. Le Roi & Louvois, qui n'aimoient pas le Maréchal de Luxembourg, mais qui aimoient l'Etat, se servirent de lui malgré leur repugnance. Il commanda les armées aux Païs Bas. Louvois ou corrigeoit des choix trop hazardés, ou en faisoit de bons. Catinat alla commander en Italie. On se défendit bien en Allemagne sous le Maréchal de Lorges. Le Duc de Noailles avoit quelque succès en Catalogne; mais en Flandre sous Luxembourg, & en Italie sous Catinat, ce ne fut qu'une suite continuelle de victoires. Ces deux Généraux étoient alors les plus estimés en Europe.

Juin. 1689.

LE

LE Maréchal Duc de Luxembourg avoit dans le caractére des traits du grand Condé, dont il étoit l'éléve ; un génie ardent, une exécution prompte, un coup d'œil juſte, un eſprit avide de connoiſſances, mais vaſte & peu réglé; plongé dans les intrigues des femmes, toûjours amoureux, & même ſouvent aimé quoique contrefait & d'un viſage peu agréable, aïant plus de qualités d'un héros, que d'un ſage.

CATINAT avoit dans l'eſprit une application & une agilité, qui le rendoient capable de tout, ſans qu'il ſe piquat jamais de rien. Il eût été bon Miniſtre, bon Chancelier, comme bon Général. Il avoit commencé par être Avocat, & avoit quitté cette profeſſion à vingt-trois ans, pour avoir perdu une cauſe, qui étoit juſte. *c*) Il prit le parti des armes, & fut d'abord Enſeigne aux gardes-françoiſes. En 1667 il fit aux yeux du Roi, à l'attaque de la contreſcarpe de Lille, une action qui demandoit de la tête & du courage. Le Roi la remarqua, & ce fut le commencement de ſa fortune. Il s'éleva par dégrez, ſans aucune brigue, Philoſophe au milieu de la grandeur & de la guerre, les deux plus grands écueils de la modération; libre de tous préjugés, & n'aïant

c) *Qu'il croioit juſte.*

ant point l'affectation de paroître trop les mépriser. La galanterie & le métier de courtisan furent ignorés de lui; il en cultiva plus l'amitié, & en fut plus honnête-homme. Il vécut, aussi ennemi de l'intérêt que du faste; Philosophe en tout, à sa mort comme dans sa vie. *d*)

CATINAT commandoit alors en Italie. Il avoit en tête le Duc de Savoie, Victor Amadée, Prince alors sage, politique, & encor plus malheureux; guerrier plein de courage, conduisant lui-même ses armées, s'exposant en soldat, entendant, aussi bien que personne, cette guerre de chicane qui se fait sur des terreins coupés & montagneux, tels que son païs; actif, vigilant, aimant l'ordre, mais faisant des fautes & comme Prince & comme Général. Il en fit une, a ce qu'on prétend, 18 en disposant mal son armée devant celle *Aout.* de Catinat. Le Général François en pro- 1690. fita, & gagna une pleine victoire à la vuë de Saluces, auprès de l'Abbaïe de Stafarde, dont cette bataille a eû le nom. Lorsqu'il y a beaucoup de morts d'un côté & presque point de l'autre, c'est une preuve incontestable que l'armée battuë étoit dans un terrein, où elle devoit être nécessairement accablée. L'Armée Françoise

d) Ce portrait de Catinat est admirable.

çoise n'eut que trois-cent hommes de tués; celle des Alliés, commandée par le Duc de Savoïe, en eut quatre-mille. Après cette bataille, toute la Savoie, excepté Monmélian, fut soumise au Roi. Catinat passe dans le Piémont, force les lignes des ennemis rétranchés près de Suze, Ville-franche, Montalban, Nice reputée imprenable, Veillance, Carmagnole, & revient enfin à Monmélian, dont il se rend maître par un siége opiniâtre. 1691.

APRES tant de succès, le ministére diminua l'armée qu'il commandoit; & le Duc de Savoie augmenta la sienne. Catinat, moins fort que l'ennemi vaincu, fut longtems sur la défensive; mais enfin, aïant reçu des renforts, il descendit des Alpes vers la Marsaille, & là il gagne une seconde bataille rangée d'autant plus glorieuse, que le Prince Eugéne de Savoie étoit un des Généraux ennemis. 4 Octob. 1691.

A l'autre bout de la France, vers les Païs-Bas, le Maréchal de Luxembourg gagnoit la bataille de Fleurus; & de l'aveu de tous les Officiers, cette victoire étoit duë à la supériorité de génie que le Général François avoit sur le Prince de Waldeck, alors Général de l'armée des Alliés. Huit-mille prisonniers, six-mille morts, deux-cent étendarts, le canon, les bagages, 1690. 30 Juin

ges, la fuite des ennemis, furent les marques de la victoire.

LE Roi Guillaume, victorieux de son beau pere, venoit de repasser la mer. Ce génie, fécond en ressources, tiroit plus d'avantage d'une défaite de son parti, que souvent les François n'en tiroient de leurs victoires. Il lui falloit emploïer les intrigues, les négociations, pour avoir des troupes & de l'argent, contre un Roi qui n'avoit qu'à dire, *je veux f*). Cependant après la défaite de Fleurus, il vint opposer au Maréchal de Luxembourg une armée, aussi forte que la françoise.

19 Sept. 1691.

ELLES étoient composées chacune d'environ quatre-vingt-mille hommes: mais Mons étoit déja investi par le Maréchal de Luxembourg; & le Roi Guillaume ne croïoit pas les troupes françoises sorties de leurs quartiers. Louis XIV vint au siége. Il entra dans la ville au bout de neuf jours de tranchée ouverte, en présence de l'armée ennemie. Aussitôt il reprit le chemin de Versailles, & il laissa Luxembourg disputer le terrein, pendant toute

9 Avril 1691.

f) La France étoit alors dans un état déplorable; & l'on ne peut lire sans fremir les moiens que les Ministres des Finances mettoient en usage pour subvenir aux frais de la guerre.

toute la campagne, qui finit par le combat de Leuze, action très singuliére, où vingt-huit escadrons de la maison du Roi & de la gendarmerie, défirent soixante & quinze escadrons de l'armée ennemie. 19 Sept. 1691.

LE Roi reparut encor au siége de Namur, la plus forte place des Païs-Bas, par sa situation au confluent de la Sambre & de la Meuse, & par une citadelle bâtie sur des rochers. Il prit la ville en huit jours, & les châteaux en vingt-deux pendant que le Duc de Luxembourg empêchoit le Roi Guillaume de passer la Méhaigne à la tête de quatre-vingt mille hommes, & de venir faire lever le siége. Le Roi retourna encor à Versailles après cette conquête; & Luxembourg tint encor tête à toutes les forces des ennemis. Ce fut alors que se donna la bataille de Steinkerque, célébre par l'artifice & la valeur. Un espion, que le Général François avoit auprès du Roi Guillaume, est découvert. On le force, avant de le faire mourir, d'écrire un faux avis au Maréchal de Luxembourg. Sur ce faux avis, Luxembourg prend avec raison des mesures, qui le devoient faire battre Son armée endormie est attaquée à la pointe du jour: une brigade est déja mise en fuite, & le Général le sait à peine. Sans un Juin 1692.

excès de diligence & de bravoure, tout étoit perdu.

CE n'étoit pas assez d'être grand Général, pour n'être pas mis en déroute: il falloit avoir des troupes aguerries, capables de se rallier; des Officiers Généraux, assez habiles pour rétablir le désordre, & qui eussent la bonne volonté de le faire; car un seul Officier supérieur, qui eût voulu profiter de la confusion pour faire battre son Général, le pouvoit aisément sans se commettre.

3 *Août* 1692. LUXEMBOURG étoit malade; circonstance funeste, dans un moment qui demande une activité nouvelle: le danger lui rendit ses forces: il falloit des prodiges pour n'être pas vaincu, & il en fit. Changer de terrein, donner un champ de bataille à son armée qui n'en avoit point, rétablir la droite toute en désordre, rallier trois fois ses troupes, charger trois fois à la tête de la maison du Roi, fut l'ouvrage de moins de deux heures. Il avoit dans son armée le Duc de Chartres, depuis Régent du Roïaume, Petit-Fils de France, qui n'avoit pas alors quinze ans. Il ne pouvoit être utile pour un coup décisif; mais c'étoit beaucoup pour animer les soldats, qu'un Petit Fils de France encor enfant, chargeant avec la maison du Roi,

Roi, blessé dans le combat, & revenant encor à la charge malgré sa blessure.

UN petit-fils & un petit-neveu du grand Condé servoient tous deux de Lieutenans-Généraux: l'un étoit Louis de Bourbon, nommé Monsieur le Duc; l'autre, Armand Prince de Conti; rivaux de courage, d'esprit, d'ambition, de réputation; Monsieur le Duc, d'un naturel plus austére, aïant peut-être des qualités plus solides, & le Prince de Conti de plus brillantes: appellés tous deux par la voix publique au commandement des armées, ils désiroient passionnément cette gloire; mais ils n'y parvinrent jamais, parce que Louis, qui connoissoit leur ambition comme leur mérite, se souvenoit toûjours que le Prince de Condé lui avoit fait la guerre.

LE Prince de Conti fut le premier qui rétablit le désordre, ralliant des brigades, en faisant avancer d'autres. Monsieur le Duc faisoit la même manœuvre, sans avoir besoin d'émulation. Le Duc de Vendôme, petit-fils de Henri IV, étoit aussi Lieutenant-Général dans cette armée. Il servoit depuis l'âge de douze ans; & quoiqu'il en eût alors quarante, il n'avoit pas encor commandé en chef. Son

frère le Grand Prieur étoit auprès de lui.

IL fallut que tous ces Princes se missent à la tête de la maison du Roi, pour chasser un corps d'Anglois, qui gardoit un poste avantageux, dont le succès de la bataille dépendoit. La maison du Roi & les Anglois étoient les meilleurs troupes qui fussent dans le monde Le carnage fut grand Les François, encouragés par cette foule de Princes & de jeunes Seigneurs qui combattoient autour du Général, l'emportérent enfin; & quand les Anglois furent vaincus, il fallut que le reste cédat.

BOUFLERS, depuis Maréchal de France, accouroit dans ce moment même, de quelques lieuës du champ de bataille, avec des dragons, & acheva la victoire. Le Roi Guillaume, aïant perdu environ sept-mille hommes, se retira avec autant d'ordre qu'il avoit attaqué; & toûjours vaincu, mais toûjours à craindre, il tint encor la campagne. La victoire, duë à la valeur de tous ces jeunes Princes & de la plus florissante Noblesse du Roïaume, fit à la Cour, à Paris & dans les Provinces, un effet, qu'aucune bataille gagnée n'avoit fait encore.

MON-

MONSIEUR le Duc, le Prince de Conti, Messieurs de Vendôme & leurs amis, trouvoient, en s'en retournant, les chemins bordés de peuple. Leurs acclamations & la joie alloient jusqu'à la démence. Toutes les femmes s'empressoient d'attirer leurs regards. Les hommes portoient alors des cravates de dentelle, qu'on arrangeoit avec assez de peine & de tems. Les Princes, s'étant habillés avec précipitation pour le combat, avoient passé négligemment ces cravates autour du cou: les femmes portérent des ornemens faits sur ce modéle; on les appella des *steinkerques*. Toutes les bijouteries nouvelles étoient à la steinkerque. Un jeune homme qui s'étoit trouvé à cette bataille, étoit regardé avec empressement. Le peuple s'attroupoit par-tout autour des Princes; & on les aimoit d'autant plus, que leur faveur à la cour n'étoit pas égale à leur gloire.

LE même Général, avec les mêmes Princes & ces mêmes troupes surprises & victorieuses à Steinkerque, alla surprendre, la campagne suivante, le Roi Guillaume par une marche de sept lieuës, & le battit à Nerwinde. Nerwinde est un village près de la guette, à quelques lieuës de Bruxelles. Guillaume eut le tems de

se mettre en bataille. Luxembourg & les Princes emportérent le village deux fois l'épée à la main; l'ennemi le reprenoit, dès que Luxembourg tournoit d'un autre côté; enfin le Général & les Princes l'emportérent une troisiéme fois, & la bataille fut gagnée. Peu de journées furent plus meurtriéres; il y eut environ vingt-mille morts, douze mille des Alliés & huit mille François. C'est à cette occasion qu'on disoit, qu'il falloit chanter plus de *de profundis* que de *Te Deum*.

29 *Juil.* 1693.

TOUTES ces victoires produisoient beaucoup de gloire, mais peu de grands avantages. Les Alliés, battus à Fleurus, à Steinkerque, à Nerwinde, ne l'avoient jamais été d'une maniére complette. Le Roi Guillaume fit toûjours de belles retraites; & quinze jours après une bataille, il eût fallu lui en livrer une autre, pour être le maître de la campagne. La Cathédrale de Paris étoit remplie des drapeaux ennemis. Le Prince de Conti appelloit le Maréchal de Luxembourg, *le tapissier de Notre-Dame*. On ne parloit que de victoires. Cependant Louis XIV avoit autrefois conquis la moitié de la Hollande & de la Flandre, toute la Franche-Comté, sans donner un seul combat; & maintenant, après les plus grands efforts & les victoires

res les plus sanglantes, on ne pouvoit entamer les Provinces Unies. On ne pouvoit même faire le siége de Bruxelles.

LE Maréchal de Lorges avoit aussi, de son côté, gagné un grand combat près de Spirebach: il avoit même pris le vieux Duc de Wirtemberg: il avoit pénétré dans son païs; mais après l'avoir envahi par une victoire, il avoit été contraint d'en sortir. Monseigneur vint prendre une seconde fois & saccager Heidelberg, que les ennemis avoient repris; & ensuite il fallut se tenir sur la défensive contre les Impériaux. 1 & 2 Sept. 1692.

LE Maréchal de Catinat ne put, après sa victoire de Strafarde & la conquête de la Savoie, garantir le Dauphiné d'une irruption de ce même Duc de Savoie; ni après sa victoire de la Marsaille, sauver l'importante ville de Casal.

EN Espagne, le Maréchal de Noailles gagna aussi une bataille sur le bord du Ter. Il prit Girone & quelques petites places: mais il n'avoit qu'une armée foible: & il fut obligé, après sa victoire, de se retirer devant Barcelone. Les François, vainqueurs de tous côtés & affoiblis par leurs succès, combattoient dans les Alliés une hydre toûjours renaissante. Il commençoit à devenir difficile en France 27 Mai 1694.

de faire des recruës, encor plus de trou-
1694. ver de l'argent. La rigueur de la saison, qui détruisit les biens de la terre en ce tems, apporta la famine. On périssoit de misére, au bruit des *Te Deum* & parmi les réjouissances. Cet esprit de constance & de supériorité, l'ame des troupes françoises, diminuoit déja un peu. Louis XIV
1691. cessa de paroître à leur tête. Louvois étoit mort: on étoit très mécontent de Barbésieux son fils. Enfin la mort du Maré-
Janv. chal de Luxembourg, sous qui les sol-
1695. dats se croïoient invincibles, sembla mettre un terme à la suite rapide des victoires de la France.

L'ART de bombarder les villes maritimes avec des vaisseaux, retomba alors sur ses inventeurs. Ce n'est pas que la machine infernale, avec laquelle les Anglois voulurent brûler Saint-Malo & qui échoua sans faire d'effet, dût son origine à l'industrie des François. Il y avoit déja long-tems, qu'on avoit hazardé de pareilles machines en Europe. C'étoit l'art de faire partir les bombes, aussi juste d'une assiette mouvante que d'un terrein solide, que les François avoient inventé; & ce
Juil. fut par cet art, que Dieppe, le Havre de
1694. Grace, Saint-Malo, Dunkerque & Ca-
& lais, furent bombardés par les flottes An-
1695. gloises.

gloises. Dieppe, dont on peut approcher plus facilement, fut la seule qui souffrit un véritable dommage. Cette ville, agréable aujourd'hui par ses maisons régulières & qui doit ses embellissemens à son malheur, fut presque toute réduite en cendres. Vingt maisons seulement au Havre de Grace furent écrasées & brûlées par les bombes; mais les fortifications du port furent renversées. C'est en ce sens, que la médaille frappé en Hollande est vraie, quoique tant d'Auteurs François se soient récriés sur sa fausseté. On lit dans l'exergue en latin: *le port du Havre brûlé & renverse, &c.* Cette inscription ne dit pas que la ville fut consumée, ce qui eût été faux; mais qu'on avoit brûlé le port, ce qui étoit vrai.

QUELQUE tems après, la conquête de Namur fut perduë. On avoit en France prodigué des éloges à Louis XIV, pour l'avoir prise; & des railleries & des satires indécentes contre le Roi Guillaume, pour ne l'avoir pu secourir avec une armée de quatre-vingt-mille hommes.

GUILLAUME s'en rendit maître, de la même maniére qu'il l'avoit vu prendre. Il l'attaqua, aux yeux d'une armée encor plus forte, que n'avoit été la sienne quand Louis XIV. l'assiégea. Il y trouva de nouvelles

velles fortifications, que Vauban avoit faites. La garniſon françoiſe, qui la défendit, étoit une armée; car dans le tems qu'il en forma l'inveſtiſſement, le Maréchal de Bouflers ſe jetta dans la place avec ſept régimens de dragons. Ainſi Namur étoit défenduë par ſeize-mille hommes, & prête à tout moment d'être ſecouruë par près de cent-mille. Le Maréchal de Bouflers étoit un homme de beaucoup de mérite, un Général actif & appliqué, un bon citoïen, ne ſongeant qu'au bien du ſervice, ne ménageant pas plus ſes ſoins que ſa vie.

LES Mémoires du Marquis de Feuquiéres lui reprochent pluſieurs fautes, dans la défenſe de la place & de la citadelle; il lui en reproche encor dans la défenſe de Lille, qui lui a fait tant d'honneur. Ceux qui ont écrit l'hiſtoire de Louis XIV, ont copié ſervilement le Marquis de Feuquiéres pour la guerre, ainſi que l'Abbé de Choiſi pour les anecdotes. Ils ne pouvoient pas ſavoir que Feuquiéres, d'ailleurs excellent Officier & connoiſſant la guerre par principes & par expérience, étoit un eſprit non moins chagrin qu'éclairé, l'Ariſtarque des Généraux & quelquefois le Zoïle. Il altére des faits, pour avoir le plaiſir de cenſurer des fautes. Il ſe plaignoit de tout

le

le monde, & tout le monde se plaignoit de lui. On disoit qu'il étoit le plus brave homme de l'Europe, parce qu'il dormoit au milieu de cent-mille de ses ennemis. Sa capacité n'aïant pas été recompensée par le bâton de Maréchal de France: il emploïa trop, contre ceux qui servoient l'Etat, des lumiéres qui eussent été très-utiles, s'il eut eû l'esprit aussi conciliant, que pénétrant, appliqué & hardi. g)

IL reprocha au Maréchal de Villeroi, plus de fautes & de plus essentielles, qu'à Boufflers. Villeroi, à la tête d'environ quatre vingt-mille hommes, devoit secourir Namur: mais quand même les Maréchaux de Villeroi & de Boufflers eussent fait généralement tout ce qui se pouvoit faire (ce qui est bien rare); il falloit, par la situation du terrein, que Namur ne fût point secouruë & se rendît tôt ou tard. Les bords de la Méhaigne, couverts d'une armée d'observation qui avoit arrêté les secours du Roi Guillaume, arrêtérent alors nécessairement ceux du Maréchal de Villeroi.

LE Maréchal de Boufflers, le Comte de Guiscard Gouverneur de la ville, le Comte

g) Ce Paragraphe sur Feuquieres ne vient point au but, & de plus est plein de partialité.

te de Laumont du Châtelet Commandant de l'infanterie, tous les Officiers & les soldats, défendirent la ville avec une opiniâtreté & une bravoure admirable, mais qui ne recula pas la prise de deux jours. Quand une ville est assiégée par une armée supérieure, que les ouvrages sont bien conduits, & que la saison est favorable; on sait à-peu-près en combien de tems elle sera prise, quelque vigoureuse que la défense puisse être. Le Roi Guillaume se rendit maître de la ville & de la citadelle, qui lui coûtérent plus de tems qu'à Louis XIV.

Sept. 1695. LE Roi, pendant qu'il perdoit Namur, fit bombarder Bruxelles: vengeance inutile, qu'il prenoit sur le Roi d'Espagne, de ses villes bombardées par les Anglois. Tout cela faisoit une guerre ruineuse & funeste aux deux partis.

C'est, depuis deux siécles, un des effets de l'industrie & de la fureur des hommes, que les désolations de nos guerres ne se bornent pas à notre Europe. Nous nous épuisons d'hommes & d'argent, pour aller nous détruire aux extrémités de l'Asie & de l'Amérique. Les Indiens, que nous avons obligés par force & par adresse à recevoir nos établissemens, & les Américains dont nous avons ensanglanté & ravi le continent, nous regardent comme des ennemis

ennemis de la nature humaine, qui accoururent du bout du monde pour les égorger & pour se détruire ensuite eux-mêmes.

LES François n'avoient de colonies dans les grandes Indes, que celle de Pontichery, formée par les soins de Colbert avec des dépenses immenses, dont le fruit ne pouvoit être recueilli qu'au bout de plusieurs années. Les Hollandois s'en saisirent aisément, & ruinérent aux Indes le commerce de France à peine établi.

LES Anglois détruisirent les plantations de la France à Saint-Domingue. Un armateur de Brest ravagea celles qu'ils avoient en Afrique dans l'Isle de Gambie. Les armateurs de Saint-Malo porterent le fer & le feu à Terre-Neuve sur la côte orientale qu'ils possédent. Leur Isle de la Jamaïque fut insultée par nos escadres, leurs vaisseaux pris & brulés, leurs côtes saccagées. 1695. 1696.

POINTIS Chef d'escadre, à la tête de plusieurs vaisseaux du Roi & de quelques Corsaires de l'Amérique, alla surprendre, au-delà de la ligne, la ville de Carthagéne, magazin & entrepôt des trésors que l'Espagne tire du Mexique. Le dommage qu'il y causa, fut estimé vingt millions de nos livres, & le gain dix millions. Il y a toûjours quelque chose à rabattre de ces 1695. *Mai* 1697.

ces calculs, mais rien des calamités extrémes que cauſent ces expéditions glorieuſes.

LES vaiſſeaux marchands de Hollande & d'Angleterre étoient tous les jours la proie des armateurs de France, & ſurtout de Dugué-Trouin, homme unique en ſon genre, auquel il ne manquoit que de grandes flottes, pour avoir la réputation de Dragut ou de Barberouſſe. Les ennemis prenoient moins de vaiſſeaux marchands françois, parce qu'il y en avoit moins. La mort de Colbert & la guerre avoient beaucoup diminué le commerce.

LE réſultat des expéditions de terre & de mer, étoit donc le malheur univerſel. Ceux qui ont plus d'humanité que de politique, remarqueront, que dans cette guerre Louis XIV étoit armé contre ſon neveu le Roi d'Eſpagne, contre l'Electeur de Baviére dont il avoit donné la ſœur à ſon fils le Dauphin, contre l'Electeur Palatin dont il brûla les Etats après avoir marié Monſieur à la Princeſſe Palatine. Le Roi Jacques fut chaſſé du trône par ſon gendre & par ſa fille. Depuis même, on a vû le Duc de Savoie ligué encor contre la France où l'une de ſes filles étoit Dauphine, & contre l'Eſpagne où l'autre étoit Rheine. La plûpart des guerres entre les Princes Chrétiens,

Chrétiens, sont des espéces de guerres civiles. *h*)

L'ENTREPRISE la plus criminelle de toute cette guerre, fut la seule véritablement heureuse. Guillaume réussit toujours pleinement en Angleterre & en Irlande. Ailleurs les succès furent balancés. Quand j'appelle cette entreprise criminelle, je n'examine pas si la nation, après avoir répandu le sang du pere, avoit tort ou raison de proscrire le fils, & de défendre sa religion & ses droits: je dis seulement, que, s'il y a quelque justice sur la terre, il n'appartenoit pas à la fille & au gendre du Roi Jacques, de le chasser de sa maison. *i*)

CHAPITRE SEIZIEME.

Paix de Risvvick: état de la France & de l'Europe: mort & testament de Charles Second, Roi d'Espagne.

LA France conservoit encor sa supériorité sur tous ses ennemis. Elle en avoit

h) Cette pensé plait si fort à l'auteur, qu'il la répete trois ou quatre fois.

i) Tout ce chapitre est admirable. Rapidité destile

accablé quelques uns, comme la Savoie & le Palatinat. Elle faiſoit la guerre ſur les frontiéres des autres. C'étoit un corps puiſſant & robuſte, fatigué d'une longue réſiſtance, & épuiſé par ſes victoires. Un coup porté à propos l'eût fait chanceler. Quiconque a pluſieurs ennemis a la fois, ne peut avoir, à la longue, de ſalut que dans leur diviſion ou dans la paix : Louis XIV obtint bientôt l'un & l'autre.

VICTOR Amedée Duc de Savoie étoit celui de tous les Princes, qui prenoit le plûtôt ſon parti, quand il s'agiſſoit de rompre ſes engagemens pour ſes intérêts. Ce fut à lui que la Cour de France s'addreſſa. Le Comte de Teſſé, depuis Maréchal de France, homme habile & aimable, d'un génie fait pour plaire, qui eſt le premier talent des négociateurs, *a*) agit d'abord ſourdement à Turin. Le Maréchal de Catinat, auſſi propre à faire la paix que la guerre, acheva la négociation. Il n'étoit pas

de ſtile, varieté des faits, agrément dans la narration, verité hiſtorique, reflexions courtes & ſolides, rien n'y manque.

a) L'Art de plaire n'eſt point le premier talent des négociateurs; c'eſt le premier talent des amans. L'art de perſuader eſt la qualité eſſentielle à un négociateur. Point de maximes dans l'hiſtoire, ou de la juſteſſe.

pas nécessaire de deux hommes habiles, pour déterminer le Duc de Savoie à recevoir ses avantages. On lui rendoit son païs: on lui donnoit de l'argent: on proposoit le mariage du jeune Duc de Bourgogne, fils de Monseigneur héritier de la couronne de France, avec sa fille. On fut bientôt d'accord: le Duc & Catinat conclurent le Traité à Notre Dame de Lorette, où ils allérent sous prétexte d'un pélerinage de dévotion, qui ne fit prendre le change à personne *b*). Le Pape (c'étoit alors Innocent XII) entroit ardemment dans cette négociation. Son but étoit de délivrer à la fois l'Italie, & des invasions des François, & des taxes continuelles que l'Empereur exigeoit pour païer ses armées On vouloit que les Impériaux laissassent l'Italie neutre. Le Duc de Savoie s'engageoit par le traité à obtenir cette neutralité. L'Empereur répondit d'abord par des refus; car la Cour de Vienne ne se déterminoit guérres qu'à l'extrémité. Alors le Duc de Savoie joignit ses troupes à l'armée Françoise. Ce Prince devint en moins d'un mois, de Généralissime de l'Empereur, Généralissime de Louis XIV. On amena

Juin. 1696.

D 2 sa

b) Victor Amedée étoit un politique trop profond pour que le public fut avec lui au de là des conjectures.

sa fille en France, pour épouser à onze ans le Duc de Bourgogne qui en avoit treize. Après la défection du Duc de Savoie, il arriva, comme à la Paix de Nimégue, que chacun des Alliés prit le parti de traiter. L'Empereur accepta d'abord la neutralité d'Italie. Les Hollandois proposérent le château de Riswick près de la Haie, pour les Conférences d'une Paix Générale. Quatre armées, que le Roi avoit sur pied, servirent à hâter les conclusions. Il avoit quatre-vingt-mille hommes en Flandre sous Villeroi. Le Maréchal de Choiseul en avoit quarante-mille sur les bords du Rhin c). Catinat en avoit encor autant en Piémont. Le Duc de Vendôme, parvenu enfin au Généralat, après avoir passé par tous les dégrez depuis celui de garde du Roi comme un soldat de fortune, commandoit en Catalogne, où il gagna un combat, où il prit Barcelone. Ces nouveaux efforts & ces nouveaux succès furent la médiation la plus efficace. La Cour de Rome offrit encor son arbitrage, & fut refusée comme à Nimégue. Le Roi de Suéde Charles XI fut le médiateur. Enfin la Paix se fit, non plus avec cette hauteur & ces conditions avantageuses qui avoient signalé

Août. 1697.

Sept. Octob. 1697.

c) Toutes ces supputations sont inexactes : heureusement elles sont inutiles.

gnalé la grandeur de Louis XIV; mais avec une facilité & un relâchement de ses droits, qui furent l'effet de sa politique, *d*) & qui devoient le mettre en état d'être plus grand & plus puissant que jamais.

LE Roi d'Espagne, usé de maladies & cassé avant quarante ans, tendoit vers sa fin. La postérité de Charles-Quint alloit s'éteindre en lui. Il n'avoit plus d'enfans. La nature donnoit des droits à Louis XIV sur la couronne d'Espagne, comme au petit-fils de Philippe III par la Reine Anne d'Autriche; & au Dauphin, comme au petit-fils de Philippe IV par Marie-Thérése.

LE grand projet de Louis XIV étoit, & devoit être, de ne pas laisser tomber toute la succession de la vaste Monarchie de son grand-pere & du grand-pere de son fils, dans l'autre branche de la maison d'Autriche *e*). Il espéroit que la maison de Bourbon en arracheroit au moins quelque démembrement, & que peut-être un jour elle l'auroit toute entiére. Les renoncia-

d) Et de sa foiblesse.

e) La cour de France n'avoit point de projets fixes elle étoit trop occupée du présent pour penser fortement à l'avenir. Rien n'engage plus dans des erreurs politiques qu'un auteur qui prête ses idées aux conseils.

tions autentiques de la femme & de la mere de Louis XIV ne paroiſſoient que de vaines ſignatures, que des conjonctures nouvelles devoient anéantir. Dans ce deſſein qui aggrandiſſoit ou la France ou la maiſon de Bourbon, il étoit néceſſaire de montrer quelque modération à l'Europe, pour ne pas effaroucher tant de Puiſſances toûjours ſoupçonneuſes. La Paix donnoit le tems de ſe faire de nouveaux Alliés, de rétablir les finances, de gagner ceux dont on auroit beſoin & de laiſſer former dans l'Etat de nouvelles milices. Il falloit céder quelque choſe, dans l'eſpérance d'obtenir beaucoup plus.

LE Roi rendit donc aux Eſpagnols tout ce qu'il leur avoit pris vers les Pirénées, & ce qu'il venoit de leur prendre en Flandre dans cette derniére guerre; Luxembourg, Mons, Ath, Courtrai. Il reconnut, pour Roi légitime d'Angleterre, le Roi Guillaume, traité juſqu'alors de Prince d'Orange, d'Uſurpateur & de Tyran. Il promit de ne donner aucun ſecours à ſes ennemis. Le Roi Jacques, dont le nom fut omis dans le traité, reſta dans Saint-Germain, avec le nom inutile de Roi, & des penſions de Louis XIV. Il ne fit plus que des Manifeſtes; ſacrifié par ſon protecteur à la néceſſité, & déja oublié de l'Europe.

LES

LES jugemens rendus par les Chambres de Brisac & de Metz contre tant de Souverains, & les réunions faites à l'Alsace, monumens d'une puissance & d'une fierté dangereuse, furent abolis; & les bailliages juridiquement saisis furent rendus à leurs maîtres légitimes.

OUTRE ces désistemens, on restitua à l'Empire Fribourg, Brisac, Kehl, Philipsbourg. On se soumit à raser les fortereſſes de Strasbourg sur le Rhin, le Fort-Louis, Trarbach, le Mont-Roïal; ouvrages, où Vauban avoit épuisé son art, & le Roi ses finances. On fut étonné dans l'Europe, & indigné en France, que Louis XIV eût fait la paix, comme s'il eut été vaincu. Harlai, Créci & Calliéres, qui avoient signé cette paix, n'ôsoient se montrer, ni à la cour, ni à la ville; on les accabloit de reproches & de ridicule, comme s'ils avoient fait un seul pas qui n'eût été ordonné par le ministére. La Cour de Louis XIV leur reprochoit d'avoir trahi l'honneur de la France. Les courtisans, plus empressés qu'éclairés, ne savoient pas que, sur ce Traité honteux en apparence, Louis vouloit fonder sa grandeur.

CE fut enfin par cette paix, que la France rendit la Lorraine à la maison qui la

poſſédoit depuis ſept-cent années. Le Duc Charles V, appui de l'Empire & vainqueur des Turcs, étoit mort. Son fils Leopold prit, à la paix de Riswich, poſſeſſion de ſa Souveraineté ; dépouillé à la vérité de ſes droits réels, car il n'étoit pas permis au Duc d'avoir des remparts à ſa Capitale : mais on ne put lui ôter un droit plus beau, celui de faire du bien à ſes ſujets ; droit, dont jamais aucun Prince n'a ſi bien uſé que lui.

Il eſt à ſouhaiter, que la derniére poſtérité apprenne, qu'un des plus petits Souverains de l'Europe, a été celui qui a fait le plus de bien à ſon peuple. Il trouva la Lorraine déſolée & déſerte : il la repeupla, il l'enrichit. Il l'a conſervée toujours en paix pendant que le reſte de l'Europe a été ravagé par la guerre. Il a eû la prudence d'être toujours bien avec la France, & d'être aimé dans l'Empire ; tenant heureuſement ce juſte milieu, qu'un Prince ſans pouvoir n'a preſque jamais pu garder entre deux grandes Puiſſances. Il a procuré à ſes peuples l'abondance, qu'ils ne connoiſſoient plus. Sa Nobleſſe, reduite à la derniére miſére, a été miſe dans l'opulence par ſes ſeuls bienfaits. Voïoit-il la maiſon d'un Gentil-homme en ruine, il la faiſoit rebâtir à ſes dépens : il païoit leurs dettes ; il marioit leurs filles ; il prodiguoit

diguoit des préſens, avec cet art de donner, qui eſt encor au-deſſus des bienfaits; il mettoit dans ſes dons la magnificence d'un Prince & la politeſſe d'un ami. Les Arts en honneur dans ſa petite province, produiſoient une circulation nouvelle, qui fait la richeſſe des Etats. Sa Cour étoit formée ſur le modéle de celle de France. On ne croïoit preſque pas avoir changé de lieu, quand on paſſoit de Verſailles à Lunéville. A l'exemple de Louis XIV, il faiſoit fleurir les Belles Lettres. Il a établi dans Lunéville une eſpéce d'Univerſité ſans pédantiſme, où la jeune nobleſſe d'Allemagne venoit ſe former. On y apprenoit de véritables ſciences, dans des ecoles où la Phyſique étoit démontrée aux yeux par des machines admirables. Il a cherché les talens juſques dans les boutiques & dans les forêts, pour les mettre au jour & les encourager. Enfin, pendant tout ſon regne, il ne s'eſt occupé, que du ſoin de procurer à ſa nation de la tranquilité, des richeſſes, des connoiſſances & des plaiſirs. *Je quitterois demain ma ſouveraineté*, diſoit-il, *ſi je ne pouvois faire du bien.* Auſſi a-t-il goûté le bonheur d'être aimé; & j'ai vu, longtems après ſa mort, ſes ſujets verſer des larmes en prononçant ſon nom. Il a laiſſé, en mourant, ſon exemple à ſuivre

aux plus grands Rois; il n'a pas peu servi à préparer à son fils le chemin du trône de l'Empire *f*).

DANS le tems que Louis XIV ménageoit la paix de Riswick pour partager la succession d'Espagne, la couronne de Pologne vint à vaquer. Cette couronne étoit alors la seule élective au monde *g*). Citoïens & étrangers y peuvent prétendre. Il faut deux choses pour y parvenir, ou un mérite assez éclatant & assez soûtenu par les intrigues pour entrainer les suffrages, (comme il étoit arrivé à Jean Sobieski dernier Roi); ou bien des trésors assez grands pour acheter ce roïaume, qui est presque toujours à l'enchére.

L'ABBé de Polignac, depuis Cardinal, eut d'abord assez d'adresse, pour disposer les suffrages en faveur de ce Prince de Conti, connu par les actions de valeur, qu'il avoit faites à Steinkerque & à Nerwinde. Il n'avoit jamais commandé en chef; il n'entroit point dans les Conseils du Roi; Monsieur le Duc avoit autant de réputation que lui à la guerre; Monsieur de

f) Je ne prétends pas diminuer la gloire du duc de Lorraine; mais tout autre à sa place en auroit fait autant; l'état de son païs le forçoit à être bon.

g) Et la couronne Impériale?

de Vendôme en avoit davantage: cependant sa renommée effaçoit alors les autres noms, par le grand art de plaire & de se faire valoir, que jamais on ne posseda mieux que lui. Polignac, qui avoit celui de persuader, détermina d'abord les esprits en sa faveur. Il balança, avec de l'éloquence & des promesses, l'argent qu'Auguste Electeur de Saxe prodiguoit. Le Prince de Conti fut élu Roi par le plus grand parti, & proclamé par le Primat du Roïaume. Auguste fut élu deux heures après, par un parti beaucoup moins nombreux: mais il étoit Prince souverain & puissant; il avoit des troupes prêtes sur les frontiéres de Pologne. Le Prince de Conti étoit absent, sans argent, sans troupes, sans pouvoir; il n'avoit pour lui, que son nom & le Cardinal de Polignac. Il falloit, ou que Louis XIV l'empêchat de recevoir l'offre de la couronne, ou qu'il lui donnat de quoi l'emporter sur son rival. Le Ministére François passa pour en avoir fait trop, en envoïant le Prince de Conti; & trop peu, en ne lui donnant qu'une foible escadre & quelques lettres de change, avec lesquelles il arriva à la rade de Dantzig. Le Ministére François s'est souvent conduit avec cette politique

27 juin 1697.

miti-

mitigée *b*), qui commence les affaires pour les abandonner. Le Prince de Conti ne fut pas seulement reçu à Dantzig. Ses lettres de change y furent protestées. Les intrigues du Pape, celles de l'Empereur, l'argent & les troupes de Saxe, assûroient déja la couronne à son rival. Il revint, avec la gloire d'avoir été élu. La France eut la mortification de faire voir, qu'elle n'avoit pas assez de force pour faire un Roi de Pologne.

CETTE disgrace du Prince de Conti ne troubla point la paix du Nord entre les Chrétiens. Le Midi de l'Europe fut tranquile bientôt après par la paix de Riswick. Il ne restoit plus de guerre que celle que les Turcs faisoient à l'Allemagne, à la Pologne, à Venise & à la Moscovie. Les Chrétiens, quoique mal gouvernés & divisés entre eux, avoient dans cette guerre la supériorité. La bataille de Zanta,
1697. où le Prince Eugéne battit le Grand-Seigneur en personne, fameuse par la mort d'un Grand-Visir, de dix-sept Bachas, & de plus de vingt-mille Turcs, abaissa l'or-
1699. gueil Ottoman, & procura la Paix de Carlowitz, où les Turcs reçurent la loi. Les Vénitiens eurent la Morée, les Moscovites

b) *Mitigée* n'est pas le terme propre.

tes Asoph, les Polonois Caminieck, l'Empereur la Transilvanie. La Chrétienté fut alors tranquille & heureuse, on n'entendoit parler de guerre, ni en Asie, ni en Afrique. Toute la terre étoit en paix vers les deux derniéres années du dix-septiéme siécle, époque singuliére & d'une trop courte durée.

LES malheurs publics recommencérent bientôt. Le Nord fut troublé dès l'an 1700 par les deux hommes les plus singuliers qui fussent sur la terre. *i*) L'un étoit le Czar Pierre Alexievitz, Empereur de Russie; & l'autre le jeune Charles XII, Roi de Suéde. Le Czar Pierre, né barbare, devenu un grand homme, a été à force de génie & de travaux, le réformateur ou plûtôt le fondateur de son Empire. Charles XII plus vertueux que le Czar, & cependant moins utile à ses sujets, fait pour commander à des soldats & non à des peuples, a été le premier des héros de son tems; mais il est mort avec la réputation d'un Roi imprudent. La désolation du Nord, dans une guerre de dix-huit années, a dû son origine à la politique ambitieuse du Czar, du Roi de Danemarck

i) Il faudroit dire, *sur le trône*; car il y avoit sur la terre des hommes plus singuliers que Pierre & que Charles XII.

nemarck & du Roi de Pologne, qui voulurent profiter de la jeuneſſe de Charles XII, pour lui ravir une partie des ſes Etats. Le Roi Charles, à l'âge de ſeize
1700. ans, les vainquit tous trois. Il fut la terreur du Nord, & paſſa déja pour un grand homme, dans un âge où les autres hommes n'ont pas reçu encor toute leur education. Il fut neuf ans le Roi le plus redoutable qui fût au monde, & neuf autres années le plus malheureux.

LES troubles du Midi de l'Europe ont eû une autre origine. Il s'agiſſoit de recueillir les dépouilles du Roi d'Eſpagne, dont la mort s'approchoit. Les Puiſſances qui dévoroient déja en idée cette ſucceſſion immenſe, faiſoient ce que nous voïons ſouvent dans la maladie d'un riche vieillard ſans enfans: ſa femme, ſes parens, des Prêtres, des Officiers préposés pour recevoir les derniéres volontés des mourans, l'aſſiégent de tous côtés pour arracher de lui un mot favorable. Quelques héritiers conſentent à partager ſes dépouilles; d'autres s'apprêtent à les diſputer.

LOUIS XIV & l'Empereur Léopold étoient au même dégré: tous deux petits-fils de Philippe Trois: tous deux avoient épouſé des filles de Philippe IV: ainſi

Mon-

Monseigneur fils du Roi, & Joseph Roi des Romains, fils de l'Empereur, étoient encor doublement au même dégré. Le droit d'aînesse étoit dans la maison de Bourbon, puisque le Roi & Monseigneur avoient les aînées pour meres: mais la maison de l'Empereur comptoit pour ses droits, premiérement les renonciations autentiques & ratifiées de Louis XIII. & de Louis XIV. à la couronne d'Espagne; ensuite le nom d'Autriche; le sang de Maximilien, dont Léopold & Charles II descendoient; l'union presque toûjours constante des deux branches Autrichiennes; la haine *k*) encor plus constante de ces deux branches contre les Bourbons; l'aversion, que la nation Espagnole avoit alors pour la nation Françoise; enfin les ressorts d'une politique en possession de gouverner le Conseil d'Espagne.

NON seulement ces deux concurrens se craignoient mutuellement, mais ils avoient encor l'Europe à craindre. Les Puissances & surtout l'Angleterre & la Hollande, dont l'intérêt est de tenir la balance entre les Souverains, ne pouvoient souffrir que la même tête pût porter avec la

k) Jamais l'Empereur ne compta *la haine* pour un droit.

la couronne d'Espagne, ou celle de l'Empire, ou celle de France. Guillaume, Roi d'Angleterre, imagina de faire, du vivant même du Roi Charles II, un Partage de la Monarchie Espagnole, & d'en donner la principale partie à un Prince qui ne seroit ni du sang de Bourbon, ni du sang d'Autriche. Il y avoit une jeune Prince de Baviére, enfant de huit ans, descendant d'une fille cadette de Philippe IV, femme de l'Empereur Léopold. Une fille de ce Léopold & de cette cadette, mariée à l'Electeur de Baviére Maximilien, avoit été mere de cet enfant. Ce fut sur lui qu'on jetta les yeux. Le Roi de France y consentit; il se donnoit à lui-même par ce Partage, la Sicile, Naples, la province de Guipuscoa & beaucoup de villes. L'Archiduc Charles devoit avoir Milan. Tout le reste de la Monarchie étoit abandonné à ce jeune Prince de Baviére, qui de longtems ne seroit à craindre. La France, l'Angleterre & la Hollande firent ce Traité. (*l*) La France croïoit gagner des Etats;

11 *Oct.* 1698.

(*l*) *Larrey & Limiers semblent ignorer ce premier Traité de Partage.* Il faut que l'auteur ait trouvez bien peu de fautes dans ces deux historiens puisqu'il n'en réléve que de petites, de même que dans M. Reboulet.

Etats; l'Angleterre & la Hollande croïoient affermir le repos d'une partie de l'Europe; toute cette politique fut vaine. Le Roi moribond, apprenant qu'on déchiroit sa Monarchie de son vivant, fut indigné. On s'attendoit, qu'à cette nouvelle, il déclareroit pour son successeur, ou l'Empereur, ou un fils de l'Empereur; qu'il lui donneroit cette récompense, de n'avoir point trempé dans ce Partage; que la grandeur & l'intérêt de la maison d'Autriche lui dicteroient un testament. Il en fit un en effet; mais il déclara ce même Prince de Baviére unique héritier de tous ses Etats. La Nation Espagnole, qui ne craignoit rien tant que le démembrement de sa Monarchie, applaudissoit à cette disposition. La paix sembloit devoir en être le fruit. Cette espérance fut encor aussi vaine que le Traité de Partage. Le Prince de Baviére, désigné Roi, mourut à Bruxelles. *Févr.* 1699.

ON accusa injustement de cette mort précipitée la maison d'Autriche, sur cette seule vraisemblance, que ceux-là commettent le crime, à qui le crime est utile. Alors recommencérent les intrigues à la cour de Madrid, à Vienne, à Versailles, à Londres, à la Haie & à Rome.

LOUIS XIV, le Roi Guillaume & les

Etats-Généraux, disposérent encor une fois en idée de la Monarchie Espagnole. Ils assignoient à l'Archiduc Charles, fils puiné de l'Empereur, la part qu'ils avoient auparavant donnée à l'enfant qui venoit de mourir.

Mars 1700.

ON donnoit Milan au Duc de Lorraine; & la Lorraine, si souvent envahie & si souvent renduë par la France, devoit y être annexée pour jamais. Ce Traité, qui mit en mouvement la politique de tous les Princes pour le traverser ou pour le soûtenir, fut tout aussi inutile que le premier. L'Europe fut encor trompée dans son attente, comme il arrive presque toûjours.

L'EMPEREUR, à qui on proposoit ce Traité de Partage à signer, n'en vouloit point, parce qu'il espéroit avoir toute la succession. Le Roi de France, qui en avoit pressé la signature, attendoit les événemens avec incertitude *m*).

ALORS le Roi d'Espagne, qui se voïoit mourir à la fleur de son âge, voulut donner tous ses Etats à l'Archiduc Charles, neveu

m) *Incertitude* n'est pas le terme propre, du moins à ce qu'il me semble. Je n'en trouve point d'autre, mais je sais qu'il y en a un meilleur.

neveu de sa femme, second fils de l'Empereur Léopold. Il n'osoit les laisser au fils aîné; tant le sistéme de l'équilibre prévaloit dans les esprits, & tant il étoit sûr que la crainte de voir l'Espagne, les Indes, l'Empire, la Hongrie, la Bohéme, la Lombardie, dans les mêmes mains, armeroit le reste de l'Europe. Il demandoit que l'Empereur Léopold envoïat son second fils Charles à Madrid, à la tête de dix-mille hommes; mais ni la France, ni l'Angleterre, ni la Hollande, ni l'Italie, ne l'auroient alors souffert: toutes vouloient le Partage. L'Empereur ne vouloit point envoïer son fils seul à la merci du Conseil d'Espagne, & ne pouvoit y faire passer dix-mille hommes. Il vouloit seulement faire marcher des troupes en Italie, pour s'assurer cette partie des Etats de la Monarchie Autrichienne-Espagnole. Il arriva, pour le plus important intérêt entre deux grands Rois, ce qui arrive tous les jours entre des particuliers pour des affaires legéres. On disputa, on s'aigrit: la fierté Allemande révoltoit la hauteur Castillane. La Comtesse de Perlitz, qui gouvernoit la femme du Roi mourant, aliénoit les esprits qu'elle eût dû gagner à Madrid; & le Conseil de Vienne les

éloignoit encor davantage par ſes hauteurs.

LE jeune Archiduc, qui fut depuis l'Empereur Charles VI, appelloit toûjours les Eſpagnols d'un nom injurieux. Il apprit alors combien les Princes doivent peſer leurs paroles. Un Evêque de Lérida Ambaſſadeur de Madrid à Vienne, mécontent des Allemans, releva ces diſcours, les envenima dans ſes dépêches, & écrivit lui-même des choſes plus injurieuſes pour le Conſeil d'Autriche, que l'Archiduc n'en avoit prononcés contre les Eſpagnols. „ Les Miniſtres de Léopold, é„ crivoit-il, ont l'eſprit fait comme les „ cornes des chévres de mon païs, pe„ tit, dur & tortu.

CETTE Lettre devint publique. L'Evêque de Lérida fut rapellé, & à ſon retour à Madrid, il ne fit qu'accroître l'averſion des Eſpagnols contre les Autrichiens.

PLUSIEURS petiteſſes, qui ſe mêlent toûjours aux affaires importantes, contribuérent au grand changement qui arriva en Europe, & préparérent la révolution qui fit perdre pour jamais à la maiſon d'Autriche les Eſpagnes & les Indes. Le Cardinal Protocarréro & les Grands d'Eſpagne les plus accrédités, ſe rénuiſſant

pour

pour prévenir le démembrement de la Monarchie, persuadérent à Charles II, de préférer un petit-fils de Louis XIV à un Prince éloigné d'eux, & hors d'état de les défendre. Ce n'étoit point anéantir les renonciations solemnelles de la mere & de la femme de Louis XIV à la couronne d'Espagne, puisqu'elles n'avoient été faites que pour empêcher les aînés de leurs descendans de réunir sous leur domination les deux Roïaumes, & qu'on ne choisissoit point un aîné. C'étoit en même tems rendre justice aux droits du sang; c'étoit conserver la Monarchie Espagnole sans partage. Le Roi scrupuleux fit consulter des Théologiens, qui furent de l'avis de son Conseil; ensuite tout malade qu'il étoit, il écrivit de sa main au Pape Innocent XII, & lui fit la même consultation. Le Pape, qui croïoit voir dans l'affoiblissement de la maison d'Autriche la liberté de l'Italie, écrivit au Roi: „ que les loix d'Espagne & le bien de la „ Chrétienté éxigeoient de lui, qu'il „ donnat la préférence à la maison de „ France.„ La Lette du Pape étoit du 16 Juillet 1700. Il traita ce cas de conscience d'un Souverain, comme un affaire d'Etat, tandis que le Roi d'Espagne faisoit

de cette grande affaire d'Etat, un cas de conſcience.

LOUIS XIV en fut informé: c'eſt toute la part que le Cabinet de Verſailles eut à cet événement *n*). On n'avoit pas même alors d'Ambaſſadeur à Madrit; & le Maréchal d'Harcourt avoit été rappellé depuis ſix mois de cette Cour, parce que le Traité de Partage, que la France vouloit ſoûtenir par les armes, n'y rendoit plus ſon miniſtére agréable. Il n'y avoit plus à Madrid qu'un Secretaire de l'Ambaſſade du Maréchal, chargé des affaires. On le qualifie d'Envoïé *o*), dans tous les Journaux du tems & dans les hiſtoires qui en ſont les copies; mais il y a une grande différence entre les titres qu'on a, & ceux qu'on ſe donne *p*).

TOUTE l'Europe a penſé que le Teſtament de Charles Second avoit été dicté à Verſailles. Le Roi mourant n'avoit conſulté que l'intérêt de ſon Roïaume, les vœux

n) Voiez les Mémoires de la Torre & du comte d'Harrach; & vous ſerez convaincu, que la France y eut plus de part que l'auteur ne croit.

o) Eh! laiſſez à ce ſecretaire le titre d'Envoïé. Qu'eſt-ce que tout cela fait à l'affaire?

p) Petite réflexion. Et d'ailleurs, ce ſecretaire ſe donnoit-il le titre d'Envoïé?

vœux de ses sujets, & même leurs craintes; car le Roi de France faisoit avancer des troupes sur la frontiére: c'étoit même le Maréchal d'Harcourt qui les devoit commander. Rien n'est plus vrai, que la réputation de Louis XIV, & l'idée de sa puissance furent les seuls négociateurs qui opérérent cette révolution q). Charles d'Autriche, après avoir signé la ruine de sa maison & la grandeur de celle de Bourbon, languit encor un mois, & acheva enfin à l'âge de trente-neuf ans, la vie obscure qu'il avoit menée sur le trône. 1 Octob. 1700. Peut être n'est-il pas inutile, pour faire connoître l'esprit humain, de dire que quelques mois avant sa mort, ce Monarque fit ouvrir à l'Escurial les tombeaux de son pere, de sa mere & de sa premiére femme, Marie-Louise d'Orleans, dont il étoit soupçonné d'avoir permis l'empoisonnement r). Voïez le chapitre des anecdotes.) Il baisa ce qui restoit de ces cadavres; soit qu'en cela il suivît l'exemple de

q) Voïez les Mémoires du tems; & vous jugerez de ce paradoxe. Les poëtes ne sont point propres á écrire l'histoire; ils sont toujours dans le merveilleux, même en simplifiant les principes des événemens.

r) Cela est inutile à dire; & qui ne sait qu'un Roi est aussi foible qu'un autre homme.

quelques anciens Rois d'Espagne ; soit qu'il voulût s'accoûtumer aux horreurs de la mort ; soit qu'une sécrette superstition lui fît croire que l'ouverture de ces tombes retarderoit l'heure, où il devoit être porté dans la sienne.

SON Testament fut si secret, que le Comte de Harrac, Ambassadeur de l'Empereur, se flattoit encor que l'Archiduc étoit reconnu Successeur. Il attendit longtems l'issuë du Grand Conseil, qui se tint immédiatement après la mort du Roi. Le Duc d'Abrantes vint à lui les bras ouverts : l'Ambassadeur ne douta plus dans ce moment que l'Archiduc ne fût Roi ; quand le Duc d'Abrantes lui dit en l'embrassant, *vengo ad expedir me de la casa de Austria. Je viens prendre congé de la maison d'Autriche.*

AINSI, après deux-cent ans de guerres & de négociations pour quelques frontières des Etats Espagnols, la maison de France eut d'un trait de plume la Monarchie entiére, sans traités, sans intrigues, & sans même avoir eû l'espérance de cette succession. On s'est cru obligé de faire connoître la simple vérité d'un fait jusqu'à présent obscurci par tant de Ministres & d'Historiens, séduits par leurs préjugés & par les apparences qui séduisent pres-

presque toûjours. Tout ce qu'on a débité dans tant de volumes, d'argent répandu par le Maréchal d'Harcourt, & des Miniſtres Eſpagnols gagnés pour parvenir à ce teſtament, eſt au rang des menſonges politiques, & des erreurs populaires *s*). Le Marquis de Torci, qui gouvernoit alors les affaires étangéres en France, a rendu un témoignage autentique à cette vérité, par un écrit que j'ai de ſa main *t*). Mais le Roi d'Eſpagne, en choiſiſſant pour ſon héretier le petit-fils d'un Roi ſi long-tems ſon ennemi, penſoit toûjours aux ſuites que l'idée d'un équilibre général devoit entrainer. Le Duc d'Anjou, petit-fils de Louis XIV, n'étoit appellé à la ſucceſſion d'Eſpagne, que parce qu'il ne devoit pas eſpérer celle de France; & le même teſtament, qui au défaut des puiſnés du ſang de Louis XIV rappelloit l'Archiduc Char-

s) L'auteur nie avec trop de hauteur des faits généralement crus; il ne falloit les réjetter avec ce mepris qu'après les avoir detruits par des preuves inconteſtables. Mr. de V. donne ſans ceſſe ſon ton déciſif pour preuve, ſon authorité pour raiſon.

t) On ſeroit curieux de voir les propres paroles du marquis de Torci. L'auteur qui les a eues pourroit les avoir mal compriſes. On lit mal quand on lit avec ſes préjugés.

les (depuis l'Empereur Charles VI), portoit expreſſément que l'Empire & l'Eſpagne ne ſeroient jamais réunis ſous un même Souverain.

LOUIS XIV pouvoit s'en tenir encor au Traité de Partage, qui étoit un gain pour la France. Il pouvoit accepter le Teſtament qui étoit un avantage pour ſa maiſon. Il eſt certain que la matiére fut miſe en délibération. Il n'y eut de toutes les têtes du Conſeil, que le ſeul Chancelier Pontchartrain, qui fut d'avis de s'en tenir au Traité *u*). Il voïoit les dangers d'une nouvelle guerre à ſoûtenir. Louis les voïoit auſſi; mais il étoit accoûtumé à ne les pas craindre. Il accepta le Teſtament: & rencontrant, au ſortir du Conſeil, les Princeſſes de Conti avec Madame la Ducheſſe: *eh-bien*, leur dit-il en ſouriant, *quel parti prendriez-vous?* puis ſans attendre leur réponſe: *quelque parti que je prenne*, ajouta t-il, *je ſai bien que je ſerai blâmé.*

LES actions des Rois, tout flattés qu'ils ſont, éprouvent toûjours tant de critiques, que le Roi d'Angleterre lui-même eſſuia des reproches dans ſon Parlement; &

u) Le duc de Beauvilliers & le Duc de Bourgogne furent du ſentiment de Pontchartrain.

& ſes Miniſtres furent pourſuivis, pour avoir fait le Traité de Partage. Les Anglois, qui raiſonnent mieux qu'aucun peuple, mais en qui la fureur de l'eſprit de parti éteint *x*) quelquefois la raiſon, crioient à la fois, & contre Guillaume qui avoit fait le traitè, & contre Louis XIV qui le rompoit.

L'EUROPE parut d'abord dans l'engourdiſſement de la ſurpriſe & de l'impuiſſance, *y*) quand elle vit la Monarchie d'Eſpagne ſoûmiſe à la France, dont elle avoit été trois-cent ans la rivale. Louis XIV ſembloit le Monarque le plus heureux & le plus puiſſant de la terre. Il ſe voïoit à ſoixante & deux ans, entouré d'une nombreuſe poſtérité; un de ſes petits-fils alloit gouverner ſous ſes ordres l'Eſpagne, l'Amérique, la moitié de l'Italie, & les Païs-Bas. L'Empereur n'oſoit encor que ſe plaindre.

LE Roi Guillaume, à l'âge de cinquante & deux ans devenu infirme & foible, ne paroiſſoit plus un ennemi dangereux. Il lui falloit le conſentement de ſon Parlement, pour faire la guerre; & Louis avoit

x) *Eteint* eſt trop fort.

y) *Engourdiſſement de la ſurpriſe:* N'imitez point ce ſtile.

voit fait passer six-millions de livres en Angletetre, avec lesquels il espéroit z) disposer de plusieurs voix de ce Parlément. Guillaume & la Hollande, n'étant pas assez forts pour se déclarer, écrivirent à Philippe V. comme au Roi légitime d'Espagne. Louis XIV. étoit assuré de l'Electeur de Baviére, pere du jeune Prince qui étoit mort désigné Roi d'Espagne. Cet Electeur, Gouverneur des Païs Bas au nom du dernier Roi Charles II, assuroit tout d'un coup à Philippe V la possession de la Flandre, & ouvroit dans son Electorat le chemin de Viénne aux armées Françoises, en cas que l'Empereur ôsat faire la guerre. L'Electeur de Cologne, frere de l'Electeur de Baviére, étoit aussi intimement lié à la France que son frere, & ces deux Princes sembloient avoir raison, le parti de la maison de Bourbon étant alors incomparablement le plus fort. Le Duc de Savoie, déja beau-pere du Duc de Bourgogne, alloit l'être encor du Roi d'Espagne; il devoit commander les armées Françoises en Italie. On ne s'attendoit pas, a) que le pere de la Duchesse de Bourgogne & de la Reine d'Espagne, dût jamais faire la guerre à ses deux gendres.

Févr. 1701.

LE

z) Ajoutez, *de*.

a) Le Peuple.

LE Duc de Mantouë, vendu à la France par son Ministre, se vendit aussi lui-même, & reçut garnison Françoise dans Mantouë. Le Milanois reconnut le petit-fils de Louis XIV sans balancer. Le Portugal même, ennemi naturel de l'Espagne, s'unit d'abord avec elle. Enfin de Lisbonne à Anvers, & du Danube à Naples, tout paroissoit être aux Bourbons. Le Roi étoit si fier de sa prospérité, qu'en parlant au Duc de la Rochefoucault au sujet des propositions que l'Empereur lui faisoit alors, il se servit de ces termes: *vous les trouverez encor plus insolentes, qu'on ne vous l'a dit.*

LE Roi Guillaume, ennemi jusqu'au tombeau de la grandeur de Louis XIV, promit à l'Empereur d'armer pour lui l'Angleterre & la Hollande; il mit encor le Danemarck dans ses intérêts; enfin il signa à la Haie la ligue déja tramée contre la maison de France. Mais le Roi s'en étonna peu; & comptant sur les divisions que son argent devoit jetter dans le Parlement Anglois, & plus encor sur les forces réunies de la France & de l'Espagne, il mépriſa ses ennemis. *Sept.* 1701.

JACQUES mourut alors à Saint-Germain. Le premier pas, que fit Louis XIV, ce fut de reconnoître le Prince de Gal- 16 *Sept.* 1701.

les

les pour Roi légitime d'Angleterre. Peut-être sans cette demarche, le Parlement Anglois n'eût point pris de parti entre les maisons de Bourbon & d'Autriche; du moins des Membres de ce Parlement me l'ont assuré *b*). Mais reconnoître ainsi pour leur Roi un Prince proscrit par eux, leur parut un outrage à la nation, & un despotisme qu'on vouloit exercer dans l'Europe. Cet esprit de liberté qui regnoit en Angleterre, nourri par la haine du pouvoir de Louis XIV, disposa la nation à donner tous les subsides que demandoit Guillaume.

L'EMPEREUR Léopold commença d'abord cette guerre en Italie, dès le printems de l'année 1701. L'Italie a toûjours été le païs le plus cher à l'ambition des Empereurs. C'étoit celui, où ses armes pouvoient le plus aisément pénétrer par le Tirol & par l'Etat de Venise: car Venise, quoique neutre en apparence, penchoit plus cependant pour la maison d'Autriche, que pour celle de Bourbon. Obligée d'ailleurs par des traités de donner passage aux trou-

b) Voilà une conjecture importante hazardée sur un oui-dire. Plusieurs membres du même Parlement & touts les Historiens m'ont assuré le contraire,

troupes Allemandes, elle accompliſſoit ces traités ſans peine.

L'EMPEREUR, pour attaquer Louis XIV. du côté de l'Allemagne, attendoit que le Corps Germanique ſe fût ébranlé en ſa faveur. Il avoit des intelligences & un parti en Eſpagne: mais les fruits de ces intelligences ne pouvoient éclore, ſi l'un des fils de l'Empereur ne ſe préſentoit pour les recueillir; & ce fils de l'Empereur ne pouvoit s'y rendre, qu'à l'aide des flottes d'Angleterre & de Hollande. Le Roi Guillaume hâtoit les préparatifs. Son eſprit, plus agiſſant que jamais dans un corps ſans force & presque ſans vie, remuoit tout, moins pour ſervir la maiſon d'Autriche, que pour abaiſſer Louis XIV.

IL devoit au commencement de 1702 ſe mettre à la tête des armées. La mort le prévint dans ce deſſein. Une chûte de cheval acheva de déranger ſes organes affoiblis; une petite fiévre l'emporta. Il mourut, ne répondant rien à ce que des Prêtres Anglois *c*), qui étoient auprès de ſon lit, lui dirent ſur leur religion, & ne marquant d'autre inquiétude, que celle que lui donnoient les affaires de l'Europe. 19 *Mars* 1702.

IL

c) Guillaume ne repondoit rien aux Prêtres, parce qu'il ne pouvoit repondre à perſonne; il n'avoit pas l'uſage de ſes ſens.

IL laiſſa la réputation d'un grand Politique, quoiqu'il n'eût point été populaire; & d'un Général à craindre, quoiqu'il eût perdu beaucoup de batailles. Toûjours meſuré dans ſa conduite & jamais vif que dans un jour de combat, il ne regna paiſiblement en Angleterre, que parce qu'il ne voulut pas y être abſolu *d*). On l'appelloit, comme on ſait, le Stathouder des Anglois, & le Roi des Hollandois. Il ſavoit toutes les langues de l'Europe, & n'en parloit aucune avec agrément, aïant beaucoup plus de réflexion dans l'eſprit que d'imagination. Il affectoit de fuir les éloges & les flatteries *e*), peut-être parce que Louis XIV ſembloit trop les aimer. Sa gloire fut d'un autre genre, que celle du Monarque François. Ceux qui eſtiment plus l'avantage d'avoir acquis un Roïaume ſans aucun droit de la nature, de s'y être maintenu ſans être aimé, d'avoir gouverné deſpotiquement *f*), la Hollande ſans la ſubjuguer, d'avoir été l'ame & le chef de la moitié de l'Europe, d'avoir eû les reſſources d'un Général & la valeur d'un ſoldat, de n'avoir jamais perſécuté

d) Fauſſeté.
e) Trait d'eſprit.
f) Deſpotiquement, & tiranniquement ſont ſinonymes.

sécuté personne pour la religion, d'avoir mépriſé toutes les ſuperſtitions des hommes, d'avoir été ſimple & modeſte dans ſes mœurs; ceux-la ſans doute donneront le nom de Grand à Guillaume plûtôt qu'à Louis. Ceux qui ſont plus touchés des plaiſirs d'une cour brillante, de la magnificence, de la protection donnée aux arts, du zéle pour le bien public, de la paſſion pour la gloire, du tâlent de regner *g*) qui ſont plus frapés de cette hauteur, avec laquelle des Miniſtres & des Généraux ont ajoûté des provinces à la France, ſur un ordre de leur Roi; qui s'étonnent davantage d'avoir vû un ſeul Etat reſiſter à tant de Puiſſances; enfin qui admirent plus un Roi de France, qui ſait donner l'Eſpagne à ſon petit-fils, qu'un gendre qui detrône ſon beau-pere; ceux-là donneront à Louis XIV la préférence.

A Guillaume Trois ſucceda la Princeſſe Anne fille du Roi Jacques & de la fille d'Hide Avocat devenu Chancelier, & l'un des grands hommes de l'Angleterre. Elle étoit mariée au Prince de Danemarck, qui ne fut que ſon premier ſujet. Dès qu'elle

g) Le talent de regner, c'eſt en quoi excelloit Guillaume.

qu'elle fut sur le trône, elle entra dans toutes les mesures du Roi Guillaume, quoiqu'elle eût été ouvertement brouillée avec lui. Ces mesures étoient les vœux de la nation. Un Roi fait ailleurs entrer aveuglement ses peuples dans toutes ses vues; mais à Londres un Roi doit entrer dans celles de son peuple.

CES dispositions de l'Angleterre & de la Hollande, pour mettre, s'il se pouvoit, sur le trône d'Espagne l'Archiduc Charles fils de l'Empereur, ou du moins pour résister aux Bourbons, méritent peut-être l'attention de tous les siécles. La Hollande devoit, pour sa part, entretenir cent-deux-mille hommes de troupes, soit dans les garnisons, soit en campagne. Il s'en falloit beaucoup que la vaste Monarchie Espagnole pût en fournir autant dans cette conjoncture. Une province de marchands, presque toute subjuguée en deux mois trente ans auparavant, pouvoit plus alors que les maîtres de l'Espagne, de Naples, de la Flandre, du Pérou & du Mexique. L'Angleterre promettoit quarante-mille hommes. Il arrive dans toutes les Alliances, que l'on fournit à la longue beaucoup moins qu'on n'avoit promis. L'Angleterre au contraire donna cinquante-mille hommes, dans la seconde année, au lieu de qua-

quarante; & vers la fin de la guerre elle entretint, tant de ſes troupes que de celles des Alliés, ſur les frontiéres de France, en Eſpagne, en Italie, en Irlande, en Amérique, & ſur ſes flottes, deux-cent vingt-mille ſoldats & matelots combattans: dépenſe presqu'incroïable, pour qui conſidérera que l'Angleterre, proprement dite, n'eſt que le tiers de la France, & qu'elle n'a pas la moitié tant d'argent monnoïé; mais dépenſe vraiſemblable aux yeux de ceux qui ſavent ce que peuvent le commerce & le crédit. Les Anglois ont porté toûjours le plus grand fardeau de cette Alliance. Les Hollandois ont inſenſiblement diminué le leur: car après tout, la République des Etats-Généraux n'eſt qu'une illuſtre compagnie de commerce; & l'Angleterre eſt un païs fertile, rempli de négocians & de guerriers.

L'EMPEREUR devoit fournir quatre-vingt-dix-mille hommes, ſans compter les ſecours de l'Empire & des Alliés qu'il eſpéroit détacher de la maiſon de Bourbon: & cependant le petit-fils de Louis XIV regnoit déja paiſiblement dans Madrid; & Louis, au commencement du ſiécle, étoit au comble de ſa puiſſance & de ſa gloire. Mais ceux, qui pénétroient dans les reſſorts des Cours de l'Europe & ſur-

tout dans celle de France, commençoient à craindre quelques revers. L'Espagne, affoiblie sous les derniers Rois du sang de Charles-Quint, l'étoit encor davantage dans les premiers jours d'un regne d'un Bourbon. La maison d'Autriche avoit des partisans dans plus d'une province de cette Monarchie. La Catalogne sembloit prête à secoüer le nouveau joug, & à se donner à l'Archiduc Charles. Il étoit impossible, que le Portugal ne se rangeat, tôt ou tard, du côté de la maison d'Autriche. Son intérêt visible étoit de nourrir chez les Espagnols, ses ennemis naturels, une guerre civile, dont Lisbonne ne pouvoit que profiter. Le Duc de Savoie, à peine beau-pere du nouveau Roi d'Espagne, & lié aux Bourbons par le sang & par les traités, paroissoit déja mécontent de ses gendres. Cinquante-mille écus par mois, poussés depuis jusqu'à deux-cent-mille francs, ne paroissoient pas un avantage assez grand, pour le retenir dans leur parti. Il lui falloit au moins le Montferrat & une partie du Milanois. Les hauteurs, qu'il essuïoit des Généraux François & du Ministére de Versailles, lui faisoient craindre avec raison d'être bientôt compté pour rien par ses deux gendres, qui tenoient resserrés ses Etats de tous côtés.

tés. Il avoit déja quitté brusquement le parti de l'Empire, pour la France. Il étoit vraisemblable, qu'étant si peu ménagé par la France, il s'en détacheroit à la premiére occasion.

QUANT à la Cour de Louis XIV & à son Roïaume, les esprits fins y appercevoient déja un changement, que les grossiers ne voient que quand la décadence est arrivée. Le Roi âgé de plus de soixante ans; devenu plus retiré, ne pouvoit plus si bien connoître les hommes; il voïoit les choses dans un trop grand éloignement, avec des yeux moins appliqués & fascinés par une longue prospérité. Madame de Maintenon, avec toutes les qualités estimables qu'elle possédoit, n'avoit ni la force, ni le courage, ni la grandeur d'esprit, nécessaires pour soûtenir la gloire d'un Etat. Elle contribua à faire donner le Ministére des finances en 1698, & celui de la guerre en 1701, à sa créature Chamillard, plus honnête homme que Ministre, & qui avoit plû au Roi par la modestie de sa conduite, lors qu'il étoit chargé de Saint-Cyr. Malgré cette modestie extérieure, il eut le malheur de se croire la force de supporter ces deux fardeaux, que Colbert & Louvois avoient à peine soûtenus. Le Roi,

comptant sur sa propre expérience, croïoit pouvoir diriger heureusement ses Ministres. Il avoit dit, après la mort de Louvois, au Roi Jacques: *j'ai perdu un bon Ministre; mais vos affaires & les miennes n'en iront pas plus mal.* Lorsqu'il choisit Barbésieux, pour succéder à Louvois dans le ministére de la guerre; *j'ai formé votre pere*, lui dit-il, *je vous formerai de même.* Il en dit à peu-près autant à Chamillard. Un Roi, qui avoit travaillé si long tems & si heureusement, sembloit avoir droit de parler ainsi.

A l'égard des Généraux qu'il emploïoit, ils étoient souvent génés par des ordres précis, comme des Ambassadeurs, qui ne devoient pas s'écarter de leurs instructions. Il dirigeoit avec Chamillard, dans le Cabinet de Madame de Maintenon, les opérations de la campagne. Si le Général vouloit faire quelque grande entreprise, il falloit souvent qu'il en demandat la permission par un courier, qui trouvoit à son retour, ou l'occasion manquée, ou le Général battu.

LES dignités & les récompenses militaires furent prodiguées sous le ministére de Chamillard. On donna la permission à trop de jeunes gens d'acheter des régimens, presque au sortir de l'enfance; tandis que

chez

chez les ennemis, un régiment étoit le prix de vingt-ans de service. Cette différence ne fut ensuite que trop sensible, dans plus d'une occasion, où un Colonel expérimenté eût pu empêcher une déroute. Les croix de Chevaliers de Saint-Louis, récompense inventée par le Roi en 1693, & qui étoient l'objet de l'émulation des Officiers, se vendirent dès le commencement du ministére de Chamillard. On les achétoit cinquante écus dans les bureaux de la guerre. La discipline militaire, l'ame du service, si rigidement soûtenuë par Louvois, tomba dans un relâchement funeste: ni le nombre des soldats ne fut complet dans les compagnies, ni même celui des Officiers dans les régimens. La facilité de s'entendre avec les Commissaires, & l'inattention du Ministre produisoient ce désordre. De-là naissoit un inconvénient qui devoit, toutes choses égales d'ailleurs, faire perdre nécessairement des batailles. *b*) Car, pour avoir un front aussi étendu que celui de l'ennemi, on étoit obligé d'opposer des bataillons foibles

b) L'auteur omet une dés principales raisons de nos défaites dans cette guerre; c'étoient ces officiers françois que leur religion persecutée avoit amené au service des étrangers, qui leur apprirent à nous battre.

à des bataillons nombreux. Les magazins ne furent plus ni assez grands, ni assez tôt prêts. Les armes ne furent plus d'une assez bonne trempe. Ceux donc, qui voïoient ces défauts du gouvernement, & qui savoient à quels Généraux la France auroit à faire, craignirent pour elle, même au milieu des premiers avantages, qui promettoient à la France de plus grandes prospérités que jamais. *i*)

***

Gouverneur de Champagne, avoit épouſé Olimpe Mancini, l'une des niéces du Cardinal Mazarin. De ce mariage, d'ailleurs malheureux, naquit à Paris ce Prince ſi dangereux depuis à Louis XIV, & ſi peu connu de lui dans ſa jeuneſſe. On l'appelloit d'abord en France le Chevalier de Carignan. Il prit enſuite le petit collet. On l'appelloit l'Abbé de Savoie. On prétend qu'il demanda un régiment au Roi, *a*) & qu'il fut refuſé parce qu'il étoit trop lié avec les Princes de Conti alors en diſgrace. Ne pouvant réuſſir auprès de Louis XIV, il alla ſervir l'Empereur contre les Turcs en Hongrie en 1684, avec les Princes de Conti, qui y avoient déja fait une campagne glorieuſe. Le Roi fit ordonner aux Princes de Conti, & à tous ceux qui faiſoient avec eux le voïage, de revenir. L'Abbé de Savoie fut le ſeul qui n'obéit point. Il continua ſa route, déclarant qu'il renonçoit à la France. Le Roi, quand il l'apprit, dit à ſes courtiſans: *ne trouvez-vous pas que j'ai fait là une grande perte?* & les courtiſans aſſurérent, que l'Abbé de Savoie ſeroit toujours un eſprit derangé & un homme incapable de tout. On en ju- Octob. 1663.

F 5 geoit

a) Une compagnie de Cavalerie, l'auteur le dit lui même dans les feuilles ſuivantes.

geoit par quelques emportemens de jeuneſſe, ſur leſquels il ne faut jamais juger les hommes. Ce Prince, trop mépriſé à la cour de France, étoit né avec les qualités qui font un héros dans la guerre & un grand homme dans la paix; un eſprit plein de juſteſſe & de hauteur, aïant le courage néceſſaire, & dans les armées & dans le cabinet. Il a fait des fautes, comme tous les Généraux; mais elles ont été cachées ſous le nombre de ſes grandes actions. Il eſt parvenu à humilier la grandeur de Louis XIV, & à gouverner l'Empire: & dans le cours de ſes victoires & de ſon miniſtére, il a mépriſé également le faſte & les richeſſes. Il a même cultivé les lettres & les a protégées autant qu'on le pouvoit à la cour de Vienne. Agé alors de trente-ſept ans, il avoit l'expérience de ſes victoires remportées ſur les Turcs, & des fautes commiſes par les Impériaux dans les derniéres guerres, où il avoit ſervi contre la France. Il deſcendit en Italie par le Trentin ſur les terres de Veniſe avec trente-mille hommes, & la liberté entiére de s'en ſervir comme il le voudroit. *b*) La Cour defendit

b) Il étoit fort gêné par le cabinet de Vienne, mais moins que les Generaux de France par le cabinet de Verſailles.

dit d'abord au Maréchal de Catinat de s'opposer au passage du Prince Eugéne; soit pour ne point commettre le premier acte d'hostilité, ce qui est une mauvaise politique quand on a les armes à la main; soit pour ménager les Vénitiens, qui étoient pourtant moins dangereux que l'armée Allemande. Cette faute de la Cour en fit commettre d'autres à Catinat. Rarement réussit-on, quand on suit un plan qui n'est pas le sien. On sait d'ailleurs, combien il est difficile dans ce païs, tout coupé de riviéres & de ruisseaux, d'empêcher un ennemi habile de les passer. Le Prince Eugéne joignoit à une grande profondeur de desseins, une vivacité promte d'exécution. La nature du terrein aux bords de l'Adige faisoit encor, que l'armée ennemie étoit plus ramassée, & la Françoise plus étenduë. Catinat vouloit aller à l'ennemi; mais quelques Lieutenans-Généraux firent des difficultés, & formerent des cabales contre lui. Il eut la foiblesse de ne se pas faire obéir. La modération de son esprit lui fit faire cette grande faute. Eugéne força d'abord le poste de Carpi, auprès du Canal Blanc, défendu par Saint-Fremont, qui ne suivit pas en tout les ordres du Général, & qui se fit battre. Après ce succès, l'armée Allemande fut maî-

maîtresse du païs entre l'Adige & l'Adda; elle pénétra dans le Bressan, & Catinat recula jusques derriére l'Oglio. Beaucoup de bons Officiers approuvoient cette retraite qui leur paroissoit sage; & il faut encor ajoûter, que le défaut des munitions promises par le Ministre, la rendoit nécessaire. Les courtisans, & surtout ceux qui espéroient de commander à la place de Catinat, firent regarder sa conduite comme l'opprobre du nom françois. Le Maréchal de Villeroi persuada, qu'il repareroit l'honneur de la nation. La constance avec laquelle il parla, & le goût que le Roi avoit pour lui, obtinrent à ce Général le commandement en Italie. Le Maréchal de Catinat, malgré les victoires de Stafarde & de la Marsaille, fut obligé de servir sous lui.

LE Maréchal Duc de Villeroi, fils du Gouverneur du Roi, élevé avec lui, avoit eû toujours sa faveur: il avoit été de toutes ses campagnes & de tous ses plaisirs: c'étoit un homme d'un figure agréable & imposante, très-brave, tres honnête homme, bon ami, vrai dans la société, magnifique en tout. Mais ses ennemis disoient, qu'il étoit plus occupé, étant Général d'armée, de l'honneur & du plaisir de commander, que des desseins d'un

grand

grand Capitaine. Ils lui reprochoient un attachement à ses opinions, qui ne déferoit aux avis de personne. c)

IL vint en Italie donner des ordres au Maréchal de Catinat, & des dégoûts au Duc de Savoie. Il faisoit sentir, qu'il pensoit en effet qu'un Favori de Louis XIV, à la tête d'une puissante armée, étoit fort au dessus d'un Prince: il ne l'appelloit que Mons de Savoie: il le traitoit comme un Général à la solde de France, & non comme un Souverain, maître des barriéres que la nature a mises entre la France & l'Italie. L'amitié de ce Souverain ne fut pas aussi ménagée, qu'elle étoit nécessaire. La Cour pensa, que la crainte seroit le seul nœud qui le retiendroit; & qu'une armée Françoise, dont environ six à sept-mille soldats Piémontois étoient sans cesse environnés, repondroit de sa fidélité. Le Maréchal de Villeroi agit avec lui comme son égal dans le commerce ordinaire, & comme son Supérieur dans le commandement. Le Duc de Savoie avoit le vain titre de Généralissime; mais le Maréchal de Villeroi l'étoit.

Il

c) Ce portrait de Villeroi est croqué, il y avoit tant d'autre choses à dire; l'auteur a sans doute eu ses raisons pour les omettre, à certain âge, on est prudent & flatteur.

Il ordonna d'abord, que l'on attaquat le Prince Eugéne au poſte de Chiari près de l'Oglio. Les Officiers Généraux jugeoient, qu'il étoit contre toutes les régles de la guerre d'attaquer ce poſte, pour des raiſons déciſives; c'eſt qu'il n'étoit d'aucune conſéquence, & que les retranchemens en étoient inabordables, qu'on ne gagnoit rien en le prenant, & que, ſi on le manquoit, on perdoit la réputation de la campagne. Villeroi dit au Duc de Savoie qu'il falloit marcher, & envoïa un Aide de Camp ordonner de ſa part au Maréchal de Catinat d'attaquer. Catinat ſe fit répéter l'ordre trois fois, & ſe tournant vers les Officiers qu'il commandoit: *allons dit*, dit-il, *Meſſieurs, il faut obéir.* On marcha aux retranchemens. Le Duc de Savoie, à la tête de ſes troupes, combattit comme un homme qui auroit été content de la France. Catinat chercha à ſe faire tuer. Il fut bleſſé; mais tout bleſſé qu'il étoit, voïant les troupes du Roi rebutées, & le Maréchal de Villeroi ne donnant point d'ordre, il fit la retraite; après quoi il quitta l'armée, & vint à Verſailles rendre compte de ſa conduite au Roi, ſans ſe plaindre de perſonne.

11 *Sept.* 1701.

LE Prince Eugéne conſerva toujours ſa ſupériorité ſur le Maréchal de Villeroi.

Enfin

Enfin au cœur de l'hiver 1702, un jour que ce Maréchal dormoit avec sécurité dans Cremone, ville assez forte & munie d'une très grande garnison, il est réveillé au bruit des décharges de mousqueterie. Il se léve en hâte, monte à cheval; la premiére chose qu'il rencontre, c'est un escadron ennemi. Le Maréchal aussi-tôt est fait prisonnier & conduit hors de la ville, sans savoir ce qui s'y passoit, & sans pouvoir imaginer la cause d'un évenement si étrange. Le Prince Eugéne étoit déja dans Crémone. Un Prêtre, nomme Bozzoli, Prévôt de Sainte-Marie la Neuve, avoit introduit les troupes Allemandes par un égoût. Quatre-cent soldats, entrés par cet égoût dans la maison du Prêtre, avoient sur le champ égorgé la garde des deux portes; les deux portes ouvertes, le Prince Eugéne entre avec quatre-mille hommes. Tout cela s'étoit fait, avant que le Gouverneur, qui étoit Espagnol, s'en fût douté, & avant que le Maréchal de Villeroi fût éveillé. Le secret, l'ordre, la diligence, toutes les précautions possibles avoient préparé l'entrepriſe. Le Gouverneur Espagnol se montre d'abord dans les ruës avec quelques soldats; il est tué d'un coup de fusil: tous les Officiers Généraux sont ou tués ou pris, à la reserve du Comte de Revel Lieutenant

2 Fevr. 1702.

nant Général & du Marquis de Prâlin. Le hazard confondit la prudence du Prince Eugéne.

LE Chevalier d'Entragues devoit faire ce jour-là dans la ville une revuë du régiment des vaiſſeaux. dont il étoit Colonel; & déja les ſoldats s'aſſembloient à quatre heures du matin à une extrémité de la ville, préciſement dans le tems que le Prince Eugéne entroit par l'autre. D'Entragues commence à courir par les ruës avec ſes ſoldats. Il réſiſte aux Allemans qu'il rencontre. Il donne le tems au reſte de la garniſon d'accourir. Les Officiers, les ſoldats pêle-mêle, les uns mal armés, les autres preſque nuds, ſans Commandant, ſans ordre, rempliſſent les ruës, les places publiques. On combat en confuſion; on ſe retranche de ruë en ruë, de place en place. Deux régimens Irlandois, qui faiſoient partie de la garniſon, arrêtent les efforts des Impériaux. Jamais ville n'avoit été ſurpriſe avec plus de ſageſſe, ni défenduë avec tant de valeur. La garniſon étoit d'environ cinq mille hommes. Le Prince Eugéne n'en avoit pas encor introduit plus de quatre-mille. Un gros détachement de ſon armée devoit arriver par le pont du Pô: les meſures étoient bien priſes. Un autre hazard les dérangea toutes.

toutes. Ce pont du Pô, mal gardé par environ cent soldats François, devoit d'abord être saisi par les cuirassiers Allemans, qui dans l'instant que le Prince Eugéne entra dans la ville, furent commandés pour aller s'en emparer: il falloit pour cet effet, qu'étant entrés par la porte du midi voisine de l'égoût, ils fortifient sur le champ de Crémone du côté du nord par la porte du Pô, & qu'ils courussent au pont. Ils y alloient; le guide qui les conduisoit, est tué d'un coup de fusil tiré d'une fenêtre: les cuirassiers prennent une ruë pour une autre: ils allongent leur chemin. Dans ce petit intervalle de tems, les Irlandois se jettent à la porte du Pô; ils combattent & repoussent les cuirassiers: le Marquis de Prâlin profite du moment; il fait couper le pont: alors le secours, que l'ennemi attendoit, ne put arriver, & la ville est sauvée.

LE Prince Eugéne, après avoir combattu tout le jour, toûjours maître de la porte par laquelle il étoit entré, se retire enfin, emmenant le Maréchal de Villeroi & plusieurs Officiers Généraux prisonniers, mais aïant manqué Crémone, que son activité & sa prudence, jointes à la négligence du Gouverneur, lui avoient

donnée, & que le hazard & la valeur des François & des Irlandois lui ôtérent.

LE Maréchal de Villeroi, extrémement malheureux en cette occasion, fut condamné à Versailles par les courtisans, avec toute la rigueur & l'amertume qu'inspiroient sa faveur & son caractére, dont l'élévation leur paroissoit approcher de la vanité. Le Roi, qui le plaignoit sans le condamner, irrité qu'on blâmat si hautement son choix, s'échappa à dire: *on se déchaine contre lui, parce qu'il est mon favori:* terme, dont il ne se servit pour personne, que cette seule fois en sa vie. *a*) Le Duc de Vendôme fût aussitôt nommé pour aller commander en Italie.

LE Duc de Vendôme, petit-fils de Henri Quatre, étoit intrépide comme lui, doux, bienfaisant, sans faste, ne connoissant ni la haine, ni l'envie, ni la vengeance. Il n'étoit fièr qu'avec des Princes: il se rendoit l'égal de tout le reste. C'étoit le seul Général, sous lequel le devoir du service, & cet instinct de fureur purement animal & mécanique qui obéit à la voix des Officiers, ne menassent point les soldats au Combat: ils combattoient pour

a) Qui le sait? Qui a tenu regître de toutes les paroles qui sont échappées à Louis XIV

pour le Duc de Vendôme; ils auroient donné leur vie, pour le tirer d'un mauvais pas, où la précipitation de son génie l'engageoit quelquefois. Il ne passoit pas pour méditer ses desseins, avec la même profondeur que le Prince Eugéne, & pour entendre comme lui l'art de faire subsister les armées. Il négligoit trop les détails; il laissoit périr la discipline militaire; la table & le sommeil lui déroboient trop de tems, aussi bien qu'à son frere. Cette molleſſe le mit plus d'une fois en danger d'être enlevé; mais un jour d'action, il réparoit tout par une présence d'esprit & par des lumiéres que le péril rendoit plus vives; & ces jours d'action il les cherchoit toûjours, moins fait, à ce qu'on disoit, pour une guerre défensive, & aussi propre à l'offensive que le Prince Eugéne

CE désordre & cette négligence qu'il portoit dans les armées, il l'avoit à un excès surprenant dans sa maison, & même sur sa personne: à force de haïr le faste, il en vint à une malpropreté cinique, dont il n'y a point d'exemple; & son désintéressement, la plus noble des vertus, devint en lui un défaut, qui lui fit perdre par son dérangement, beaucoup plus qu'il n'eût dépensé en bienfaits. On l'a vu manquer souvent du nécessaire. Son frere le

Grand Prieur, qui commanda sous lui en Italie, avoit tous ces mêmes défauts, qu'il poussoit encor plus loin, & qu'il ne rachetoit que par la même valeur. Il étoit étonnant de voir deux Généraux ne sortir souvent de leur lit qu'à quatre heures après midi, & deux Princes, petits-fils de Henri Quatre, plongés dans une négligence de leurs personnes, dont les plus vils des hommes auroient eû honte. e)

CE qui est plus surprenant encore, c'est ce mêlange d'activité & d'indolence, avec lequel Vendôme fit contre Eugéne une guerre vive d'artifice, de surprises, de marches, de passages de riviéres, de petits combats souvent aussi inutiles que meurtriers, de batailles sanglantes où les deux partis s'attribuoient la victoire: telle fut celle de Luzara, pour laquelle les
15 *Te Deum* furent chantés à Vienne & à Pa-
Août. ris. Vendôme étoit vainqueur, toutes les
1702. fois qu'il n'avoit pas à faire au Prince Eugéne en personne; mais dez qu'il le retrouvoit en tête, la France n'avoit plus aucun avantage.

5 AU milieu de ces combats, & des sié-
Janv. ges de tant de châteaux & de petites vil-
1703. les,

e) Ce Portrait de Vendomes est très ressemblant.

les, des nouvelles secrettes arrivent à Versailles, que le Duc de Savoie, petit-fils d'une sœur de Louis XIII, beau-pere du Duc de Bourgogne, beau-pere de Philippe V, va quitter les Bourbons, & marchande l'appui de l'Empereur. On s'indigne & on s'étonne *f*) qu'il abandonne à la fois ses deux gendres, & même, à ce qu'on croit, ses véritables intérêts. Mais l'Empereur lui promettoit tout ce que ses gendres lui avoient refusé, le Montférat Mantouan, Alexandrie, Valence, les païs entre le Pô & le Tanaro, & plus d'argent que la France ne lui en donnoit. Cet argent devoit être fourni par l'Angleterre; car l'Empereur en avoit à peine pour soudoïer ses armées. L'Angleterre, la plus riche des Alliés, contribuoit plus qu'eux tous, pour la cause commune. Si le Duc de Savoie viola les loix des nations & celles de la nature, c'est une question de morale, laquelle se mêle peu de la conduite des Souverains. L'événement seul a fait voir à la fin, qu'il ne manqua pas, au moins dans son traité, aux loix de la politique. Mais il y manqua dans un autre point bien essentiel; ce fut en laissant ses

f) *On s'indigne & on s'étonne:* expressions qui reviennent trop souvent.

troupes à la merci des François, tandis qu'il traitoit avec l'Empereur. Le Duc de Vendôme les fit désarmer. Elles n'étoient, à la vérité, que de cinq-mille hommes; mais ce n'étoit pas un petit objet pour le Duc de Savoie.

19 Août 1703.

A peine la maison de Bourbon a-t-elle perdu cet Allié qu'elle apprend, que le Portugal est déclaré contre elle. Pierre, Roi de Portugal, reconnoit l'Archiduc Charles pour Roi d'Espagne. Le Conseil Impérial, au nom de cet Archiduc, demembroit, en faveur de Pierre Second, une Monarchie, dans laquelle il n'avoit pas encor une ville: il lui cédoit, par un de ces traités qui n'ont point eû d'exécution, Vigo, Baionne, Alcantara, Badajox, une partie de l'Estremadoure, tous les païs situés à l'occident de la riviére d'Argent en Amérique; en un mot, il partageoit ce qu'il n'avoit pas, pour acquérir ce qu'il pourroit en Espagne.

LE Roi de Portugal, le Prince de Darmstadt Ministre de l'Archiduc, l'Amirante de Castille son partisan, implorérent même le secours du Roi de Maroc. Non seulement ils firent des traités avec ces barbares, pour avoir des chevaux & du bled; mais ils demandérent des troupes. L'Empereur de Maroc, Muley Ismaël, le tyran

tyran le plus guerrier & le plus politique qui fut alors chez les nations mahométanes, ne voulut envoïer ses troupes, qu'à des conditions dangereuses pour la Chrétienté, & honteuses pour le Roi de Portugal: il demantoit en ôtage un fils de ce Roi, & des villes. Le Traité n'eut point lieu. Les Chrétiens se déchirérent de leurs propres mains, sans y joindre les mains des barbares. Ce secours d'Afrique ne valoit pas, pour la maison d'Autriche, celui d'Angleterre & de Hollande.

CHURCHIL, Comte & ensuite Duc de Marleborough, déclaré Général des Troupes Angloises & Hollandoises dès l'an 1702, fut l'homme le plus fatal à la grandeur de la France, qu'on eût vu depuis plusieurs siécles. Il n'étoit pas comme ces Généraux, auxquels un Ministre donne par écrit le projet d'une campagne, & qui, après avoir suivi à la tête d'une armée les ordres du Cabinet, reviennent briguer l'honneur de servir encore. Il gouvernoit alors la Reine d'Angleterre, & par le besoin qu'on avoit de lui, & par l'autorité que sa femme avoit sur l'esprit de cette Reine. Il menoit le Parlement par son crédit, & par celui de Godolphin Grand Trésorier, dont le fils épousa sa fille. Ainsi maître de sa Cour,

du Parlement, de la guerre & des finances, plus Roi que n'avoit été Guillaume, auſſi politique que lui, & beaucoup plus grand Capitaine, il fit plus que les Alliés n'oſoient eſpérer. Il avoit, par deſſus tous les Généraux de ſon tems, cette tranquilité de courage au milieu du tumulte, & cette ſérénité d'ame dans le peril, que les Anglois appellent *cool head tête froide*. C'eſt peut-être cette qualité, le premier don de la nature pour le commandement, qui a donné autrefois tant d'avantages aux Anglois ſur les François, dans les plaines de Poitiers, de Créci & d'Azincourt. g)

MARLEBOROUGH, guerrier infatigable pendant la campagne, devenoit un négociateur auſſi agiſſant pendant l'hiver. Il alloit à la Haie, & dans toutes les Cours d'Allemagne. Il perſuadoit les Hollandois de s'épuiſer, pour abaiſſer la France. Il excitoit les reſſentimens de l'Electeur Palatin. Il alloit flatter la fierté de l'Electeur de Brandebourg, lorſque ce Prince voulut être Roi. Il lui préſentoit la ſerviette à table, pour en tirer un ſecours de ſept à huit-mille ſoldats. Le Prince Eugéne, de ſon côté, ne finiſſoit une

g) Tout ce morceau ſur Churchil eſt enlevant.

une campagne, que pour aller faire lui-même à Vienne les préparatifs de l'autre. On sait si les armées en sont mieux pourvuës, quand le Général est le Ministre. Ces deux hommes, tantôt commandant ensemble, tantôt séparément, furent toûjours d'intelligence: ils conféroient souvent à la Haie avec le Grand Pensionnaire Heinsius, Ministre qui gouverna la Hollande conjointement avec le Greffier Fagel, avec autant de lumiéres que les Barnevelt & les de Witt, & avec plus de bonheur. Ils faisoient tous trois de concert mouvoir les ressorts de la moitié de l'Europe, contre la maison de Bourbon; & le ministére de France étoit alors bien foible, pour résister long-tems à ces forces réunies. Le secret de leur projet de campagne, fut toûjours gardé entre eux. Ils arrangeoient eux mêmes leurs desseins, & ne les confioient à ceux qui les devoient seconder, qu'au point de l'exécution. Chamillard au contraire, n'étant ni politique, ni guerrier, ni même homme de finance, & joüant cependant le rôle d'un Premier Ministre, dans l'impuissance où il étoit de faire des arrangemens par lui-même, les recevoit de plusieurs mains subalternes. Son secret étoit quelquefois divulgué, a-

vant même qu'il sût préciſément ce qu'on devoit faire.

Dès que Marleborough eut le commandement des armées confédérées en Flandre, il fit voir, qu'il avoit appris l'art de la guerre ſous Turenne. Il avoit fait autrefois ſes premiéres campagnes, volontaire ſous ce Général. On ne l'appelloit dans l'armée, que le bel Anglois. Mais le Vicomte de Turenne avoit jugé, que le bel Anglois ſeroit un jour un grand homme. Il commença par élever des Officiers ſubalternes & juſqu'alors inconnus, dont il démêloit le mérite, ſans s'aſſujettir à l'ordre du grade militaire. que nous appellons en France l'ordre du tableau. Il ſavoit que, quand les grades ne ſont que la ſuite de l'ancienneté, l'émulation périt; & qu'un Officier, pour être plus ancien, n'eſt pas toûjours meilleur. Il forma d'abord des hommes. Il gagna du terrein ſur les François ſans combattre. Le premier
1702. mois, le Comte d'Atlone Général Hollandois lui diſputa le commandement; & dès le ſecond, il fut obligé de lui déférer en tout. Le Roi de France avoit envoïé contre lui ſon petit-fils le Duc de Bourgogne, Prince ſage & juſte, né pour rendre les hommes heureux. Le Maréchal de Bouflers, homme d'un courage infatigable,

ble, commandoit l'armée sous ce jeune Prince. Mais le Duc de Bourgogne, après avoir voulu prendre plusieurs places, après avoir été forcé de reculer par les marches savantes de l'Anglois, revint à Versailles au milieu de la campagne. Bouflers resta seul témoin des succès de Marleborough, qui prit Venlo, Ruremonde, Liége, avançant toujours, & ne perdant pas un moment la supériorité. *Sept. & Oct.* 1702.

MARLEBOROUGH, de retour à Londres après cette campagne, reçut les honneurs dont on peut jouir dans une Monarchie & dans une République; crée Duc par la Reine, &, ce qui est plus flatteur, remercié par les deux Chambres du Parlement, dont les Députés vinrent le complimenter dans sa maison.

IL s'élevoit cependant un homme, qui sembloit devoir rassûrer la fortune de la France: c'étoit le Maréchal Duc de Villars, alors simple Lieutenant-Général, & que nous avons vu depuis Généralissime des armées de France, d'Espagne & de Sardaigne, à l'âge de quatre-vingt-deux ans: homme plain d'audace & de confiance: il avoit été l'artisan de sa fortune, par son opiniâtreté à faire au de-là de son devoir. Il déplut quelquefois à Louis XIV, &, ce qui étoit plus dangereux, à Lou-

Louvois, parce qu'il leur parloit avec la même hardieſſe qu'il ſervoit. On lui reprochoit de n'avoir pas une modeſtie digne de ſa valeur. Mais enfin on s'étoit apperçu, qu'il avoit un génie fait pour la guerre, & fait pour conduire des François. On l'avoit avancé en peu d'années, après l'avoir laiſsé languir long-tems.

IL n'y a guéres eû d'hommes, dont la fortune ait fait plus de jaloux, & qui ait dû moins en faire. Il a été Maréchal de France, Duc & Pair, Gouverneur de Provence. Mais auſſi il a ſauvé l'Etat: & d'autres, qui l'ont perdu, ou qui n'ont été que courtiſans, ont eû à-peu près les mêmes récompenſes. On lui a reproché juſqu'à ſes richeſſes, acquiſes par des contributions dans le païs ennemi, prix légitime & médiocre de ſa valeur & de ſa conduite; pendant que ceux, qui ont élevé des fortunes dix fois plus conſidérables par des voies honteuſes, les ont poſsédées avec l'approbation univerſelle. *b*) Il n'a guéres commencé à jouir de ſa renommée que vers l'âge de quatre-vingt ans. Il falloit qu'il ſurvecût à toute la cour, pour goûter pleinement ſa gloire.

IL

b) On ne reproche point à un maltotier ſes richeſſes: on peut les reprocher à un Héros.

IL n'eſt pas inutile qu'on ſache, quelle a été la raiſon de cette injuſtice dans les hommes: c'eſt que le Maréchal de Villars n'avoit point d'art. Il n'avoit, ni celui de ſe faire des amis avec de la probité & de l'eſprit, ni celui de ſe faire valoir en parlant de lui même comme il méritoit que les autres en parlaſſent. 1)

IL dit un jour au Roi devant toute la Cour, lorſqu'il prenoit congé pour aller commander l'armée: *Sire, je vais combattre les ennemis de votre Majeſté, & je vous laiſſe au milieu des miens.* Il dit aux courtiſans du Duc d'Orléans, Régent du Roïaume, devenus riches par ce bouleverſement de l'Etat appellé ſyſtéme: *pour moi, je n'ai jamais rien gagné que ſur les ennemis.* Ces diſcours, où il mettoit le même courage que dans ſes actions, rabaiſſoient trop les autres hommes, déja aſſez irrités par ſon bonheur.

IL étoit, en ces commencemens de la guerre, l'un des Lieutenants-Généraux, qui

1) Le Maréchal de Villars étoit le plus vain des hommes, il parloit ſans ceſſe de lui-même; c'eſt ce qui fit, que les autres en parlerent peu. Il aprit a Alais la perte de la bataille d'Hochſtet, il s'écria en grande compagnie: *Villars, où étois tu?* on fait le Conte de jambard.

qui commandoient des détachemens dans l'Alsace. Le Prince de Bade, à la tête de l'armée Impériale, venoit de prendre Landau, défenduë par Mélac pendant quatre mois. Ce Prince faisoit des progrès. Il avoit les avantages du nombre, du terrein & d'un commencement de campagne heureux. Son armée étoit dans ces montagnes du Brisgau, qui touchent à la forêt noire; & cette forêt immense séparoit les troupes Bavaroises des Françoises. Catinat commandoit dans Strasbourg. Sa circonspection l'empêcha d'entreprendre d'aller attaquer le Prince de Bade, avec tant de désavantage. L'armée de France eût été perduë sans ressource, & l'Alsace eût été ouverte par un mauvais succès. Villars, qui avoit résolu d'être Maréchal de France ou de périr, hazarda ce que Catinat n'ôsoit faire. Il en obtint permission de la Cour. Il marcha aux Impériaux avec une armée inférieure vers Friedlingen, & donna la bataille qui porte ce nom.

LA cavalerie se battoit dans la plaine: l'infanterie Françoise gravit au haut de la montagne, & attaque l'infanterie Allemande retranchée dans des bois.

J'AI

J'AI entendu dire plus d'une *k*) fois au Maréchal de Villars, que la bataille étant gagnée, comme il marchoit à la tête de son infanterie, une voix cria: *nous sommes coupés.* A ce mot, tous ces régimens s'enfuirent. Il court à eux, & leur crie: *allons, mes amis, la victoire est à nous; vive le Roi.* Les soldats répondent *vive le Roi*, en tremblant, & recommencent à fuïr encor. La plus grande peine qu'eut le Général, ce fut de rallier les vainqueurs. Si deux régimens ennemis avoient paru dans le moment de cette terreur panique, les François étoient battus: tant la fortune décide souvent du gain des batailles.

LE Prince de Bade, après avoir perdu trois-mille hommes, son canon, son champ de bataille, après avoir été poursuivi deux lieuës à travers les bois & les défilés, tandis que pour preuve de sa défaite, le Fort de Friedlingen capituloit, manda cependant à Vienne qu'il avoit remporté la victoire, & fit chanter un *Te Deum*, plus honteux pour lui que la bataille perduë.

LES François, remis de leur terreur panique,

k) Au nom de Dieu, point d'oui-dire. On sait bien que l'auteur a vû le grand monde.

nique, proclamérent Villars Maréchal de France sur le champ de bataille; & le Roi, quinze jours après, confirma ce que la voix des soldats lui avoit donné.

LE Maréchal de Villars joint enfin l'Electeur de Baviére avec ses troupes victorieuses: il le trouve vainqueur de son côté, gagnant du terrein, & maître de la ville imperiale de Ratisbonne, où l'Empire assemblé venoit de conjurer sa perte.

VILLARS étoit plus fait pour bien servir l'Etat en ne suivant que son génie, que pour agir de concert avec un Prince. Il mena, ou plûtôt il entraîna l'Electeur au de là du Danube; & quand le fleuve fut passé, l'Electeur se repentit, voïant que le moindre échec laisseroit ses Etats à la merci de l'Empereur. Le Comte de Styrum, à la tête d'un corps d'environ vingt-mille hommes, alloit se joindre à la grande armée du Prince de Bade, auprès de Donawert. *Il faut les prévenir*, dit le Maréchal au Prince: *il faut tomber sur Styrum, & marcher tout à l'heure.* L'Electeur temporisoit: il répondoit qu'il en devoit conférer avec ses Généraux & ses Ministres. *C'est moi, qui suis votre Ministre & votre Général*, lui répliquoit Villars. *Vous faut-il d'autre Conseil que moi, quand il s'agit de donner bataille?* Le Prince

ce, occupé du danger de ses Etats, reculoit encore; il se fâchoit contre le Général. *Eh-bien*, lui dit Villars, *si Votre Alteſſe Electorale ne veut pas ſaiſir l'occaſion avec ſes Bavarois, je vais combattre avec les François*; & auſſitôt il donne ordre pour l'attaque. Le Prince indigné, *) & ne voïant dans ce François qu'un téméraire, fut obligé de combattre malgré lui. C'étoit dans les plaines d'Hochſtet auprès de Donawert.

Après la première charge, on vit encor un effet de ce que peut la fortune dans les combats. L'Armée ennemie & la Françoiſes, ſaiſies d'une terreur panique, prirent la fuite toutes deux en même tems, & le Maréchal de Villars se vit preſque ſeul, quelques minutes, ſur le champ de bataille: il rallia les troupes, les remena au combat, & gagna la victoire. On tua trois-mille Impériaux: on en prit quatre-mille: ils perdirent leur canon & leur bagage. L'Electeur ſe rendit maître d'Augs- 20 Sept. 1703.

*) *Tout ceci doit ſe trouver dans les Mémoires du Maréchal de Villars manuſcrits; j'y ai lu ces détails. Le premier tome imprimé de ces Mémoires eſt abſolument de lui; les deux autres ſont d'une main étrangére & un peu différente.*

bourg. Le chemin de Vienne étoit ouvert. Il fut agité dans le Conseil l'Empereur, s'il sortiroit de sa Capitale.

LA terreur de l'Empereur étoit excusable, il étoit alors battu partout. Le Duc
6 de Bourgogne, aïant sous lui les Maré-
Sept. chaux de Tallard & de Vauban, venoit de prendre le Vieux Brisac. Tallard venoit
14 non seulement de reprendre Landau; mais
Nov. il avoit encor défait auprès de Spire, le
1703. Prince de Hesse, depuis Roi de Suéde, qui voulut secourir la ville. Si l'on en croit le Marquis de Feuquiéres, (cet Officier & ce Juge si instruit dans l'art militaire, mais si sévére dens ses jugemens) le Maréchal de Tallard ne gagna cette bataille que par une faute & par une mépriſe. Mais enfin il écrivit du champ de bataille au Roi; *Sire, votre armée a pris plus d'étendarts & de drapeaux, qu'elle n'a perdu de simples soldats.*

LA fortune de la France étant en cet état du côté de l'Allemagne, il étoit à présumer que Villars la pousseroit encor plus loin, avec cette impétuosité, qui déconcertoit la lenteur Allemande. Mais ce même caractére, qui en faisoit un chef redoutable, le rendoit incompatible avec l'Electeur de Baviére. Le Roi vouloit, qu'un Gé-

Général ne fût fier *l*) qu'avec l'ennemi; & l'Electeur de Baviére fut assez malheureux, pour demander un autre Maréchal de France.

VILLARS nécessaire en Allemagne, où il avoit gagné deux batailles, & où il pouvoit accabler l'Empereur, fut envoïé alors dans les Cévennes, faire la paix avec des païsans rebelles. On parlera de ces fanatiques dans le chapitre de la religion. Louis XIV avoit en ce tems des ennemis plus terribles, plus heureux & plus irréconciliables, que ces habitans des Cévennes.

l) *Fier* n'est pas le terme propre; il en faudroit un qui eut rapport avec cette intrépidité qu'on a vis à vis de l'ennemi, cette hauteur qu'on a vis à vis d'un supérieur ou d'un égal. A force d'être court, on cesse d'être précis.

CHAPITRE DIXHUITIEME.

Perte de la bataille de Blenheim ou d'Hochſtet, & ſes ſuites.

LE Duc de Marleborugh étoit revenu vers les Païs-Bas au commencement de 1703, avec la même conduite & la même fortune. Il avoit pris Bonn, Réſidence de l'Electeur de Cologne. De-là il avoit repris la ville d'Hui, Limbourg; & s'étoit rendu maître de tout le Bas-Rhin. Le Maréchal de Villeroi, au ſortir de ſa priſon, commandoit en Flandre, & n'étoit pas plus heureux contre Marleborough; qu'il l'avoit été contre le Prince Eugéne. Envain le Maréchal de Bouflers venoit de remporter avec un détachement de l'armée, un petit avantage au combat d'Eckern, contre Obdam Général Hollandois. Un ſuccès, qui n'a point de ſuite, n'eſt rien.

CEPENDANT, ſi le Général Anglois ne marchoit pas au ſecours de l'Empereur, la maiſon d'Autriche ſembloit perduë. L'Electeur de Baviére étoit maître de Paſſau.

Trente-

Trente-mille François, sous les ordres du Maréchal de Marsin qui avoit succédé à Villars, inondoient le païs au de-là du Danube. Des partis couroient dans l'Autriche. Vienne étoit menacée d'un côté, par les François & les Bavarois; de l'autre, par le Prince Ragotski, à la tête des Hongrois combattant pour leur liberté, & secourus de l'argent de la France & de celui des Turcs. Alors le Prince Eugéne accourt d'Italie: il vient prendre le commandement des armées d'Allemagne: il voit à Heilbron le Duc de Marleborough. Ce Général Anglois, que rien ne génoit dans sa conduite, & que sa Reine *a*) & les Hollandois laissoient maître de ses desseins, marche au secours du centre de l'Empire. Il prend d'abord avec lui dix-mille Anglois d'infanterie & vingt-trois escadrons. Il hâte la marche: il arrive vers le Danube auprès de Donawert vis-à-vis les lignes de l'Electeur de Baviére, dans lesquelles environs huit-mille François & autant de Bavarois retranchés, gardoient les païs conquis par eux. Après deux heures de combat, Marleborough perce à la tête de trois bataillons

a) *Sa reine. La reine de Marleborough.*

lons Anglois, renverse les Bavarois & les François. On dit qu'il tua six-mille hommes, & qu'il en perdit presque autant. Peu importe à un Général le nombre des morts, quand il vient à bout de son entreprise. *b*) Il prend Donawert: il passe le Danube: il met la Baviére à contribution.

2 Juil. 1704.

LE Maréchal de Villeroi, qui l'avoit voulu suivre dans ses premiéres marches, l'avoit tout d'un coup perdu de vuë, & n'apprit où il étoit, qu'en apprenant cette victoire de Donawert. Le Maréchal de Tallard, avec un corps d'environ trente-mille hommes, vient pour s'opposer à Marleborough par un autre chemin, & se joint à l'Electeur.

DANS le même tems, le Prince Eugéne arrive, & se joint à Marleborough. Enfin les deux armées se rencontrent assez près de ce même Donawert, & à-peu-près dans les mêmes campagnes, où le Maréchal de Villars avoit gagné une victoire un an auparavant. Il étoit alors dans les Cévennes. Je sai, qu'aïant reçu une lettre de l'armée de Tallard, écrite la veille de la bataille,

b) Il importe fort à un général d'exécuter à peu de frais une grande entreprise.

taille, par laquelle on lui mandoit la disposition des deux armées, & la maniére dont le Maréchal de Tallard vouloit combattre, il écrivit au Président De-Maisons son beau frere, que, si le Maréchal de Tallard donnoit bataille en gardant cette position, il seroit infalliblement défait. c) On montra la lettre à Louis XIV.

L'Armée de France, en comptant les Bavarois, étoit de 82 bataillons & de 160 escadrons; ce qui faisoit à peu près soixante-mille combattans, parce que les corps n'étoient pas complets. 64 bataillons & 152 escadrons composoient l'armée ennemie, qui n'étoit forte que d'environ cinquante-deux mille hommes; car on fait toujours les armées plus nombreuses qu'elles ne le sont. Cette journée, si sanglante & si décisive, mérite une attention particulière. On a reproché bien des fautes aux Généraux François; la premiére étoit, de s'être mis dans la nécessité de recevoir la bataille, au lieu de laisser l'armée ennemie se

c) Le Maréchal de Villars n'avoit point prédit la perte de cette bataille. Il avoit dit seulement après qu'elle fut perdue les raisons pour lesquelles on devoit la perdre, parce qu'il connoissoit le terrain, les anecdotes particuliers donnent un grand ridicule aux yeux de ceux qui connoissent un homme.

consumer faute de fourrage, & de donner au Maréchal de Villeroi le tems de tomber sur les Païs-Bas dégarnis, ou de s'avancer en Allemagne. Mais il faut considérer, pour réponse à ce reproche, que l'armée Françoise, étant un peu plus forte que celle des Alliés, pouvoit espérer de la battre, & que la victoire eût détrôné l'Empereur. Le Marquis de Feuquiéres compte douze fautes capitales, que firent l'Electeur, Marsin & Tallard, avant & après la bataille. Une des plus considérables étoit, de n'avoir point mis un gros corps d'infanterie à leur centre, & d'avoir séparé leurs deux corps d'armée. J'ai entendu souvent de la bouche du Maréchal de Villars, que cette disposition étoit inexcusable.

LE Maréchal de Tallard étoit à l'aile droite; l'Electeur avec Marsin à la gauche. Le Maréchal de Tallard avoit dans le courage toute l'ardeur & la vivacité françoise, un esprit actif, perçant, fécond en expédiens & en ressources. C'étoit lui, qui avoit fait les traités de partage. Il étoit allé à la gloire & à la fortune par toutes les voies d'un homme d'esprit & de cœur. La bataille de Spire lui avoit fait un très-grand honneur, malgré les critiques de Feuquiéres; car un Général victorieux n'a point fait de fautes aux yeux du

du public, de même que le Général battu à toujours tort, quelque sage conduite qu'il ait euë.

MAIS Tallard avoit un malheur bien dangereux pour un Général: sa vuë étoit si foible, qu'il ne distinguoit pas les objets à vingt pas de lui *d*). Ceux, qui l'ont bien connu, m'ont dit encor que son courage ardent, tout contraire à celui de Marleborough, s'inflammant dans la chaleur de l'action, ne laissoit pas à son esprit une liberté assez entiére. Ce défaut lui venoit d'un sang sec & allumé. On sait assez que notre tempérament fait toutes les qualités de notre ame *e*).

LE Maréchal de Marsin n'avoit jusques-là jamais commandé en chef; & avec beaucoup d'esprit & un sens droit, il avoit, disoit-on, l'expérience d'un bon Officier, plus que d'un Général *f*).

POUR l'Electeur de Baviére, on le regardoit moins comme un grand Capitaine, que comme un Prince vaillant, aimable, cheri de ses sujets, aïant dans l'es-

d) Le Roi de Prusse qui à la vue très basse a gagné cinq batailles contre des généraux qui l'avoient très bonne. Il n'y a qu'à prendre des lunettes.

e) Qui le sait? La mettrie & ses semblables.

f) *Celle d'un général.*

prit plus de magnanimité que d'application.

ENFIN la bataille commença entre midi & une heure: Marleborough & ſes Anglois, aïant paſſé un ruiſſeau, chargeoient déja la cavalerie de Tallard. Ce Général, un peu avant ce tems-là, venoit de paſſer à la gauche, pour voir comment elle étoit diſpoſée. C'étoit déja un aſſez grand déſavantage, que l'armée de Tallard combattit, ſans que ſon Général fût à ſa tête. L'Armée de l'Electeur & de Marſin n'étoit point encor attaquée par le Prince Eugéne. Marleborough entama notre droite, près d'une heure avant qu'Eugéne eût pu arriver vers l'Electeur à notre gauche.

Sitôt que le Maréchal de Tallard apprend que Marleborough attaque ſon aile, il y court: il trouve une action furieuſe engagée: la cavalerie Françoiſe trois fois ralliée, & trois fois pouſſée *g*). Il va vers le village de Blenheim, où il avoit poſté vingt-ſept bataillons & douze eſcadrons. C'étoit une petite armée ſeparée: elle faiſoit un feu continuel ſur celle de Marleborough. De ce village, où il donne ſes ordres, il revole à l'endroit où Marleborough,

g) Il faudroit: *trois fois pouſſée, & trois fois ralliée.*

rough, avec de la cavalerie & des bataillons entre les escadrons, poussoit la cavalerie Françoise.

MONSIEUR de Feuquiéres se trompe assurément, quand il dit que le Maréchal de Tallard n'y étoit pas, & qu'il fut pris prisonnier en revenant de l'aile de Marsin à la sienne. Toutes les rélations conviennent, & il ne fut que trop vrai pour lui, qu'il y étoit présent. Il y fut blessé. son fils y reçut un coup mortel auprès de lui. Toute sa cavalerie est mise en déroute en sa présence. Marleborough vainqueur perce d'un côté entre les deux armées Françoises; de l'autre, ses Officiers Généraux percent aussi entre ce village de Blenheim & l'armée de Tallard, separée encor de la petite armée qui est dans Blenheim.

LE Maréchal de Tallard, dans cette cruelle situation, court pour rallier quelques escadrons. La foiblesse de sa vuë lui fait prendre un escadron ennemi pour un François. Il est fait prisonnier par les troupes de Hesse, qui étoient à la solde de l'Angleterre. Au moment que le Général étoit pris, le Prince Eugéne, trois fois repoussé, gagnoit enfin l'avantage. La déroute étoit totale & la fuite précipitée, dans le corps d'armée du Maréchal de Tallard. La consternation & l'aveuglement de toute

cette

cette droite étoient au point, qu'Officiers & soldats se jettoient dans le Danube, sans savoir où ils alloient. Aucun Officier Général ne donnoit d'ordre pour la retraite; aucun ne pensoit ou à sauver ces vingt-sept bataillons & ces douze escadrons des meilleures troupes de France, enfermés si malheureusement dans Blenheim, ou à les faire combattre. Le Maréchal de Marsin fit alors la retraite. Le Comte du Bourg, depuis Maréchal de France, sauva une petite partie de l'infanterie, en se retirant par les marais d'Hochstet; mais ni lui, ni Marsin, ni personne, ne songea à cette armée, qui restoit encor dans Blenheim, attendant des ordres & n'en recevant point. Elle étoit d'onze-mille hommes effectifs; c'étoient les plus anciens corps. Il y a vingt exemples de moindres armées, qui ont battu des armées de cinquante-mille hommes, ou qui ont fait des retraites glorieuses *b*); mais l'endroit, où on se trouve posté, décide de tout. Ils ne pouvoient sortir des ruës etroites d'un village, pour se mettre d'eux-mêmes en ordre de bataille, devant une armée victorieuse

b) Ces onze mille hommes n'étoient pas obligez de vaincre, mais ils devoient du moins combattre & se faire tuer.

se qui les eût à chaque instant accablés par un plus grand front, par son artillerie, & par les canons même de l'armée vaincuë, qui étoient déja au pouvoir du vainqueur. L'Officier General qui devoit les commander, le Marquis de Clérambaut, fils du Maréchal de Clérambaut, courut demander les ordres au Maréchal de Tallard: il apprend qu'il est pris: il ne voit que des Fuiards: il fuit avec eux, & va se noïer dans le Danube.

Siviéres, Brigadier qui étoit posté dans ce village, tente alors un coup hardi: il crie aux Officiers d'Artois & de Provence, de marcher avec lui: plusieurs Officiers, même des autres régimens, y accourent: ils fondent sur l'ennemi, comme on fait une sortie d'une place assiégée; mais après la sortie, il faut rentrer dans la place. Un de leurs Officiers, nommé Desnonvilles, revint à cheval un moment après dans le village, avec Mylord Orknay d'Hamilton. *Est-ce un Anglois prisonnier que vous nous amenez?* lui dirent les Officiers en l'entourant. *Non, Messieurs, je suis prisonnier moi-même, & je viens vous dire, qu'il n'y a d'autre parti pour vous, que de vous rendre prisonniers de guerre. Voilà le Comte d'Orknay. qui vous offre la capitulation.* Toutes ces vieilles bandes frémirent. i) Navarre

i) *Es de Lope, es de Lope.*

varre déchira & enterra ſes drapeaux. Mais enfin il fallut plier ſous la néceſſité; & cette armée ſe rendit ſans combattre. Mylord Orknay m'a dit, que ce corps de troupes ne pouvoit faire autrement dans ſa ſituation génée. L'Europe fut étonnée, que les meilleurs troupes Françoiſes euſſent ſubi en corps cette ignominie. On imputoit leur malheur à lâcheté: mais quelques années après, quatorze-mille Suédois, ſe rendant à diſcrétion aux Moſcovites en raſe campagne, ont juſtifié les François.

TELLE fut la célébre bataille, qui en France a la nom d'*Hochſtet*, en Allemagne de *Pleintheim*, & en Angleterre de *Blenheim*. Les vainqueurs y eurent près de cinq-mille morts, & près de huit-mille bleſſés, & le plus grand nombre du côté du Prince Eugéne. L'armée Françoiſe y fut preſque entiérement détruite. De ſoixante-mille hommes, ſi longtems victorieux, on n'en raſſembla pas plus de vingt mille effectifs.

ENVIRON douze-mille morts, quatorze mille priſonniers, tout le canon, un nombre prodigieux d'étendarts & de drapeaux, les tentes, les équipages, le Général de l'armée, & douze-cent Officiers de marque au pouvoir du vainqueur, ſignalérent cette journée. Les fuiards ſe diſperſérent; près de cent lieuës de païs furent

rent perduës en moins d'un mois. La Baviére entiére, passée sous le joug de l'Ampereur, éprouva tout ce que le gouvernement Autrichien irrité avoit de rigueur, & ce que le soldat vainqueur a de rapacité & de barbarie. L'Electeur, se réfugiant à Bruxelles, rencontra sur le chemin son frere l'Electeur de Cologne, chassé comme lui de ses Etats: ils s'embrassérent en versant des larmes. L'étonnement & la consternation saisirent la Cour de Versailles, accoûtumée à la prospérité. La nouvelle de la défaite vint au milieu des réjouissances pour la naissance d'un arriere-petit-fils de Louis XIV. Personne n'ôsoit apprendre au Roi une vérité si cruelle. Il fallut que Madame de Maintenon se chargeat de lui dire, qu'il n'étoit plus invincible. On a dit & on a écrit, & toutes les histoires ont répété, que l'Empereur fit ériger dans les plaines de Blenheim, un monument de cette défaite, avec une inscription flétrissante pour le Roi de France; mais ce monument n'exista jamais. Il n'y a eû que l'Angleterre, qui en ait érigé un à la gloire du Duc de Marleborough. La Reine & le Parlement lui ont fait bâtir dans sa principale terre, un palais immense, qui porte le nom de *Blenheim*. Cette bataille y est représentée dans les tableaux

& sur les tapisseries. Les remercimens des Chambres du Parlement, ceux des villes & des bourgades, les acclamations de l'Angleterre furent le premier prix qu'il reçut de sa victoire. Le poëme du célébre Adisson, monument plus durable que le Palais de Blenheim, est compté, par cette nation guerriére & savante, parmi les récompenses les plus honorables du Duc de Marleborough. k) L'Empereur le fit Prince de l'Empire, en lui donnant la Principauté de Mindelheim, qui fut depuis échangée contre une autre; mais il n'a jamais été connu sous ce titre, le nom de Marleborough étant devenu le plus beau qu'il pût porter.

L'armée de France dispersée laisse aux Alliés une carriére ouverte du Danube au Rhin. Ils passent le Rhin: ils entrent en Alsace. Le Prince Louis de Bade, Général célébre pour les campemens & pour les marches, investit Landau. Le Roi des
19 Romains Joseph, fils aîné de l'Empereur
& 23 Léopold, vient à ce siége. On prend Lan-
Nov. dau: on prend Trarbach.

CENT lieuës de païs perduës n'empêchoient pas, que les frontiéres de la France

k) C'est à peu près comme le poëme sur la bataille de Fontenoy est compté parmis les recompenses les plus honorables de Louis XIV.

ce ne fussent encor reculées. Louis XIV soûtenoit son petit-fils en Espagne, & étoit victorieux en Italie. Il falloit de grands efforts en Allemagne, pour résister à Marleborough victorieux; & on les fit. On rassembla les débris de l'armée; on épuisa les garnisons; on fit marcher des milices. Le ministére emprunta de l'argent de tous côtés. Enfin on eut une armée; & on rappella, du fond des Cévennes, le Maréchal de Villars pour la commander. Il vint, & se trouva près de Tréves avec des forces inférieures, vis-à-vis le Général Anglois. Tous deux vouloient donner une nouvelle bataille. Mais le Prince de Bade n'étant pas venu assez tôt joindre ses troupes aux Anglois, Villars eut au moins l'honneur de faire décamper Marleborough. C'étoit beaucoup alors. Le Duc de Marleborough, qui estimoit assez le Maréchal de Villars pour vouloir en être estimé, lui écrivit en décampant: „ rendez moi la justice de croire, que ma „ retraite est la faute du Prince de Bade; „ & que je vous estime encor plus, que „ je ne suis fâché contre lui. „ *l*) *Mai* 1705.

LES François avoient donc encor des bar-

l) L'auteur a sans doute vu cette lettre.

barriéres en Allemagne. La Flandre, où commandoit le Maréchal de Villeroi délivré de sa prison, n'étoit pas entamée. En Espagne, le Roi Philippe Cinq & l'Archiduc Charles attendoient tous deux la couronne; le premier, de la puissance de son grand-pere, & de la bonne volonté de la plûpart des Espagnols; le second, du secours des Anglois, & des partisans qu'il avoit en Catalogne & en Arragon. Cet Archiduc, depuis Empereur & alors second fils de l'Empereur Léopold, n'aïant rien que ce titre, alla presque sans suite à Londres implorer l'appui de la Reine Anne.

ALORS parut toute la puissance Angloise. Cette nation, si étrangére dans cette querelle, fournit au Prince Autrichien deux-cent vaisseaux de transport, trente vaisseaux de guerre joints à dix vaisseaux Hollandois, neuf-mille hommes de troupes, & de l'argent pour aller conquérir un Roïaume. Mais cette supériorité, que donnent le pouvoir & les bienfaits, n'empêchoit pas que l'Empereur, dans sa lettre à la Reine Anne, présentée par l'Archiduc, ne refusat à cette Souveraine sa bienfaitrice le titre de Majesté: on ne la trai-

traitoit que de Sérénité, selon le stile de la Cour de Vienne, que l'usage seul peut justifier.

CHAPITRE DIXNEUVIEME.

Pertes en Espagne : perte des batailles de Ramillies & de Turin, & leurs suites.

UN des premiers exploits de ces troupes Angloises, fut de prendre Gibraltar, qui passoit avec raison pour imprenable. Une longue chaine de rochers escarpés en défendent toute approche du côté de terre : l'entrée de la mer est inaccessible aux grands navires. Une baye longue, mal sûre & orageuse, y laisse les vaisseaux exposés aux tempêtes & à l'artillerie de la forteresse & du mole : les bourgeois seuls de cette ville la défendroient contre mille vaisseaux & cent-mille hommes. Mais cette force même fut la cause de sa prise. Il n'y avoit que cent hommes de garnison ; c'en étoit assez : mais ils négligeoient un service qu'ils croïoient inutile. Le Prince de Hesse avoit débarqué avec dix-huit-cent soldats

dans l'isthme qui est au Nord derriére la ville; mais de ce côté-là, un rocher escarpé rend la ville inattaquable. La flotte tira en vain quinze-mille coups de canon. Enfin des matelots, dans une de leurs réjouissances, s'approchérent dans des barques sous le mole, dont l'artillerie devoit les foudroïer; elle ne joua point. Ils montent sur le mole; ils s'en rendent maîtres: les troupes y accourent; il falut que cette ville imprenable se rendît. Elle est encor aux Anglois dans le tems que j'écris. L'Espagne, redevenuë une Puissance sous le gouvernement de la Princesse de Parme, seconde femme de Philippe Cinq & victorieuse depuis en Afrique & en Italie, voit encor, avec une douleur impuissante, Gibraltar aux mains d'une nation septentrionale, dont les vaisseaux fréquentoient à peine, il y a deux siécles, la mer méditerranée.

4 Août 1704

IMMEDIATEMENT après la prise de Gibraltar, les Anglois, maîtres de cette mer, donnérent, à la vuë de Malaga, une bataille navale au Comte de Toulouse Amiral de France: bataille indécise à la vérité; mais derniére époque de la Puissance maritime de Louis XIV. Son fils naturel, le Comte de Toulouse, Amiral du Roïaume, y commandoit cinquante vais-

25 Août 1704

vaisseaux de ligne & vingt-quatre galéres. Il se retira avec gloire, & sans perte. Mais depuis, le Roi aïant envoïé treize vaisseaux pour attaquer Gibraltar tandis que le Maréchal de Tessé l'assiégeoit par terre, cette double témérité perdit à la fois & l'armée & la flotte. Une partie des vaisseaux fut brisée par la tempête : une autre, prise par les Anglois à l'abordage, après une résistance admirable ; une autre brûlée sur les côtes d'Espagne. Depuis ce jour on ne vit plus de grandes flottes Françoises, ni dans l'océan, ni dans la méditerranée. La marine rentra presque dans l'état dont Louis XIV. l'avoit tirée, ainsi que tant d'autres choses éclatantes, qui ont eû sous lui leur orient & leur couchant. *Mars* 1705.

CES mêmes Anglois, qui avoient pris pour eux Gibraltar, conquirent en six semaines, le Roïaume de Valence & de Catalogne pour l'Archiduc Charles. Ils prirent Barcelone, par un hazard qui fut l'effet de la témérité des assiégeans.

LES Anglois étoient sous les ordres d'un des plus singuliers hommes, qu'ait jamais porté ce païs si fertile en esprits fiers, courageux & bizarres. C'étoit le Comte de Peterborough, homme qui ressembloit en tout à ces héros, dont l'imagination des

Espagnols, a rempli tant de livres. A quinze ans, il étoit parti de Londres pour aller faire la guerre aux Mores en Afrique. Il avoit, à vingt ans, commencé la révolution d'Angleterre, & s'étoit rendu le premier en Hollande auprès du Prince d'Orange: mais de peur qu'on ne soupçonnat la raison de son voïage, il s'étoit embarqué pour l'Amérique; & de là il étoit allé à la Haie sur un vaisseau Hollandois. Il donna tout son bien plus d'une fois. Il faisoit alors la guerre en Espagne presque à ses dépens, & nourissoit l'Archiduc & toute sa maison. C'étoit lui, qui assiégeoit Barcelone avec le Prince de * Darmstadt. Il lui propose d'emporter, l'épée à la main, les retranchemens qui couvrent le fort Mont Joui & la ville. Ces retranchemens, où le Prince de Darmstadt périt, sont emportés l'épée à la main. Une bombe créve dans le fort sur le magazin des poudres, & le fait sauter: le fort est pris: la ville capitule. Le Vice-Roi

* *L'histoire de Réboulet appelle ce Prince chef des factieux, comme s'il eut été un Espagnol révolté contre Philippe V.* a)

a) L'auteur a bien de l'indulgence pour ses rivaux; il ne leur reproche que des fautes très legeres.

Roi parle à Peterborough à la porte de sa ville. Les articles n'étoient pas encor signés, quand on entend tout à coup des cris & des hurlemens. *Vous nous trahissez*, dit le Vice-Roi à Peterborough: *nous capitulons avec bonne foi, & voilà vos Anglois, qui sont entrés dans la ville par les remparts. Ils égorgent; ils pillent, & ils violent.* „ Vous vous méprenez, répon„ dit Mylord Peterborough; il faut que „ ce soit des troupes du Prince de Darm„ stadt. Il n'y a qu'un moïen de sauver „ votre ville, c'est de me laisser entrer „ sur le champ avec mes Anglois: j'ap„ paiserai tout, & je reviendrai à la por„ te achever la capitulation. „ Il parloit d'un ton de vérité & de grandeur, qui joint au danger présent, persuada le Gouverneur: on le laissa entrer. Il court avec ses Officiers: il trouve des Allemans & des Catalans, qui saccageoient les maisons des principaux citoïens; il les chasse; il leur fait quitter le butin qu'ils enlevoient; il rencontre la Duchesse de Popoli entre les mains des soldats, prête à être déshonorée; il la rend à son mari. Enfin, aïant tout appaisé, il retourne à cette porte, & signe la capitulation. Les Espagnols étoient confondus de voir tant

de magnanimité, *b*) dans des Anglois, que la populace avoit pris pour des barbares impitoïables, parce qu'ils étoient hérétiques. *c*)

A la perte de Barcelone se joignit encor l'humiliation de vouloir inutilement la reprendre. Philippe V, qui avoit pour lui la plus grande partie de l'Espagne, n'avoit ni Généraux, ni Ingénieurs, ni presque de soldats. La France fournissoit tout. Le Comte de Toulouse revient bloquer le port, avec vingt-cinq vaisseaux qui restoient à la France. Le Maréchal de Tessé forme le siége, avec trente & un escadrons & trente-sept bataillons. Mais la flotte Angloise arrive: la Françoise se retire: le Maréchal de Tessé léve le siége avec précipitation. Il laisse dans
12 *Mai* 1706. son camp des provisions immenses; il fuit & abandonne quinze-cent blessés à l'humanité du Comte Peterborough. Toutes ces pertes étoient grandes: on ne savoit, s'il en avoit plus coûté auparavant à la France pour vaincre l'Espagne, qu'il lui en

b) *Ecrivez, humanité.*

c) Cette digression sur Peterborough est très curieuse, & offre vne grande matiere à reflexions. M. de Voltaire plait jusques dans ses fautes.

en coûtoit alors pour la secourir. Toutefois le petit-fils de Louis XIV se soûtenoit, par l'affection de la nation Castillane, qui met son orgueil à être fidéle, *d*) & qui persistoit dans son choix. Les affaires alloient bien en Italie. Louis XIV étoit vengé du Duc de Savoie. Le Duc de Vendôme avoit d'abord repoussé avec gloire le Prince Eugéne, à la journée de Cassano près de l'Adda: journée sanglante, & l'une de ces batailles indécises pour lesquelles on chante des deux côtés des *Te Deum*; mais qui ne servent qu'à la déstruction des hommes, sans avancer les affaires d'aucun parti. Après la bataille de Cassano, il avoit gagné pleinement celle de Cassinato, *e*) en l'absence du Prince Eugéne; & ce Prince, étant arrivé le lendemain de la bataille, avoit vu encor un détachement de ses troupes entiérement défait. Enfin les Alliés étoient obligés de céder tout le terrein au Duc de Vendôme.

16 *Août* 1705.

19 *Avril* 1706.

d) *Aujourdui*: car autrefois c'étoit un peuple libre; & la gloire d'un peuple libre est d'être fidele a ses loix.

e) L'auteur auroit bien du dire quelque chose de cette affaire de Cassinato, ou Vendome aquit tant de gloire, & ou Reventlavv montra que les Danois ne sont pas meilleurs chez les étrangers que chez eux.

me. Il ne restoit plus guéres que Turin à prendre. On alloit l'investir: il ne paroissoit pas possible qu'on le secourût. Le Maréchal de Villars, vers l'Allemagne, poussoit le Prince de Bade Villeroi commandoit en Flandre une armée de quatre-vingt-mille hommes; & il se flattoit de réparer contre Marleborough, le malheur qu'il avoit essuié en combattant le Prince Eugéne. Son trop de confiance en ses propres lumiéres, fut plus que jamais funeste à la France. Près de la Méhaigne & vers les sources de la petite Ghette, le Maréchal de Villeroi avoit campé son armée. Le centre étoit à Ramillies, village devenu aussi fameux qu'Hochstet.

VILLEROI eût pu éviter la bataille. Les Officiers Généraux lui conseilloient ce parti; mais le désir aveugle de la gloire l'emporta. Il fit, à ce qu'on prétend, la disposition, de maniére qu'il n'y avoit pas un homme d'expérience, qui ne prévît le mauvais succès. Des troupes de recruë, ni disciplinées, ni complettes, étoient au centre: il laissa les bagages entre les lignes de son armée; il posta sa gauche derriére un marais, comme s'il eut voulu l'empêcher d'aller à l'ennemi.

MARLEBOROUGH, qui remarquoit toutes ces fautes, arrange son armée pour

en

en profiter. Il voit que la gauche de l'armée Françoiſe ne peut aller attaquer ſa droite: il dégarnit auſſitôt cette droite, pour fondre vers Ramillies avec un nombre ſupérieur. Monſieur de Gaſſion Lieutenant-Général, qui voit ce mouvement des ennemis, crie au Maréchal: „ vous „ êtes perdu, ſi vous ne changez votre „ ordre de bataille. Dégarniſſez votre gau„ che, pour vous oppoſer à l'ennemi à „ nombre égal. Faites rapprocher vos li„ gnes davantage. Si vous tardez un mo„ ment, il n'y a plus de reſſource „ Pluſieurs Officiers appuiérent ce conſeil ſalutaire. Le Maréchal ne les crut pas. Marleboroug attaque. Il avoit à faire à des ennemis, rangés en bataille comme il les eût voulu poſter lui même pour les vaincre. Voilà ce que toute la France a dit; & l'hiſtoire eſt en partie le récit des opinions des hommes: mais ne devoit-on pas dire auſſi, que les troupes des Alliés étoient mieux diſciplinées; que leur confiance en leurs chefs & en leurs ſuccès paſſés, leur inſpiroit plus d'audace? n'y eut il pas des régimens François, qui firent mal leur devoir? & les bataillons les plus inébranlables au feu, ne font-ils pas la deſtinée des Etats? L'armée Françoiſe ne réſiſta pas une demi-heure. On s'étoit

battu

battu près de huit heures à Hochstet, & on avoit tué près de huit-mille hommes aux vainqueurs; mais à la journée de Ramillies, on ne leur en tua pas deux-mille-cinq cent: ce fut une déroute totale: les François y perdirent vingt mille hommes, & la gloire de la nation, & l'espérance de reprendre l'avantage. La Baviére, Cologne, avoient été perduës par la bataille d'Hochstet: toute la Flandre Espagnole le fut par celle de Ramillies. Marleborough entra victorieux dans Anvers, dans Bruxelles: il prit Ostende: Menin se rendit à lui.

LE Maréchal de Villeroi, au désespoir, n'ôsoit écrire au Roi cette défaite. Il resta cinq jours sans envoïer de couriers. Enfin il écrivit la confirmation de cette nouvelle, qui consternoit déja la cour de France. Et quand il reparut devant le Roi; ce Monarque, au lieu de lui faire des reproches, lui dit: *Monsieur le Maréchal, on n'est pas heureux à notre âge.*

LE Roi tire aussitôt le Duc de Vendôme d'Italie, où il ne le croïoit pas nécessaire, pour l'envoïer en Flandre réparer, s'il est possible, ce malheur. Il espéroit du moins avec apparence de raison, que la prise de Turin le consoleroit de tant de pertes. Le Prince Eugéne n'étoit pas à

portée

portée de paroître, pour secourir cette ville. Il étoit au de là de l'Adige; & ce fleuve, bordé en deçà d'une longue chaine de retranchemens, sembloit rendre le passage impraticable. Cette grande ville étoit assiégée par quarante-six escadrons & cent bataillons.

LE Duc de la Feuillade, qui les commandoit, étoit l'homme le plus brillant & le plus aimable du roïaume: & quoique gendre du Ministre, il avoit pour lui la faveur publique. Il étoit fils de ce Maréchal de la Feuillade, qui érigea la statuë de Louis XIV dans la Place des Victoires. On voïoit en lui le courage de son pere, la même ambition, le même éclat, avec plus d'esprit. Il attendoit, pour récompense de la conquête de Turin, le bâton de Maréchal de France. Chamillard son beau-pere, qui l'aimoit tendrement avoit tout prodigué pour lui assûrer le succès. L'imagination est effraiée du détail des préparatifs de ce siége. Les lecteurs, qui ne sont point à portée d'entrer dans ces discussions, seront peut être bien aises de trouver ici quel fut cet immense & inutile appareil.

ON avoit fait venir cent-quarante piéces de canon; & il est à remarquer, que chaque canon monté revient à environ deux-

deux-mille écus. Il y avoit cent-dix mille boulets, cent-six-mille cartouches d'une façon & trois-cent-mille d'une autre, vingt & un mille bombes, vingt-sept mille-sept cent grenades, quinze mille sacs à terre, trente-mille instruments pour le pionnage, douze-cent mille livres de poudre. Ajoûtez à ces munitions, le plomb, le fer & le fer-blanc, les cordages, tout ce qui sert aux mineurs, le soufre, le salpétre, les oûtils de toute espéce. Il est certain, que les frais de tous ces préparatifs de déstruction, suffiroient pour fonder & pour faire fleurir la plus nombreuse colonie. *f*)

LE Duc de la Feuillade, plein d'ardeur & d'activité, plus capable que personne des entrepriſes qui ne demandoient que du courage, mais incapable de celles qui demandoient de l'art, de la méditation & du tems, pressoit ce siége contre toutes les régles. Le Maréchal de Vauban, le seul Général peut-être *g*), qui aimat mieux l'Etat que soi même *h*), avoit proposé au Duc de la Feuillade, de venir diriger le siége comme

f) Ce détail est fort bon pour une gazette.

g) Très certainement.

h) Ce n'est point dans les monarchies qu'on fait la faute d'aimer plus l'état que soi-même.

comme un Ingénieur, & de servir dans son armée comme volontaire; mais la fierté de la Feuillade prit les offres de Vauban, pour de l'orgueil caché sous de la modestie. Il fut piqué, que le meilleur Ingénieur de l'Europe lui voulût donner des avis. Il lui manda, dans une lettre que j'ai vuë: *j'espére prendre Turin à la Cohorn.* Ce Cohorn étoit le Vauban des Alliés, bon Ingénieur, bon Général, & qui avoit pris plus d'une fois des places fortifiées par Vauban. Après une telle lettre, il falloit prendre Turin: mais l'aïant attaqué par la Citadelle, qui étoit le côté le plus fort, & n'aïant pas même entouré toute la ville; des secours, des vivres pouvoient y entrer: le Duc de Savoie pouvoit en sortir: & plus le Duc de la Feuillade mettoit son impétuosité dans des attaques réitérées & infructueuses, plus le siége traînoit en longueur. *i*)

LE Duc de Savoie sortit de la ville avec quelques troupes de cavalerie, pour donner le change au Duc de la Feuillade. Celui-ci se détache du siége pour courir après le Prince, qui, connoissant mieux le terrein, échappe à ses poursuites. La Feuil-

i) Remarquez tout ce morreau, il est écrit avec beaucoup de naturel & de feu.

Feuillade manque le Duc de Savoie, & la conduite du siége en souffre.

TOUS les Officiers subalternes, étonnés des manœuvres de leur Général, croïoient, qu'il ne vouloit point prendre Turin. Ils prétendoient que la Feuillade, qui avoit osé (disoient-ils) jetter des regards passionés sur Madame la Duchesse de Bourgogne, lui avoit juré de respecter la Capitale de son pere. Cette erreur populaire s'accrédita tellement, que je n'ai vu aucun Officier de cette armée, qui n'en fût encor persuadé plus de vingt ans après. On débita même que la Duchesse de Bourgogne, pour sauver Turin, avoit engagé Madame de Maintenon à faire prendre toutes les mauvaises mesures qui furent le salut de cette ville. Ces bruits ridicules s'accrédirent, *k*) & les écrivains en déshonorent leurs histoires *.

DEPUIS le treize Mai jusqu'au vingt Juin, le Duc de Vendôme au bord de l'Adige favorisoit ce siége; & il comptoit, avec soixante & dix bataillons & soixante escadrons

k) Il seroit bon d'approfondir ces bruits; il y a de la mauvaise grace à les traiter de ridicules sans les detruire. L'injure ne doit venir qu' après la preuve.

* *Voiez Réboulet.*

escadrons, fermer tous les passages au Prince Eugéne.

LE Général des Impériaux manquoit d'hommes & d'argent. Les merciers de Londres lui prêtérent environ six-millions de nos livres : il fit enfin venir des troupes des Cercles de l'Empire. La lenteur de ces secours eût dû perdre l'Italie ; mais la lenteur du siége de Turin étoit encor plus grande.

Vendôme étoit déja nommé, pour aller réparer les pertes de la Flandre. Mais avant de quitter l'Italie, il souffre que le Prince Eugéne passe l'Adige : il lui laisse traverser le Canal Blanc, enfin le Pô même, fleuve plus large & en quelques endroits plus difficile que le Rhône. Le Général François ne quitta les bords du Pô, qu'après avoir vu le Prince Eugéne en état de pénétrer jusqu'auprès de Turin. Ainsi il laissa les affaires dans une grande crise en Italie ; tandis qu'elles paroissoient désespérées en Flandre, en Allemagne & en Espagne.

LE Duc de Vendôme va donc rassembler vers Mons les débris de l'armée de Villeroi ; & le Duc d'Orleans, neveu de Louis XIV, vient commander vers le Pô les troupes du Duc de Vendôme. Ces troupes étoient en désordre, comme si el-

les avoient été battuës. Eugéne avoit paſſé le Pô à la vuë de Vendôme : il paſſe le Tanaro aux yeux du Duc d'Orléans ; il prend Carpi, Corregio, Reggio ; il dérobe une marche aux François ; enfin il joint le Duc de Savoie auprès d'Aſti. Tout ce que put faire le Duc d'Orléans, ce fut de venir joindre le Duc de la Feuillade au camp devant Turin. Le Prince Eugéne le ſuit en diligence. Il y avoit alors deux partis à prendre : celui d'attendre le Prince Eugéne dans les lignes de circonvallation ; ou celui de marcher à lui, lorſqu'il étoit encor auprès de Veillane. Le Duc d'Orléans aſſemble un Conſeil de guerre : ceux qui le compoſoient, étoient le Maréchal de Marſin, celui-là même qui avoit perdu la bataille d'Hochſtet, le Duc de la Feuillade, Albergoti, Saint-Frémont & d'autres Lieutenants-Généraux. „ Meſſieurs, leur dit le Duc „ d'Orléans, ſi nous reſtons dans nos li- „ gnes, nous perdons la bataille. No- „ tre circonvallation eſt de cinq lieuës „ d'étenduë : nous ne pouvons border „ tous ces retranchemens. Vous voïez „ ici le régiment de la marine, qui n'eſt „ que ſur deux hommes de hauteur : là, „ vous voïez des endroits entiérement „ dégarnis. La Doire, qui paſſe dans

„ notre

„ notre camp, empêchera nos troupes „ de se porter mutuellement de promts „ secours. Quand le François attend „ qu'on l'attaque, il perd le plus grand „ de ses avantages; cette impétuosité & „ ces premiers momens d'ardeur, qui dé- „ cident si souvent du gain des batail- „ les. Croïez moi, il faut marcher à „ l'ennemi.„ Tous les Lieutenants-Généraux répondirent, *il faut marcher*. Alors le Maréchal de Marsin tire de sa poche un ordre du Roi, par lequel on devoit déférer à son avis en cas d'action; & son avis fut de rester dans les lignes.

LE Duc d'Orléans indigné vit qu'on ne l'avoit envoïé à l'armée, que comme un Prince du sang, & non comme un Général; *l*) & forcé de suivre le conseil du Maréchal de Marsin, il se prépara à ce combat si désavantageux.

LES ennemis paroissoient vouloir former à la fois plusieurs attaques. Leurs mouvemens jettoient l'incertitude dans le camp des François. Monsieur le Duc d'Orléans vouloit une chose; Marsin &

l) *Bene, recte, optime.*

la Feuillade une autre: on disputoit; on ne concluoit rien. Enfin on laisse les ennemis passer la Doire. Ils avancent sur huit colonnes de vingt-cinq hommes de profondeur. Il faut dans l'instant leur opposer des bataillons d'une épaisseur assez forte.

ALBERGOTI, placé loin de l'armée sur la montagne des Capucins, avoit avec lui vingt-mille hommes, & n'avoit en tête que des milices, qui n'osoient l'attaquer. On lui envoie demander douze-mille hommes. Il répond qu'il ne peut se dégarnir; il donne des raisons spécieuses. On les écoute: le tems se perd. Le
7 Prince Eugéne attaque les retranchemens,
Sept. & au bout de deux heures il les force. Le
1706. Duc d'Orléans blessé s'étoit retiré pour se faire panser. A peine étoit-il entre les mains des Chirurgiens, qu'on lui apprend que tout est perdu; que les ennemis sont maîtres du camp; & que la déroute est générale. Aussitôt il faut fuir: les lignes, les tranchées sont abandonnées; l'armée dispersée. Tous les bagages, les provisions, les munitions, la caisse militaire, tombent dans les mains du vainqueur. Le Maréchal de Marsin blessé à la cuisse est fait prisonnier. Un Chirurgien du Duc de

Savoie

Savoie lui coupa la cuisse; & le Maréchal mourut quelques momens après l'opération. Le Chevalier Méthuen, Ambassadeur d'Angleterre auprès du Duc de Savoie, le plus généreux, le plus franc & le plus brave homme de son païs, qu'on ait jamais emploïé dans les ambassades, *m*) avoit toûjours combattu à côté de ce Souverain. Il avoit vu prendre le Maréchal de Marsin, & il fut témoin de ses derniers momens. Il m'a raconté que Marsin lui dit ces propres mots: *croïez au moins, Monsieur, que ça été contre mon avis, que nous vous avons attendu dans nos lignes.* Ces paroles sembloient contredire formellement ce qui s'étoit passé dans le Conseil de guerre, & elles étoient pourtant vraies: c'est que le Maréchal de Marsin, en prenant congé à Versailles, avoit représenté au Roi qu'il falloit aller aux ennemis, en cas qu'ils parussent pour secourir Turin: mais Chamillard, intimidé par les défaites précédentes, avoit fait décider qu'on devoit attendre & non présenter la bataille; & cet ordre, donné dans Ver-

m) Quel éloge! & qu'il est heureux pour ce Méthuen d'avoir été des amis de l'Auteur! Le voilà connu à la postérité la plus reculée: car ce livre y ira.

sailles, fut cause que soixante-mille hommes furent dispersés. Les François n'avoient pas eû plus de deux-mille hommes tués dans cette bataille. Mais on a déja vu que le carnage fait moins que la consternation. L'impossibilité de subsister, qui feroit retirer une armée après la victoire, ramena vers le Dauphiné les troupes après la défaite. Tout étoit si en désordre, que le Comte de Médavy-Grancey, qui étoit alors dans le Mantouan avec un corps de troupes, & qui battit à Castiglione les Impériaux, commandés par le Landgrave de Hesse, depuis Roi de Suéde, ne remporta qu'une
9 *Sept.* victoire inutile quoique complette. On
1706. perdit en peu de tems le Milanois, le Mantouan, le Piémont, & enfin le Roïaume de Naples.

CHA-

***

tre paisible en Italie. La conquête du Roïaume de Naples & de Sicile lui fut assurée. Tout ce qu'on avoit régardé en Italie comme feudataire, fut traité comme sujet. Il taxa la Toscane à cent-cinquante-mille pistoles, Mantouë à quarante-mille. Parme, Modéne, Luques, Génes, malgré leur liberté, furent compriſes dans ces impositions.

L'EMPEREUR, qui jouit de tous ces avantages, n'étoit pas ce Léopold, ancien rival de Louis XIV, qui, sous les apparences de la modération, avoit nourri sans éclat une ambition profonde. C'étoit son fils ainé Joseph, vif, fièr, emporté, & qui cependant ne fut pas plus grand guerrier que son pere. Si jamais Empereur parut fait pour asservir l'Allemagne & l'Italie, c'étoit Joseph. Il domina de-là les monts: il rançonna le Pape: il fit mettre de sa seule autorité, en 1706, les Electeurs de Baviére & de Cologne au Ban de l'Empire: il les dépouilla de leur Electorat: il retint en prison les enfans du Bavarois & leur ôta jusqu'à leur nom. Leur pere n'eut d'autre ressource, que d'aller traîner sa disgrace en France & dans les Païs-Bas. Philippe

lippe V lui céda depuis toute la Flandre Eſpagnole en 1712.*) S'il avoit gardé cette province, c'étoit un établiſſement, qui valoit mieux que la Baviére, & qui le delivroit de l'aſſujettiſſement à la maiſon d'Autriche: mais il ne put jouir que des villes de Luxembourg, de Namur, & de Charleroi; le reſte étoit aux vainqueurs. Tout ſembloit déja menacer ce Louis XIV, a) qui avoit auparavant menacé l'Europe. Le Duc de Savoie pouvoit entrer en France. L'Angleterre & l'Ecoſſe ſe réuniſſoient, pour ne plus compoſer qu'un ſeul Roïaume; ou plûtôt l'Ecoſſe, devenuë province de l'Angleterre, contribuoit à la puiſſance de ſon ancienne rivale. Tous les ennemis de la France ſembloient, vers la fin de 1706 & au commencement de 1707, acquérir des forces nouvelles, & la France toucher à ſa ruine. Elle étoit préſſée de tous côtés, & ſur mer & ſur terre. De ces flottes formidables que Louis XIV avoit formées, il reſtoit à peine trente-cinq vaiſſeaux. En Allemagne, Strasbourg étoit

*) *Dans l'hiſtoire de Réboulet, il eſt dit qu'il eut cette ſouveraineté dès l'an 1700: mais alors il n'avoit que la Viceroïauté.*

a) Il n'y a pas de gout dans cette entitheſe. Moins d'eſprit & plus de ſens.

encor frontiére; mais Landau perdu laiſſoit toûjours l'Alſace expoſée. La Provence étoit menacée d'une invaſion par terre & par mer. Ce qu'on avoit perdu en Flandre faiſoit craindre pour le reſte. Cependant, malgré tant de désaſtres, le corps de la France n'étoit point encor entamé; & dans une guerre ſi malheureuſe, elle n'avoit encor perdu que des conquêtes *b*).

LOUIS XIV fit face partout. Quoique partout affoibli, il réſiſtoit, ou protégeoit, ou attaquoit encor de tous côtés. Mais on fut auſſi malheureux en Eſpagne, qu'en Italie, en Allemagne & en Flandre. On prétend, que le ſiége de Barcelone avoit été encor plus mal conduit que celui de Turin.

LE Comte de Toulouſe n'avoit paru que pour ramener ſa flotte à Toulon. Barcelone ſecouruë, le ſiége abandonné, l'armée Françoiſe diminuée de moitié s'étoit retirée ſans munitions dans la Navarre, petit Roïaume qu'on conſervoit aux Eſpagnols, & dont nos Rois ajoutent encor le

b) L'envie de donner du brillant fait donner du faux. La France avoit perdu des conquêtes, des hommes, & de l'argent; le roïaume étoit perdu; car qui reſtoit pour le défendre?

le tire là celui de France, par un usage qui semble au-dessous de leur grandeur. c)

A ces désastres s'en joignoit un autre, qui parut décisif. Les Portugais, avec quelques Anglois, prirent toutes les places devant lesquelles ils se présentérent, & s'avancérent jusques dans l'Estremadoure. C'étoit un François devenu Pair d'Angleterre, qui les commandoit, Mylord Gallowai autrefois Comte d) de Ruvigni; tandis que le Duc de Barwick Anglois étoit à la tête des troupes de France & d'Espagne, qui ne pouvoient plus arrêter les victorieux.

PHILIPPE V, incertain de sa destinée, étoit dans Pampelune. Charles, son compétiteur, grossissoit son parti & ses forces en Catalogne.

IL étoit maître de l'Arragon, de la province de Valence, de Carthagéne, d'une partie de la province de Grenade. Les Anglois avoient pris Gibraltar pour eux, & lui avoient donné Minorque, Ivica, & Alicante. Les chemins d'ailleurs lui étoient ou-

c) Cet usage n'est point au dessous de leur grandeur. Les filles peuvent hériter du roïaume de Navarre; & c'est pour cela, que Madame royale a eu le pas sur Mesdames de France.

d) *Marquis de Ruvigni.*

ouverts jusqu'à Madrid. Galloway y entra
26 sans résistance, & fit proclamer Roi l'Ar-
Juin chiduc Charles. Un simple détachement
1706. le fit aussi proclamer à Tolède. Tout parut alors si désespéré pour Philippe V, que le Maréchal de Vauban, le premier des Ingénieurs, le meilleur des citoïens, homme toûjours occupé de projets, les uns utiles, les autres peu praticables, & tous singuliers, proposa à la Cour de France d'envoïer Philippe V regner en Amérique. On l'eût fait embarquer avec les Espagnols attachés à son parti. L'Espagne eût été abandonnée aux factions civiles. *e*) Le commerce du Pérou & du Mexique n'eût plus été que pour les François, *f*) & dans ce revers de la famille de Louis XIV, la France eût encor trouvé sa grandeur. *g*) On délibéra sur ce projet à Versailles; mais la constance des Castillans & les fautes des en-

e) L'auteur oublie le plus grand de tous les avantages de ce projet. Les Espagnols auroient appauvri l'Europe en apprenant aux Amèricains les arts des Européens.

f) Le François n'auroit pas eu, dans ce cas, une once d'or du Perou.

g) Il eut mieux valu pour Philippe de regner sur 2 millions d'hommes riches, que sur quatre ou cinq millions de sujets paresseux en Europe.

nemis conservérent la couronne à Philippe V. Les peuples aimoient dans Philippe le choix qu'ils avoient fait, & dans sa femme, fille du Duc de Savoie, le soin qu'elle prenoit de leur plaire, une intrépidité au-dessus de son sexe, & une constance agissante dans le malheur. Elle alloit elle même de ville en ville animer les cœurs, exciter le zéle, & recevoir les dons que lui apportoient les peuples. Elle fournit ainsi à son mari plus de deux cent mille écus en trois semaines. Aucun des Grands, qui avoient juré d'être fidéles, ne fut traitre. Quand Gallowai fit proclamer l'Archiduc dans Madrid, on cria *vive Philippe*; & à Tolède, le peuple émû chassa ceux qui avoient proclamé l'Archiduc.

LES Espagnols avoient jusques là fait peu d'efforts pour soûtenir leur Roi, ils en firent de prodigieux quand ils le virent abbattu, & montrérent en cette occasion une espéce de courage contraire à celui des autres peuples, qui commencent par de grands efforts, & qui se rebutent. Il est difficile de donner un Roi à une nation malgré elle. Les Portugais, les Anglois, les Autrichiens, qui étoient en Espagne, furent harcelés par tout, manquérent de vivres, firent des fautes presque toûjours inévitables dans un païs étranger, & furent

22 Sept. 1706. rent battus en détail. Enfin Philippe V, trois mois après être sorti de Madrid en fugitif, y rentra triomphant, & fut reçu avec autant d'acclamations que son rival avoit éprouvé de froideur & de répugnance.

LOUIS XIV redoubla ses efforts, quand il vit que les Espagnols en faisoient; & tandis qu'il veilloit à la sureté de toutes les côtes sur l'océan & sur la méditerranée, en y plaçant des milices; tandis qu'il avoit une armée en Flandre, une auprès de Strasbourg, un corps dans la Navarre, un dans le Roussillon; il envoïoit encor de nouvelles troupes au Maréchal de Barwick dans la Castille.

CE fut avec ces troupes, secondées des Espagnols, que Barwick gagna la bataille importante d'Almanza, sur Gallowai. Ni Philippe V, ni l'Archiduc, ne furent présens à cette journée; & c'est surquoi le fameux Comte de Peterborough, singulier en tout, s'écria, *qu'on étoit bien bon de se battre pour eux.* Le Duc d'Orleans, qui vouloit y être & qui devoit commander en Espagne, n'arriva que le lendemain. Mais il profita de la victoire: il prit plusieurs places, & entre autres, Lérida, l'écueil du grand Condé.

25 Avril 1707.

D'UN

D'UN autre côté, le Maréchal de Villars, remis à la tête des armées uniquement parce qu'on avoit besoin de lui, *h*) réparoit en Allemagne le malheur de la journée d'Hochstet. Il avoit forcé les lignes de Stolhofen au de là du Rhin, dissipé toutes les troupes ennemies, étendu les contributions à cinquante lieües à la ronde, pénétré jusqu'au Danube. Ce succès passager faisoit respirer sur les frontiéres de l'Allemagne. Mais en Italie tout étoit perdu. Le Roïaume de Naples, sans défense & accoûtumé à changer de maître, étoit sous le joug des victorieux; & le Pape, qui n'avoit pû empêcher que les troupes Allemandes passassent *i*) par son territoire, voïoit, sans ôser murmurer, que l'Empereur se fit son Vassal malgré lui. C'est un grand exemple de la force des opinions reçuës & du pouvoir de la coûtume, qu'on puisse toûjours s'emparer de Naples sans consulter le Pape, & qu'on n'ôse jamais lui en refuser l'hommage. 22 *Mai* 1707.

PEN-

h) Uniquement parce qu'on avoit la foiblesse de ne pouvoir se passer de lui.

i) Je crois que la regle veut, *ne passassent*, L'auteur fait toûjours cette faute, si c'en est une. Je rougis de relever de pareilles bagatelles, mais quand l'essentiel manque il faut bien s'arreter aux minuties.

PENDANT que le petit-fils de Louis XIV perdoit Naples, l'aïeul étoit sur le point de perdre la Provence & le Dauphiné. Déja le Duc de Savoie & le Prince Eugéne y étoient entrés par le col de Tende. Louis XIV voïoit, avec une indignation douloureuse, que ce même Duc de Savoie, qui un an auparavant n'avoit presque plus que sa Capitale, & le Prince Eugéne, qui avoit été élevé dans sa Cour, fussent prêts de lui enlever Toulon & Marseille.

Août 1707. TOULON étoit assiegé & pressé: une flotte Angloise, maîtresse de la mer, étoit devant le port & le bombardoit. Un peu plus de diligence, de précautions & de concert auroient fait tomber Toulon. Marseille sans défense n'auroit pas tenu: & il étoit vraisemblable que la France alloit perdre deux provinces. Mais rarement le vraisemblable arrive. *l*) On eut le tems d'envoïer des secours. On avoit détaché des troupes de l'armée du Maréchal de Villars, dès que ces provinces avoient été menacées; & on sacrifia les avantages qu'on avoit en Allemagne, pour sauver une partie

l) C'est donc l'extraordinaire qui arrive ordinairement.

tie de la France. Le païs, par où les ennemis pénetroient, est sec, stérile, hérissé de montagnes; les vivres rares; la retraite difficile. Les maladies, qui désolérent l'armée ennemie, combattirent encor pour Louis XIV. Le siége de Toulon fut levé & bientôt la Provence delivrée, & le Dauphiné hors de danger. Tant le succès d'une invasion est rare, quand on n'a pas de grandes intelligences dans le païs! Charles-Quint y avoit échoué; & de nos jours les troupes de la Reine de Hongrie y échouérent encore. *m*) 22 Août 1707.

CEPENDANT cette irruption, qui avoit coûté beaucoup aux Alliés, ne coutoit pas moins aux François: elle avoit ravagé une grande étenduë de terrein, & divisé les forces.

L'EUROPE ne s'attendoit pas, que dans un tems d'épuisement & lorsque la France comptoit pour un grand succès d'être échapée à une invasion, Louis XIV auroit assez de grandeur & de ressources pour tenter lui même une invasion dans la Grande-Bretagne, malgré le dépérissement de ses forces maritimes, & malgré les flottes des Anglois, qui couvroient la mer. Ce projet fut proposé par des Ecossois attachés au fils de

m) Et celles du roi de Sardaigne.

de Jacques II. Le succès étoit douteux; mais Louis XIV envisagea une gloire certaine dans la seule entreprise. Il a dit lui-même, que ce motif l'avoit déterminé autant que l'intérêt politique. *n*)

PORTER la guerre dans la Grande Bretagne, tandis qu'on en soûtenoit le fardeau si difficilement en tant d'autres endroits; & tenter de rétablir du moins sur le trône d'Ecosse le fils de Jacques II, pendant qu'on pouvoit à peine maintenir Philippe V sur celui d'Espagne; c'étoit une idée pleine de grandeur, & qui après tout n'étoit pas destituée de vraisemblance.

PARMI les Ecossois, tous ceux qui ne s'étoient pas vendus à la Cour de Londres, gémissoient d'être dans la dépendance des Anglois. Leurs vœux secrets appelloient unanimement le descendant de leurs anciens Rois, chassé au berceau des trônes d'Angleterre, d'Ecosse & d'Irlande, & à qui on avoit disputé jusqu'à sa naissance. On lui promit, qu'il trouveroit tente-mille hommes

n) A qui? L'auteur fait ici de Louis XIV un Don Quichotte. C'étoit bien alors qu'il falloit songer à aquérir de la gloire. Le tems étoit passé, où le roi partant de Versailles disoit; je prendrai une ville, tel jour, une autre ville tel autre &c.

mes en armes, qui combattroient pour lui, s'il pouvoit seulement débarquer vers Edimbourg, avec quelque secours de la France.

LOUIS XIV, qui dans ses prospérités passées avoit fait tant d'efforts pour le pere, en fit autant pour le fils, dans le tems même de ses revers. Huit vaisseaux de guerre, soixante & dix bâtimens de transport, furent préparés à Dunkerque. Six-mille hommes furent embarqués. Le Comte de Gacé, depuis Maréchal de Matignon, commandoit les troupes. Le Chevalier de Forbin-Janson, l'un des plus grands hommes de mer, conduisoit la flote. La conjoncture paroissoit favorable; il n'y avoit en Ecosse que trois mille hommes de troupes réglées. L'Angleterre étoit dégarnie. Ses soldats étoient occupés en Flandre sous le Duc de Marleborough. Mais il falloit arriver; & les Anglois avoient en mer une flotte de près de cinquante vaisseaux de guerre. Cette entreprise fut entiérement semblable à celle que nous avons vuë en 1744, en faveur du petit-fils de Jacques Second. o) Elle fut prévenuë par *Mars 1708.*

o) L'entreprise de 1744 en faveur du Prétendant eut des suites plus heureuses; sans compter l'avantage immense de la diversion, jamais le Prétendant ne fut plus près du trône.

Une

les Anglois. Des contre tems la dérangérent. Le miniſtére de Londres eut même le tems de faire revenir douze bataillons de Flandre. On ſe ſaiſit dans Edimbourg des hommes les plus ſuſpects. Enfin, le Prétendant s'étant préſenté aux côtes d'Ecoſſe & n'aïant point vu les ſignaux convenus; tout ce que put faire le Chevalier de Forbin, ce fut de le ramener à Dunkerque. Il ſauva la flotte; mais tout le fruit de l'entrepriſe fut perdu. Il n'y eut que Matignon, qui gagna à cette entrepriſe. Aïant ouvert les ordres de la Cour en pleine mer, il y vit les proviſions de Maréchal de France; récompenſe de ce qu'il voulut & de ce qu'il ne put faire.

SI jamais il y eut une viſion abſurde, c'eſt celle de quelques Hiſtoriens qui ont prétendu que la Reine Anne étoit d'intelligence avec ſon frere. *p*) Il y a de l'imbécillité à ſuppoſer, qu'elle invitat ſon compétiteur à la venir détrôner. On a confondu les tems. On a cru qu'elle le favoriſoit alors, parce que depuis elle le regarda en ſecret comme ſon héritier. Mais qui peut jamais

Une bataille gagnée mettoit les Anglois à la raiſon.

p) Quels ſont les hiſtoriens qui ont prétendu cette abſurdité? Fantôme!

jamais vouloir être chassé par son successeur?

TANDIS que les affaires de la France devenoient de jour en jour plus mauvaises, le Roi crut qu'en faisant paroître le Duc de Bourgogne son petit-fils à la tête des armées de Flandre, la présence de l'héritier présomptif de la couronne ranimeroit l'émulation, qui commençoit trop à se perdre. q) Ce Price d'un esprit ferme & intrépide, étoit pieux, juste & philosophe Il étoit fait pour commander à des Sages. Eléve de l'Archévêque de Cambrai, il aimoit ses devoirs: il aimoit les hommes; il vouloit les rendre heureux. Instruit dans l'art de la guerre, il regardoit cet art plûtôt comme le fléau du genre humain & comme une nécessité malheureuse, que comme une source de véritable gloire. On opposa ce Prince Philosophe au Duc de Marleborough: on lui donna pour l'aider le Duc de Vendôme. Il arriva ce qu'on ne voit que trop souvent: le grand Capitaine ne fut pas assez écouté, & le Conseil du Prince balança souvent les raisons du Général. Il se forma deux partis: & dans l'armée des Alliés, il n'y en avoit qu'un; celui de la cause commune.

q) *Qui n'étoit déjà plus.*

Le Prince Eugéne étoit alors sur le Rhin; mais toutes les fois qu'il fut avec Marleborough, il n'eûrent jamais qu'un sentiment. r)

LE Duc de Bourgogne étoit supérieur en forces: la France, que l'Europe croïoit épuisée, lui avoit fourni une armée de près de cent-mille hommes; & les Alliés n'en avoient alors que quatre-vingt-mille. Il avoit encor l'avantage des négociations, dans un païs si long-tems Espagnol, fatigué de garnisons Hollandoises, & où beaucoup de citoïens penchoient pour Philippe V. Des intelligences lui ouvrirent les portes de Gand & d'Ypres. Mais les manœuvres de guerre firent évanouïr le fruit des manœuvres de politique. La division, qui mettoit de l'incertitude dans le Conseil de guerre, fit que d'abord on marcha vers la Dendre, & que deux heures après on rébrousa vers l'Escaut, à Oudenarde. Ainsi on perdit du tems. On trouva le Prince Eugéne & Marleborough qui n'en perdoient point, & qui étoient unis. On fut mis en déroute vers Oudenarde. Ce n'étoit

11 *Juil.* 1708.

r) Ils furent souvent d'un sentiment différent; mais ils scurent se réunir dans le besoin; & sacrifier leur volonté au bien de la cause commune.

toit pas une grande bataille ; mais ce fut une fatale retraite. Les fautes se multiplièrent. Les régimens alloient où ils pouvoient, sans recevoir aucun ordre. Il y eut même plus de quatre-mille hommes qui furent pris en chemin par l'armée ennemie, à quelques milles du champ de bataille.

L'armée découragée se retira sans ordre, sous Gand, sous Tournai, sous Ypres, & laissa tranquilement le Prince Eugéne, revenu du Rhin, assiéger Lille avec une armée moins nombreuse.

METTRE le siége devant une ville aussi grande & aussi fortifiée que Lille, sans être maître de Gand, sans pouvoir tirer ses convois que d'Ostende, sans les pouvoir conduire que par une chaussée étroite au hazard d'être à tout moment surpris; c'est ce que l'Europe appella une action téméraire, mais que la mesintelligence & l'esprit d'incertitude, qui regnoient dans l'armée Françoise, rendirent excusable. C'est enfin ce que le succès justifia. Leurs grands convois, qui pouvoient être enlevés, ne le furent point. Les troupes qui les escortoient, & qui devoient être battuës par un nombre supérieur, furent victorieuses. L'armée du Duc de Bourgogne, qui pouvoit attaquer les retranchemens de l'armée

ennemie encor imparfaits, ne les attaqua pas Lille fut prise, au grand étonnement de toute l'Europe, qui croïoit le Duc de Bourgogne plus en état d'assiéger Eugéne & Marleborough, que ces Généraux en état d'assiéger Lille. Le Maréchal de Boufflers la défendit pendant près de quatre mois.

LES habitans s'accoûtumérent tellement au fracas du canon, & à toutes les horreurs qui suivent un siége, qu'on donnoit dans la ville des Spectacles, aussi fréquentés qu'en tems de paix; & qu'une bombe, qui tomba près de la sale de la comédie, n'interrompit point le Spectacle.

LE Maréchal de Boufflers avoit mis si bon ordre à tout, que les habitans de cette grande ville étoient tranquiles sur la foi de ses fatigues. Sa défense lui merita l'estime des ennemis, les cœurs des citoïens, & les recompenses du Roi.*) Les historiens, ou plûtôt les Ecrivains de Hollande, qui ont affecté de le blâmer, auroient dû

*) *Telle est l'histoire qu'un libraire, nommé van Duren, fit écrire par le Jésuite La Motte réfugié en Hollande sous le nom de la Hode, continuée par La Martiniére, le tout sur les prétendus Mémoires d'un Comte de . . . Secretaire d'Etat.*

dû se souvenir, que quand on contredit la voix publique, il faut avoir été témoin & témoin éclairé, ou prouver ce qu'on avance.

CEPENDANT l'armée, qui avoit regardé faire le siége de Lille, se fondoit peu à peu; elle laissa prendre ensuite Gand, Bruges, & tous ses postes l'un après l'autre Peu de campagnes furent aussi fatales. Les Officiers, attachés au Duc de Vendôme, reprochoient toutes ces fautes au Conseil du Duc de Bourgogne; & ce Conseil rejettoit tout sur le Duc de Vendôme. Les esprits s'aigrissoient par le malheur. Un courtisan du Duc de Bourgogne dit un jour au Duc de Vendôme: *voilà ce que c'est, que de n'aller jamais à la messe; aussi vous voïez quelles sont nos disgraces.* „ Croïez-„ vous, lui répondit le Duc de Vendô-„ me, que Marleborough y aille plus sou-„ vent que moi?„ Les succès rapides des Alliés enfloient le cœur de l'Empereur Joseph. Despotique dans l'Empire, s) maître de Landau, il voïoit le chemin de Paris presque ouvert par la prise de Lille. Déja même un parti Hollandois avoit eû la hardiesse de pénétrer de Courtrai jusqu'à Versailles, & avoit, sous les fenêtres

s) Qui? Joseph?

du château, enlevé le premier Ecuïer du Roi, croïant se saisir de la personne du Dauphin, pere du Duc de Bourgogne. La terreur étoit dans Paris. L'Empereur avoit autant d'espérance au moins d'établir son frere Charles en Espagne, que Louis XIV d'y conserver son petit fils.

Déja cette succession, que les Espagnols avoient voulu rendre indivisible, étoit partagée entre trois têtes. L'Empereur avoit pris pour lui la Lombardie & le Roïaume de Naples. Charles son frere avoit encor la Catalogne & une partie de l'Arragon. L'Empereur força alors le Pape Clement XI à reconnoître l'Archiduc pour Roi d'Espagne. Ce Pape, dont on disoit qu'il ressembloit à Saint-Pierre, parce qu'il affirmoit, nioit, se repentoit & pleuroit, avoit toûjours reconnu Philippe V, à l'exemple de son prédécesseur; & il étoit attaché à la maison de Bourbon. L'Empereur l'en punit; en déclarant dépendants de l'Empire, beaucoup de fiefs qui relevoient jusqu'alors des Papes, & surtout Parme & Plaisance; en ravageant quelques terres ecclésiastiques; en se saisissant de la ville de Comacchio. Autrefois un Pape eût excommunié tout Empereur, qui lui auroit disputé le droit le plus leger; & cette excommunication eût

fait

fait tomber l'Empereur du trône. Mais la puissance des Clez étant reduite au point où elle doit l'être, Clement XI animé par la France, avoit osé un moment se servir de la Puissance du glaive. Il arma & s'en repentit bientôt. Il vit que les Romains, sous un gouvernement tout sacerdotal, n'étoient pas faits pour manier l'épée. Il désarma: il laissa Comacchio en dépôt à l'Empereur; il consentit à écrire à l'Archiduc, *à notre très-cher Fils Roi Catholique en Espagne.* Une flotte Angloise dans la méditerranée, & les troupes Allemandes sur ses terres, le forcérent bientôt d'écrire, *à notre très-cher Fils Charles Roi des Espagnes.* Ce suffrage du Pape, qui n'étoit rien dans l'Empire d'Allemagne, pouvoit quelque chose sur le peuple Espagnol, à qui on avoit fait accroire, que l'Archiduc étoit indigne de regner, parce qu'il étoit protégé par des hérétiques qui s'étoient emparés de Gibraltar.

RESTOIT à la Monarchie Espagnole, au de-là du continent, l'Ile de Sardaigne avec celle de Sicile. Une flotte Angloise donna la Sardaigne à l'Empereur; car les Anglois vouloient que l'Archiduc n'eût que l'Espagne. Leurs armes faisoient alors les traités de partage. Ils réservérent la *Août.* 1708.

con-

conquête de la Sicile pour un autre tems, & aimérent mieux emploïer leurs vaisseaux à chercher sur les mers les galions de l'Amérique, dont ils prirent quelques uns, qu'à donner à l'Empereur de nouvelles terres.

LA France étoit aussi humiliée que Rome & plus en danger: les ressources s'épuisoient; le crédit étoit anéanti; les peuples, qui avoient idolâtré leur Roi dans ses prospérités, murmuroient contre Louis XIV malheureux.

DES partisans, à qui le ministére avoit vendu la nation pour quelque argent comptant dans ses besoins pressans, s'engraissoient du malheur public, & insultoient à ce malheur par leur luxe. Ce qu'ils avoient prêté étoit dissipé. Sans l'industrie hardie de quelques négocians, & surtout de ceux de Saint-Malo, qui allérent au Pérou, & rapportérent trente millions dont ils prêtérent la moitié à l'Etat, Louis XIV n'auroit pas eû de quoi païer ses troupes. La guerre avoit ruiné l'Etat; & des marchands le sauvérent. Il en fut de même en Espagne. Les galions, qui ne furent pas pris par les Anglois, servirent à défendre Philippe. Mais cette ressource de quelques mois ne rendoit pas les recrües de soldats plus faciles. Cha-

millard,

millard, élevé au miniſtére des finances & de la guerre ſe démit en 1708 des finances qu'il laiſſa dans un déſordre, que rien ne put réparer ſous ce regne : & en 1709 il quitta le miniſtére de la guerre, devenu non moins difficile que l'autre. On lui reprochoit beaucoup de fautes. Le Public d'autant plus ſévére qu'il ſouffroit, ne ſongeoit pas, qu'il y a des tems malheureux où les fautes ſont inévitables. t *) Monſieur Voiſin, qui après lui gouverna l'état militaire, & Monſieur Desmarêts qui adminiſtra les finances, ne purent ni faire des plans de guerre plus heureux, ni rétablir un crédit anéanti.

LE cruel hiver de 1709 acheva de déſeſpérer la nation. Les oliviers, qui ſont une grande reſſource dans le midi de la France, périrent. Preſque tous les arbres frui-

t) Un auteur impartial auroit ſévi contre Chamillard, au lieu de l'excuſer par des généralités & des propos vagues; c'eſt traiter le public en enfant.

* *L'Hiſtoire de l'Exjéſuite La Motte, redigée par La Martiniére, dit que Monſieur de Chamillard fut déſtitué, du miniſtére des finances en* 1703 ; *& que la voix publique y appella le Maréchal d'Harcourt. Les fautes de cet Hiſtorien ſont ſans nombre.*

fruitiers gelérent. Il n'y eut point d'eſpérance de recolte. On avoit très-peu de magaſins. Les grains, qu'on pouvoit faire venir à grands frais des Echelles du Levant & de l'Afrique, pouvoient être pris par les flottes ennemies, auxquelles on n'avoit presque plus de vaiſſeaux de guerre à oppoſer. Le fléau de cet hiver cruel étoit général dans l'Europe; mais les ennemis avoient plus de reſſources. Les Hollandois ſur tout, qui ont été ſi longtems les facteurs des nations, avoient aſſez de magaſins pour mettre les armées floriſſantes des Alliés dans l'abondance; tandis que les troupes de France, diminuées & découragées, ſembloient devoir périr de miſére.

LOUIS XIV, qui avoit déja fait quelques avances pour la paix, ſe détermina, dans ces circonſtances funeſtes, à envoïer à la Haie ſon principal Miniſtre, *a*) le Marquis de Torci-Colbert, aſſiſté du Préſident Rouillé. La démarche étoit humiliante. Ils virent d'abord à Anvers deux Bourguemeſtres d'Amſterdam, l'un nommé Buis, l'autre Vanderduſſen, qui parlérent en vainqueurs, & qui rendirent aux Mini-

a) C'eſt le titre des premiers miniſtres, & Torcy ne l'étoit point.

Ministres du plus fièr de tous les Rois, toutes les hauteurs dont ils avoient été accablés en 1672.

LES Etats Généraux n'avoient plus de Stathouder depuis la mort du Roi Guillaume; & les Magistrats Hollandois, qui appelloient déja leurs familles *les familles patriciennes*, étoient autant de Rois. Les quatre Commissaires Hollandois, députés à l'armée, traitoient avec fierté trente Princes d'Allemagne à leur solde. *Qu'on fasse venir Holstein*, disoient ils: *qu'on dise à Hesse de nous venir parler.* Ainsi s'expliquoient des Marchands, qui dans la simplicité de leurs vétemens & dans la frugalité de leurs repas, se plaisoient à écraser à la fois l'orgueil Allemand qui étoit à leurs gages, & la fierté d'un grand Roi autrefois leur vainqueur x). Ils étoient bien loin de s'en tenir à faire voir aux hommes, par ces démonstrations de supériorité, qu'il n'y a de vraie grandeur que la puissance: ils vouloient, que leur Etat eût en souveraineté dix villes en Flandre, entre autres, Lille qui étoit entre leurs mains, & Tournai qui n'y étoit pas encore.

x) Cet endroit est très beau. Par tout où M. de Voltaire travaille de genie, il est admirable.

encore. Ainſi les Hollandois prétendoient retirer le fruit de la guerre, non ſeulement aux dépens de la France, mais encor aux dépens de l'Autriche, pour laquelle ils combattoient ; comme Veniſe avoit autrefois augmenté ſon territoire des terres de tous ſes voiſins. L'eſprit républicain eſt au fond auſſi ambitieux que l'eſprit monarchique. *y*)

IL y parut bien quelques mois après; car, lorsque ce fantôme de négociation fut évanoui ; lorsque les armes des Alliés eûrent encor de nouveaux avantages, le Duc de Marleborough, plus maître alors que ſa Souveraine en Angleterre & gagné par la Hollande, fit conclure avec les Etats-Généraux en 1709, un Traité, par lequel ils reſteroient maîtres de toutes les villes frontiéres qu'on prendroit ſur la France, auroient garniſon dans vingt places de la Flandre aux dépens du païs, dans Hui, dans Liége & dans Bonn, & auroient en toute ſouveraineté la Haute Gueldre Ils ſeroient devenus en effet Souverains des Dix Sept Provinces des Païs Bas; ils auroient dominé dans Liége & dans Cologne. C'eſt ainſi qu'ils vouloient

y) Fauſſe maxime; mais ſi bien placée, qu'on pourroit la croire vraie.

loient s'aggrandir sur les ruines même de leurs Alliés. Ils nourrissoient déja ces projets élevés, quand le principal Ministre de France vint leur demander la paix. Il ne faut pas être surpris, s'il fut reçu avec dédain.

DE ces Préliminaires d'abaissement, le Ministre de Louis XIV alla à la Haie recevoir, au nom de son maître, le comble de l'outrage. Il y vit le Prince Eugéne, le Duc de Marleborough, & le Pensionnaire Heinsius. Tous trois vouloient la continuation de la guerre. Le Prince y trouvoit sa grandeur & sa vengeance; le second, sa gloire & une fortune immense, qu'il aimoit également; le troisiéme, gouverné par les deux autres, se regardoit comme un Spartiate, qui abaissoit un Roi de Perse. Ils proposérent, non pas une paix, mais une Trève; & pendant cette trève, une satisfaction entiére pour tous leurs Alliés, & aucune pour les Alliés du Roi; à condition que le Roi se joindroit à eux pour chasser d'Espagne son propre petit-fils dans l'espace de deux mois, & que pour sûreté il commenceroit par céder à jamais dix villes aux Hollandois dans la Flandre, par rendre Strasbourg & Brisac, & par renoncer à la souveraineté de l'Alsace. Louis XIV ne s'étoit pas attendu, quand il refu- 22 Mai 1709.

soit autrefois une compagnie de cavalerie au Prince Eugéne, quand Churchil n'étoit pas encor Colonel en Angleterre, & qu'à peine le nom de Heinsius lui étoit connu, qu'un jour ces trois hommes lui imposeroient de pareilles loix. Le Marquis de Torci repartit z), sans avoir même négocié, & rapporta au Roi les ordres de ses ennemis. Louis XIV fit alors ce qu'il n'avoit jamais fait avec ses sujets. Il se justifia devant eux; il adressa une Lettre Circulaire, par laquelle, en rendant compte à ses peuples du fardeau qu'il étoit obligé leur faire encor soûtenir, il excitoit leur indignation, leur honneur, & même leur pitié. Les Politiques dirent, que Torci n'étoit allé s'humilier à la Haie, que pour mettre les ennemis dans leur tort, pour justifier Louis XIV aux yeux de l'Europe, & pour animer les François par un juste ressentiment; mais le fait est, qu'il n'y étoit allé que pour demander la paix. On laissa même encor quelques jours le Président Rouillé à la Haie, pour tâcher d'obtenir des conditions moins accablantes: & pour toute réponse, les Etats ordonnérent à Rouillé de partir dans vingt-quatre heures.

LOUIS

z) Je crois qu'il faut *partit*, & non, *repartit*.

LOUIS XIV, à qui l'on rapporta des réponses si dures, dit à Rouillé: *puisqu'il faut faire la guerre, j'aime mieux la faire à mes ennemis qu'à mes enfans.* Il se prépara donc à tenter encor la fortune en Flandre. La famine, qui désoloit les campagnes, fut une ressource pour la guerre. Ceux qui manquoient de pain, se firent soldats. Beaucoup de terres restérent en friche; mais on eut une armée. Le Maréchal de Villars, qu'on avoit envoïé commander l'année précédente en Savoie quelques troupes dont il avoit réveillé l'ardeur, & qui avoit eû quelques petits succès, fut rappellé en Flandre, comme celui en qui l'Etat mettoit son espérance.

Déja Marleborough avoit pris Tournai, dont Eugéne avoit couvert le siége. Déja ces deux Généraux marchoient pour investir Mons. Le Maréchal de Villars s'avança pour les en empêcher. Il avoit avec lui le Maréchal de Boufflers, son ancien, qui avoit demandé à servir sous lui. Boufflers aimoit veritablement le Roi & la patrie. Il prouva en cette occasion (malgré la maxime d'un homme de beaucoup d'esprit *a*) que dans un Etat Monar-

 chique,

a) M. de Turenne étoit un joli homme, Il y a la

chique, &. sourtout sous un bon maître, il y a des vertus. Il y en sans doute tout autant que dans les Républiques, avec moins d'enthousiasme peut-être, mais avec plus de ce qu'on appelle honneur. *b*)

Dès que les François s'avancérent pour s'opposer à l'investissement de Mons, les Alliés vinrent les attaquer près des bois de Blangies & du village de Malplaquet.

LES deux armées étoient chacune d'environ quatre-vingt-mille combattans; mais celle des Alliés étoit supérieure de quarante-deux bataillons. Les François traînoient avec eux quatre-vingt pièces de canon; les Alliés cent-quarante. Le Duc de Marleborough commandoit l'aîle droite, où étoient les Anglois & les troupes Allemandes à la solde d'Angleterre. Le Prince Eugéne étoit au centre; Tilli & un

a la même difference entre un homme d'esprit & M. de Montesquieu, qu'il y a entre un beau fruit & un bon fruit. M. de Montesquieu n'est pas un homme d'esprit; c'est un homme de sens. C'est voltaire qui est un bel-esprit, & qui n'est guere autre chose.

b) C'est précisement tout le contraire: il y a plus d'enthousiasme dans les vertus monarchiques, & cela est naturel; ce sont des vertus d'imagination.

un Comte de Nassau, à la gauche avec les Hollandois.

LE Maréchal de Villars prit pour lui la gauche, & laissa la droite au Maréchal de Bouflers. Il avoit retranché son armée à la hâte, manœuvre probablement convenable à des troupes inférieures en nombre, longtems malheureuses, dont la moitié étoit composée de nouvelles recruës, & convenable encor à la situation de la France, qu'une défaite entiére eût mise aux derniers abois. Quelques Historiens ont blâmé le Général dans sa disposition; *il devoit*, disoient-ils, *passer une large trouée, au lieu de la laisser devant lui.* Ceux, qui de leur cabinet jugent ainsi ce qui se passe sur un champ de bataille, ne sont-ils pas trop habiles? 11 *Sept.* 1709.

TOUT ce que je sai, c'est que le Maréchal dit lui-même, que les soldats, qui aïant manqué de pain un jour entier venoient de le recevoir, en jettérent une partie pour courir plus legrément au combat. Il y a eû depuis plusieurs siécles peu de batailles plus disputées & plus longues; aucune plus meurtriére. Je ne dirai autre chose de cette bataille, que ce qui fut avoué de tout le monde. La gauche des ennemis, où combattoient les Hollandois, fut presque toute détruite & même pour-

ſuivie la baïonnette au bout du fuſil. Marleborough, à la droite, faiſoit & ſoûtenoit les plus grands efforts. Le Maréchal de Villars dégarnit un peu ſon centre, pour s'oppoſer à Marleboroug; & alors même ce centre fut attaqué. Les retranchemens, qui le couvroient, furent emportés. Le régiment des gardes, qui les défendoit, ne réſiſta pas. Le Maréchal, en accourant de ſa gauche à ſon centre, fut bleſſé; & la bataille fut perduë. Le champ étoit jonché de près de trente-mille morts ou mourans.

ON marchoit ſur les cadavres entaſſés ſurtout au quartier des Hollandois. La France ne perdit guéres plus de huit-mille hommes dans cette journée. Ses ennemis en laiſſérent environ vingt & un mille tués ou bleſſés. Mais le centre étant forcé, les deux aîles coupées; ceux, qui avoient fait le plus grand carnage, furent les vaincus.

LE Maréchal de Bouflers *) fit la retraite en bon ordre, aidé du Prince de Tingri-Montmorenci, depuis Maréchal du Luxem-

*) *Dans le livre intitulé, Mémoires du Maréchal de Barwick, il eſt dit que le Maréchal de Barwick fit cette retraite. C'eſt ainſi que tant de Mémoires ſont écrits.*

xembourg, héritier du courage de ses peres. L'armée se retira entre le Quênoi & Valenciennes, emportant plusieurs drapeaux & étendarts pris sur les ennemis. Ces dépouilles consolérent Louis XIV: & on compta pour une victoire, l'honneur de l'avoir disputée si longtems, & de n'avoir perdu que le champ de bataille. Le Maréchal de Villars, en revenant à la cour, assûra le Roi, que sans sa blessure il auroit remporté la victoire. J'en ai vu ce Général persuadé; mais j'ai vu peu de personnes qui le crussent.

ON peut s'étonner qu'une armée, qui avoit tué aux ennemis deux tiers plus de monde qu'elle n'en avoit perdu, n'essaïat pas d'empêcher, que ceux qui n'avoient eû d'autre avantage que celui de coucher au milieu de leurs morts, allassent faire le siége de Mons. Les Hollandois craignirent pour cette entreprise. Ils hésitérent. Mais le nom de bataille perduë impose aux vaincus, & les décourage. Les hommes ne font jamais tout ce qu'ils peuvent faire; & le soldat, à qui on dit qu'il a été battu, craint de l'être encore. Ainsi Mons fut assiégé & pris, toûjours pour les Hollandois qui le gardérent, ainsi que Tournai & Lille. 11 *Octob.* 1709.

CHAPITRE VINGT-UNIEME.

LOUIS XIV continuë à demander la paix & à se défendre : le Duc de Vendôme affermit le Roi d'Espagne sur le trône.

NON seulement les ennemis avançoient ainsi pié-à pié, & faisoient tomber de ce côté toutes les barriéres de la France; mais ils prétendoient, aidés du Duc de Savoie, aller surprendre la Franche-Comté, & pénétrer par les deux bouts dans le cœur du roïaume. Le Général Merci, chargé de faciliter cette entreprise en entrant dans la Haute-Alsace par Bâle, fut heureusement arrêté-près de l'Ile de Neubourg sur le Rhin, par le Comte, depuis Maréchal Du Bourg. Je ne sai par quelle fatalité ceux, qui ont porté le nom de Merci, ont toûjours été aussi malheureux qu'estimés. Celui-ci fut vaincu de la maniére la plus complette. Rien ne fut entrepris du côté de la Savoie: mais on n'en craignoit pas moins du côté de la Flandre; & l'intérieur du roïaume étoit dans un état si languissant, que le Roi demanda

26 Août 1709.

demanda encor la paix en suppliant. Il offroit de reconnoître l'Archiduc pour Roi d'Espagne, de ne donner aucun secours à son petit-fils, & de l'abandonner à sa fortune; de donner quatre places en ôtage; de rendre Strasbourg & Brisac; de renoncer à la Souveraineté de l'Alsace, & de n'en garder que la Préfecture; de raser toutes ces places depuis Bâle jusqu'à Philipsbourg; de combler le port, si long-tems redoutable, de Dunkerque, & d'en raser les fortifications; de laisser aux Etats-Généraux Lille, Tournai, Ypres, Menin, Furnes, Condé, Maubeuge. Voilà en partie, les points qui devoient servir de fondemens à la paix qu'il imploroit.

LES Alliés voulurent encor avoir le triomphe de discuter les soumissions de Louis XIV. On permit à ses Plenipotentiaires, de venir, au commencement de 1710, porter dans la petite ville de Gertrudenberg, les priéres de ce Monarque. Il choisit le Maréchal d'Uxelles, homme froid, taciturne, d'un esprit plus sage qu'élevé & hardi; & l'Abbé, depuis Cardinal de Polignac, l'un des plus beaux esprits & des plus éloquens de son siécle, qui imposoit par sa figure & par ses graces. L'esprit, la sagesse, l'éloquence, ne sont rien dans des Ministres, lorsque le

Prince n'eſt pas heureux. Ce ſont les victoires qui font les traités. Les Ambaſſadeurs de Louis XIV furent plûtôt confinés qu'admis à Gertrudenberg. Les Députés venoient entendre leurs offres & les rapportoient à la Haie au Prince Eugéne, au Duc de Marleborough, au Comte de Zinzendorf Ambaſſadeur de l'Empereur; & ces offres étoient toûjours reçuës avec mépris. On leur inſultoit par des libelles outrangeans, tous compoſés par des Réfugiés François, devenus plus ennemis de la gloire de Louis XIV, que Marleborough & Eugéne. *a*)

LES Plénipotentiaires de France pouſſérent l'humiliation juſqu'à promettre que le Roi donneroit de l'argent pour détrôner Philippe V, & ne furent point écoutés On éxigea que Louis XIV, pour Préliminaires, s'engageat ſeul à chaſſer d'Eſpagne ſon petit-fils dans deux mois par la voie des armes. Cette inhumanité abſurde, beaucoup plus outrageante qu'un refus, étoit inſpirée par de nouveaux ſuccès.

TAN-

a) N'y en avoit il pas quelques uns de compoſés par Bonneval, par Courtils, & par de Officiers qui étoient très bons catholiques ?

TANDIS que les Alliés parloient ainsi en maîtres irrités contre la grandeur & la fierté de Louis XIV, ils prenoient la ville de Douai. Ils s'emparérent bientôt après de Béthune, d'Aire, de Saint-Venant; & le Lord Stairs proposa d'envoïer des partis jusqu'à Paris.

PRESQUE dans le même tems, l'armée de l'Archiduc commandée par Gui de Staremberg, le Général Allemand qui avoit le plus de reputation après le Prince Eugéne, remporta près de Saragosse une victoire complette, sur l'armée en qui le parti de Philippe V avoit mis son espérance, & à la tête de laquelle étoit le Marquis de Bay, Général malheureux. On remarqua encore, que les deux Princes qui se disputoient l'Espagne, & qui étoient l'un & l'autre à portée de leur armée, ne se trouvérent pas à cette bataille. De tous les Princes, pour qui on combattoit en Europe, il n'y avoit alors que le Duc de Savoie qui fît la guerre par lui même. Il étoit triste, qu'il n'acquît cette gloire qu'en combattant contre ses deux filles, dont il vouloit détrôner l'une pour acquérir en Lombardie un peu de terrein, sur lequel l'Empereur Joseph lui faisoit déja des difficultés, & dont on l'auroit dépouillé à la prémiére occasion. 20 Août 1710.

CET

CET Empereur étoit heureux par-tout, & n'étoit nulle-part modéré dans son bonheur. Il demembroit de sa seule autorité la Baviére; il en donnoit les fiéfs à ses parens & à ses créatures. Il dépouilloit le jeune Duc de Mirandole en Italie; & les Princes de l'Empire lui entretenoient une armée vers le Rhin, sans penser qu'ils travailloient à cimenter un pouvoir qu'ils craignoient: tant étoit encor dominante dans les esprits, la vieille haine contre le nom de Louis XIV, qui sembloit le premier des intérêts. La fortune de Joseph le fit encor triompher des mécontens de Hongrie. La France avoit suscité contre lui le Prince Ragotski, armé pour ses prétensions & pour celles de son païs. Ragotski fut battu; ses villes prises; son parti ruiné. Ainsi Louis XIV étoit également malheureux au-dehors, au-dedans, sur mer & sur terre, dans les négociations publiques, & dans les intrigues secrettes.

TOUTE l'Europe croïoit alors, que l'Archiduc Charles frere de l'heureux Joseph, regneroit sans concurrent en Espagne. L'Europe étoit menacée d'une Puissance plus terrible que celle de Charles-Quint; & c'étoit l'Angleterre longtems ennemie de la branche d'Autriche-Espagnole, & la Hollande son esclave revoltée, qui s'épui-

s'épuiſoient pour l'établir. Philippe V, réfugié à Madrid, en ſortit encor, & ſe retira à Valladolid; tandis que l'Archiduc Charles fit ſon entrée en vainqueur dans la Capitale.

LE Roi de France ne pouvoit plus ſecourir ſon petit-fils; il avoit été obligé de faire en partie ce que ſes ennemis exigeoient à Gertrudenberg; d'abandonner la cauſe de Philippe, en faiſant revenir, pour ſa propre défenſe, quelques troupes demeurées en Eſpagne. Lui-même à peine pouvoit reſiſter vers la Savoie, vers le Rhin, & ſur-tout en Flandre, où ſe portoient les plus grands coups.

L'ESPAGNE étoit encor bien plus à plaindre que la France. Preſque toutes ſes provinces avoient été ravagées par leurs ennemis & par leurs défenſeurs. Elle étoit attaquée par le Portugal. Son commerce périſſoit. La diſette étoit générale. Mais cette diſette fut plus funeſte aux vainqueurs qu'aux vaincus, parce que dans une grande étenduë de païs l'affection des peuples refuſoit tout aux Autrichiens, & donnoit tout à Philippe. Ce Monarque n'avoit plus, ni troupes, ni Général de la part de la France. Le Duc d'Orleans, par qui s'étoit un peu rétablie ſa fortune chancelante, loin de continuer de commander ſes

armées,

armées, étoit devenu son ennemi. Il est certain, que malgré l'affection de la ville de Madrid pour Philippe & malgré la fidélité de beaucoup de Grands & de toute la Castille, il y avoit contre lui un grand parti en Espagne. Tous les Catalans, nation belliqueuse & opiniâtre, tenoient obstinément pour son concurrent. La moitié de l'Arragon étoit aussi gagnée. Une partie des peuples attendoit alors l'événement: une autre haïssoit plus l'Archiduc, qu'elle n'aimoit Philippe. Le Duc d'Orléans, du même nom de Philippe, mécontent d'ailleurs des Ministres Espagnols, & plus mécontent de la Princesse des Ursins qui gouvernoit, crut entrevoir qu'il pouvoit gagner pour lui le païs qu'il étoit venu defendre; & lorsque Louis XIV avoit proposé lui-même d'abandonner son petit-fils, & qu'on parloit déja en Espagne d'une abdication, le Duc d'Orléans se crut digne de remplir la place, que Philippe V sembloit devoir quitter. Il avoit à cette place des droits, que le testament du feu Roi d'Espagne avoit négligés, & que son pere avoit maintenus par une protestation.

IL fit par ses Agens une ligue avec quelques Grands d'Espagne, par laquelle ils s'engageoient à le mettre sur le trône, en cas que Philippe V en descendît. Il auroit

en

en ce cas trouvé beaucoup d'Espagnols, empressés à se ranger sous les drapeaux d'un Prince qui savoit combattre. Cette entreprise, si elle eut réussi, pouvoit ne pas déplaire aux Puissances Maritimes, qui auroient moins redouté alors de voir l'Espagne & la France réunies dans une même main: & elle auroit apporté moins d'obstacles à la paix. Le projet fut découvert à Madrid, vers le commencement de 1709, tandis que le Duc d'Orléans étoit à Versailles. Ses Agens furent emprisonnés en Espagne. Philippe V ne pardonna pas à son parent, d'avoir cru qu'il pouvoit abdiquer, & d'avoir eû la pensée de lui succéder. La France cria contre le Duc d'Orléans. Monseigneur, pere de Philippe V, opina dans le Conseil, qu'on fît le procès à celui qu'il regardoit comme coupable: mais le Roi aima mieux ensevelir dans le silence un projet informe & excusable, que de punir son neveu dans le tems qu'il voïoit son petit-fils toucher à sa ruine.

ENFIN, vers le tems de la bataille de Saragosse, le Conseil du Roi d'Espagne & la plûpart des Grands, voïant qu'ils n'avoient aucun Capitaine à oppose à Staremberg qu'on regardoit comme un autre Eugéne, écrivirent en corps à Louis XIV, pour lui demander le Duc de Vendôme.

Ce

Ce Prince, retiré dans Anet, partit alors; & sa présence valut une armée. La grande réputation qu'il s'étoit faite en Italie, & que la malheureuse campagne de Lille n'avoit pu lui faire perdre, frappoit les Espagnols. Sa popularité, sa libéralité qui alloit jusqu'à la profusion, sa franchise, son amour pour les soldats, lui gagnoient les cœurs. Dès qu'il mit les pieds en Espagne, il lui arriva ce qui étoit arrivé autrefois à Bertrand du Guesclin. Son nom seul attira une foule de volontaires. Il n'avoit point d'argent; les communautés des villes, des villages & des Religieux, en donnérent. Un esprit d'enthousiasme saisit la nation. Les débris de la bataille de Sara-
Août gosse se rejoignirent sous lui à Valladolid.
1710. Tout s'empressa de fournir des recrues. Le Duc de Vendôme, sans laisser ralentir un moment cette nouvelle ardeur, poursuit les vainqueurs, raméne le Roi à Madrid, oblige l'ennemi de se retirer vers le Portugal, le suit, passe le Tage à la nage, fait
9 prisonnier dans Brihuega Stanhope avec
Dec. cinq-mille Anglois, atteind le Général Sta-
1710. remberg, & le lendemain lui livre la bataille de Villaviciosa. Philippe V, qui n'avoit point encor combattu avec ses autres Généraux, animé de l'esprit du Duc de Vendôme, se met à la tête de l'aile droi-

te,

re. Le Général prend la gauche. Il remporte une victoire entiére, de sorte qu'en quatre mois de tems, ce Prince, qui étoit arrivé quand tout étoit désespéré, rétablit tout, & affermit pour jamais la couronne d'Espagne sur la tête de Philippe.

TANDIS que cette révolution éclatante étonnoit les Alliés, une autre plus sourde & non moins décisive se préparoit en Angleterre. Sara Jennings, Duchesse de Marleborough, gouvernoit la Reine Anne; & le Duc gouvernoit l'Etat. Il avoit en ses mains les finances, par le Grand-Trésorier Godolphin, beau-pere d'une de ses filles. Sunderland Secretaire d'Etat, son gendre, lui soûmettoit le Cabinet. Toute la maison de la Reine, où commandoit sa femme, étoit à ses ordres. Il étoit maître de l'armée, dont il donnoit *b*) tous les emplois. Si deux partis, les Whigs & les Torïs, divisoient l'Angleterre; les Whigs, à la tête desquels il étoit, faisoient tout pour sa grandeur; & les Torïs avoient été forcés à l'admirer & à se taire. Il n'est pas indigne de l'histoire d'ajoûter que le Duc & la Duchesse étoient les plus belles personnes de leur tems; & que cet avantage séduit encor la multitude, quand il est joint aux dignités & à la gloire. IL

b) Pour de l'argent.

IL avoit plus de crédit à la Haie que le grand Penſionnaire; & il influoit beaucoup en Allemagne. c) Négociateur & Général toûjours heureux; nul particulier n'eut jamais une puiſſance & une gloire ſi étenduës. Il pouvoit encor affermir ſon pouvoir par ſes richeſſes immenſes, acquiſes dans le commandement. J'ai entendu dire à ſa veuve, qu'après les partages faits à quatre enfans, il lui reſtoit ſans aucune grace de la cour, ſoixante & dix-mille pieces de revenu, qui font environ quinze-cent-mille livres de notre monnoie d'aujourd'hui. S'il n'avoit pas eû autant d'œconomie que d) de grandeur, il pouvoit ſe faire un parti, que la Reine Anne n'auroit pu détruire; & ſi ſa femme avoit eû plus de complaiſance, jamais la Reine n'eût briſé ſes liens. Mais le Duc ne put jamais triompher de ſon goût pour les richeſſes, ni la Ducheſſe de ſon humeur. La Reine l'avoit aimée avec une tendreſſe, qui alloit juſqu'à la ſoumiſſion & à l'abandonnement e) de toute volonté. Dans de pareilles liaiſons, c'eſt d'ordinaire du côté des Souverains que vient le dégoût. Le caprice,

c) Dit-on *influer en quelque endroit?*
d) Ajouter, *qu'il avoit.*
e) Terme miſtique.

ce, la hauteur, l'abus de la supériorité; ce sont eux qui font sentir le joug & c'étoit la Duchesse de Marleborough qui l'appesantissoit. Il falloit une favorite à la Reine Anne; elle se tourna du côté de Mylady Masham, sa Dame d'atour. Les jalousies de la Duchesse éclatérent. Quelques paires de gands d'une façon singuliére qu'elle refusa à la Reine, une jatte d'eau qu'elle laissa tomber en sa présence par une mépriſe affectée sur la robe de Madame Masham, changérent la face de l'Europe *f*). Les esprits s'aigrirent. Le frere de la nouvelle favorite demanda au Duc un régiment; le Duc le refusa, & la Reine le donna. Les Toris saisirent cette conjoncture, pour tirer la Reine de cet esclavage domestique, pour abaisser la puissance du Duc de Marleborough, changer le ministére, faire la paix, & rappeller, s'il se pouvoit, la maison de Stuart sur le trône d'Angleterre. Si le caractére de la Duchesse eut pu admettre quelque soupleſſe, elle eût regné encore. La Reine & elle étoient dans l'habitude de s'écrire tous les jours sous des noms empruntés. Ce myſtére &

f) L'auteur renouvelle ce conte qui est dans l'Anti-Machiavel, & qui n'en est pas le meilleur endroit.

cette familiarité laissoient toûjours la voie ouverte à la réconciliation; mais la Duchesse n'emploïa cette ressource, que pour tout gâter. Elle écrivit impérieusement. Elle disoit dans sa lettre: *rendez-moi justice, & ne me faites point de réponse.* Elle s'en repentit ensuite: elle vint demander pardon; elle pleura: & la Reine ne lui répondit autre chose, sinon; *vous m'avez ordonné de ne vous point répondre, & je ne vous répondrai pas.* Alors la rupture fut sans retour. La Duchesse ne parut plus à la cour; & quelque tems après, on commença par ôter le ministére au gendre de Marleborough Sunderland, pour déposséder ensuite Godolphin, & le Duc lui même. Dans d'autres Etats, cela s'appelle une disgrace: en Angleterre, c'est une révolution dans les affaires; & la révolution étoit encor très-difficile à opérer. Les Toris, Maîtres alors de la Reine, ne l'étoient pas du Roïaume. Ils furent obligés d'avoir recours à la Religion. Il n'y en a guéres aujourd'hui dans la Grande-Bretagne, que le peu qu'il en faut pour distinguer les factions. Les Whigs penchoient pour le Presbitérianisme. C'étoit la faction qui avoit détrôné Jacques Second, persécuté Charles Deux & immolé Charles Premier. Les Toris étoient pour les Episcopaux, qui favori-

favoriſoient la maiſon de Stuart, & qui vouloient établir l'obéiſſance paſſive envers les Rois, parce que les Evêques en eſpéroient plus d'obéiſſance pour eux mêmes. Ils excitérent un Prédicateur à prêcher dans la Cathédrale de Saint-Paul cette doctrine, & à déſigner d'une maniére odieuſe l'adminiſtration de Marleborough, & le parti qui avoit donné la couronne au Roi Guillaume. Mais la Reine, qui favoriſoit ce Prêtre, ne fut pas aſſez puiſſante pour empêcher, qu'il ne fût interdit pour trois ans par les deux Chambres dans la Sale de Weſtminſter, & que ſon Sermon ne fût brulé. Elle ſentit encor plus ſa foibleſſe, en n'ôſant jamais, malgré ſes ſecrettes inclinations pour ſon ſang, r'ouvrir le chemin du trône, fermé à ſon frere par le parti des Whigs. Les Ecrivains, qui diſent que Marleborough & ſon parti tombérent quand la faveur de la Reine ne les ſoûtint plus, ne connoiſſent pas l'Angleterre. La Reine, qui dès lors vouloit la paix, n'ôſoit pas même ôter à Marleborough le commandement des armées; & au printems de 1711, Marleborough preſſoit encor la France, tandis qu'il étoit diſgracié dans ſa Cour. Un Agent ſecret *b*) de la Fran-

b) Ménager, marchand, enſuite baron.

ce proposoit sous-main des conditions de paix à Londres; mais le ministére nouveau de la Reine n'ôsoit encor les accepter.

UN nouvel événement, aussi imprévu que les autres, acheva ce grand ouvrage. L'Empereur Joseph mourut, & laissa les Etats de la maison d'Autriche, l'Empire d'Allemagne & les prétentions sur l'Espagne & sur l'Amérique, à son frere Charles, qui fut élu Empereur quelques mois après.

17 Avril 1711.

AU premier bruit de cette mort, les préjugés, qui armoient tant de nations, commencérent à se dissiper en Angleterre, par les soins du nouveau ministére. On avoit voulu empêcher que Louis XIV ne gouvernat l'Espagne, l'Amérique, la Lombardie, le Roïaume de Naples & la Sicile sous le nom de son petit-fils. Pourquoi vouloir réunir tant d'Etats dans la maison de Charles VI? Pourquoi la nation Angloise auroit-elle épuisé ses trésors? Elle païoit plus que l'Allemagne & la Hollande ensemble. Les frais de la présente année alloient à sept millions de livres sterling. Falloit-il qu'elle se ruinât, pour une cause qui lui étoit étrangére, & pour donner une partie de la Flandre aux Provinces Unies rivales de son commerce? Toutes ces raisons, qui

qui enhardissoient la Reine, ouvrirent les yeux à une grande partie de la nation; & un nouveau Parlement étant convoqué, la Reine eut la liberté de préparer la paix de l'Europe.

MAIS, en la préparant en secret, elle ne pouvoit pas encor se séparer publiquement de ses Alliés; & quand le Cabinet négocioit, Marleboroug étoit en campagne. Il avançoit toûjours en Flandre; il forçoit les lignes, que le Maréchal de Villars avoit tirées de Montreüil jusqu'à Valenciennes; il prenoit Bouchain: il s'avançoit au Quênoi, & de-là vers Paris il y avoit à peine un rempart à lui opposer. *Sept.* 1711.

CE fut dans ce tems malheureux, que le célébre du Gué-Trouin, aidé de son courage & de l'argent de quelques marchands, n'aïant encor aucun grade dans la marine & devant tout à lui-même, équipa une petite flotte, & alla prendre une des principales villes du Bréfil, Saint-Sébastien de Rio-Janéiro. Son équipage revint chargé de richesses; & les Portugais perdirent beaucoup plus qu'il ne gagna. Mais le mal qu'on faisoit au Bréfil, ne soulageoit pas les maux de la France. *Sept. & Oct.* 1711.

CHAPITRE VINGT-DEUXIEME.

Victoire du Maréchal de Villars à Dénain : rétablissement des affaires : Paix générale.

LES négociations, qu'on entama enfin ouvertement à Londres, furent plus salutaires. La Reine envoïa le Comte de Strafford, Ambassadeur en Hollande, communiquer les propositions de Louis XIV. Ce n'étoit plus alors à Marleborough qu'on demandoit grace. Le Comte de Strafford obligea les Hollandois à nommer des Plénipotentiaires, & à recevoir ceux de la France.

TROIS particuliers s'opposoient toûjours à cette paix. Marleborough, le Prince Eugéne & Heinsius, persistoient à vouloir accabler Louis XIV. Mais quand le Général Anglois retourna dans Londres à la fin de 1711, on lui ôta tous ses emplois. Il trouva une nouvelle Chambre-Basse, & n'eut pas pour lui la pluralité de la Haute. La Reine, en créant de nouveaux Pairs, avoit affoibli le parti du Duc, & fortifié celui de la Couronne. Il fut accusé, comme Scipion, d'avoir mal-

v ersé;

versé; mais il se tira d'affaire, à-peu-près de même, par sa gloire & par la retraite. Il étoit encor puissant dans sa disgrace. Le Prince Eugéne n'hésita pas à passer à Londres, pour seconder sa faction. Ce Prince reçut l'accueil qu'on devoit à son nom & à sa renommée, & les refus qu'on devoit à ses propositions. *a)* La Cour prévalut: le Prince Eugéne retourna seul achever la guerre; & c'étoit encor un nouvel aiguillon pour lui, d'espérer de nouvelles victoires, sans campagnon qui en partageat l'honneur.

TANDIS qu'on s'assemble à Utrecht; tandis que les Ministres de France, tant maltraités à Gertrudenberg, viennent négocier avec plus d'égalité; le Maréchal de Villars, retiré derriére des lignes, couvroit encor Arras & Cambrai. Le Prince Eugéne prenoit la ville du Quênoi, & il étendoit dans le païs une armée d'environ cent-mille combattans. Les Hollandois avoient fait un effort; & n'aïant jamais encor fourni à toutes les dépenses qu'ils étoient obligés de faire pour la guerre, ils avoient été au de-là de leur contingent

a) Le peuple Anglois avoit oublié qu'il lui devoit une partie de sa gloire. Voyez les Mémoires de Burnez, Temoin oculaire.

cette année. La Reine Anne ne pouvoit encor se dégager ouvertement; elle avoit envoïé à l'armée du Prince Eugéne le Duc d'Ormond avec douze-mille Anglois, & païoit encor beaucoup de troupes Allemandes. Le Prince Eugéne, aïant brûlé le faubourg d'Arras, s'avançoit sur l'armée Françoise. Il proposa au Duc d'Ormond de livrer bataille. Le Général Anglois avoit été envoïé pour ne point combattre. Les négociations particuliéres entre l'Angleterre & la France avançoient. Une suspension d'armes fut publiée entre
19 les deux Couronnes. Louis XIV fit re-
Juil. mettre aux Anglois la ville de Dunker-
1712. que, pour sûreté de ses engagemens. Le Duc d'Ormond se retira vers Gand. Il voulut emmener avec les troupes de sa nation, celles qui étoient à la solde de sa Reine; mais il ne put se faire suivre, que de quatre escadrons de Holstein & d'un régiment Liégeois. Les troupes du Brandebourg, du Palatinat, de Saxe, de Hesse, de Danemarck, restérent sous les drapeaux du Prince Eugéne, & furent païées par les Hollandois. L'Electeur de Hanovre même, qui devoit succéder à la Reine Anne, laissa malgré elle ses troupes aux Alliés, & fit voir que si sa famille attendoit la couronne d'Angleterre, ce n'étoit

toit pas sur la faveur de la Reine Anne qu'elle comptoit.

LE Prince Eugéne, privé des Anglois, étoit encor supérieur de vingt mille hommes à l'armée Françoise; il l'étoit par sa position, par l'abondance de ses magasins, & par neuf ans de victoires.

LE Maréchal de Villars ne put l'empêcher de faire le siége de Landrecy. La France, épuisée d'hommes & d'argent, étoit dans la consternation. Les esprits, ne se rassûroient point par les Conférences d'Utrecht, que les succès du Prince Eugéne pouvoient rendre infructueuses. Déja même des détachemens considérables avoient ravagé une partie de la Champagne, & pénétré jusqu'aux portes de Reims.

Déja l'alarme étoit à Versailles, comme dans le reste du Roïaume. La mort du fils unique du Roi, arrivée depuis un an; le Duc de Bourgogne, la Duchesse de Bourgogne, leur fils aîné, enlevés rapidement depuis quelques mois, & portés au tombeau dans le même char; le dernier de leurs enfans moribond; toutes ces infortunes domestiques, jointes aux étrangéres & à la misére publique, faisoient regarder la fin du regne de Louis XIV, comme un tems marqué pour la calamité;

&

& l'on s'attendoit à plus de désastres, que l'on n'avoit vu auparavant de grandeur & de gloire.

Précisément dans ce tems-là, mourut en Espagne le Duc de Vendôme. L'esprit de découragement, généralement répandu en France & que je me souviens d'avoir vu, faisoit encor redouter que l'Espagne, soûtenuë par le Duc de Vendôme, ne retombât par sa perte.

LANDRECY ne pouvoit tenir longtems. Il fut agité dans Versailles, si le Roi se retireroit à Chambort. Il dit au Maréchal d'Harcourt, qu'en cas d'un nouveau malheur, il convoqueroit toute la Noblesse de son Roïaume, qu'il la conduiroit à l'ennemi malgré son âge de soixante & quatorze ans, & qu'il périroit à la tête.

UNE faute, que fit le Prince Eugéne, délivra le Roi & la France de tant d'inquiétudes. On prétend que ses lignes étoient trop étenduës; que le dépôt de ses magasins dans Marchiennes étoit trop éloigné; que le Général Albemarle, posté à Denain entre Marchiennes & le camp du Prince, n'étoit pas à portée d'être secouru assez tôt, s'il étoit attaqué. On m'a assûré qu'une Italienne fort belle, que je vis quelque tems après à la Haie, & qui étoit

étoit alors entretenuë par le Prince Eugéne, étoit dans Marchiennes; & qu'elle avoit été cauſe, qu'on avoit choiſi ce lieu pour ſervir d'entrepôt. Ce n'étoit pas rendre juſtice au Prince Eugéne, de penſer qu'une femme pût avoir part à ſes arrangemens de guerre. Ceux qui ſavent qu'un Curé & un Conſeiller de Douai nommé Le Févre d'Orval, ſe promenant enſemble vers ces quartiers, imaginérent les premiers qu'on pouvoit aiſément attaquer Dénain & Marchiennes, ſerviront mieux à prouver, par quels ſecrets & foibles reſſorts les grandes affaires de ce monde ſont ſouvent dirigées. Le Févre donna ſon avis à l'Intendant de la province; celui-ci, au Maréchal de Montesquiou qui commandoit ſous le Maréchal de Villars; le Général l'approuva, & l'exécuta. Cette action fut en effet le ſalut de la France, plus encor que la paix avec l'Angleterre. Le Maréchal de Villars donna le change au Prince Eugéne. Un corps de dragons s'avança à la vuë du camp ennemi, comme ſi on ſe préparoit à l'attaquer; & tandis que ces dragons ſe retirent enſuite vers Guiſe, le Maréchal marche à Dénain avec ſon armée ſur cinq colonnes. 24 Juil. 1712. On force les retranchemens du Général Albemarle, défendus par dix-ſept bataillons:

lons: tout est tué, ou pris. Le Général se rend prisonnier avec deux Princesses de Nassau, un Prince de Holstein, un Prince d'Anhalt, & tous les Officiers. Le Prince Eugéne arrive à la hâte, mais à la fin de l'action, avec ce qu'il peut amener de troupes; il veut attaquer un pont, qui conduisoit à Dénain, & dont les François étoient maîtres; il y perd du monde, & retourne à son camp, après avoir été témoin de cette défaite.

TOUS les postes, vers Marchiennes le long de la scarpe, sont emportés l'un après l'autre avec rapidité. On pousse à Marchiennes défenduë par quatre-mille hommes; on en presse le siége avec tant de vivacité, qu'au bout de trois jours on
30 les fait prisonniers, & qu'on se rend maî-
Juil. tre de toutes les munitions de guerre &
1712. de bouche, amassées par les ennemis pour la campagne. Alors toute la supériorité est du côté du Maréchal de Villars. L'en-
Sept. & Oct. nemi déconcerté léve de siége de Landre-
1712. cy, & voit reprendre Douai, le Quênoi, Bouchain. Les frontiéres sont en sûreté. L'armée du Prince Eugéne se retire, diminuée de près de cinquante bataillons, dont quarante furent pris, depuis le combat de Dénain jusqu'à la fin de la campagne. La victoire la plus signalée n'auroit

roit pas produit de plus grands avantages.

SI le Maréchal de Villars avoit eû cette faveur populaire qu'ont eu quelques autres Généraux, on l'eût appellé à haute voix le Reſtaurateur de la France: mais on avouoit à peine les obligations qu'on lui avoit; & dans la joie publique d'un ſuccès ineſpéré, l'envie prédominoit encore.

CHAQUE progrès du Maréchal de Villars hâtoit la paix d'Utrecht. Le Miniſtére de la Reine Anne, reſponſable à ſa patrie & à l'Europe, ne négligea ni les intérêts de l'Angleterre, ni ceux des Alliés, ni la ſûreté publique. Il éxigea d'abord, que Philippe V, affermi en Eſpagne, renonçat à ſes droits ſur la couronne de France, qu'il avoit toûjours conſervés; & que le Duc de Berri ſon frere, héritier préſomptif de la France, après l'unique arriére-petit-fils presque mourant encor qui reſtoit à Louis XIV, renonçat auſſi à la couronne d'Eſpagne, en cas qu'il devînt Roi de France. On voulut que le Duc d'Orléans fît la même renonciation. On venoit d'éprouver, par douze ans de guerre, combien de tels actes lient peu les hommes. Il n'y a point encor de loi reconnuë, qui oblige les deſcendans a ſe priver

priver du droit de regner, auquel auront renoncé les peres. Ces renonciations ne sont efficaces, que lorsque l'intérêt commun continuë de s'accorder avec elles. Mais enfin elles calmoient pour le moment présent une tempête de douze années : & il étoit probable, qu'un jour plus d'une nation réunie soûtiendroient ces renonciations, devenuës la base de l'équilibre & de la tranquilité de l'Europe.

ON donnoit par ce Traité au Duc de Savoie l'Ile de Sicile avec le titre de Roi ; & dans le continent, Fénestrelles, Exilles & la Vallée de Pragelas. Ainsi on prenoit, pour l'aggrandir, sur la maison de Bourbon.

ON donnoit aux Hollandois une Barriére considérable, qu'ils avoient toûjours désirée ; & si l'on dépouilloit la maison de Bourbon de quelques domaines en faveur du Duc de Savoie, on prenoit en effet sur la maison d'Autriche de quoi satisfaire les Hollandois, qui devoient devenir, à ses dépens, les conservateurs & les maîtres des plus fortes villes de la Flandre. On avoit égard aux intérêts de la Hollande dans le commerce. On stipuloit ceux du Portugal.

On

ON réservoit à l'Empereur la souveraineté des Dix Provinces de la Flandre Espagnole, & le domaine utile des villes de la Barriére. On lui assûroit le Roïaume de Naples & la Sardaigne, avec tout ce qu'il possédoit en Lombardie, & les quatre ports sur les côtes de la Toscane. Mais le Conseil de Vienne se croïoit trop lésé, & ne pouvoit souscire à ces conditions.

A l'égard de l'Angleterre, sa gloire & ses intérêts étoient en sûreté. Elle faisoit démolir & combler le port de Dunkerque, objet de tant de jalousies. L'Espagne la laissoit en possession de Gibraltar & de l'Ile de Minorque. La France lui abandonnoit la Baïe d'Hudson, l'Ile de Terre Neuve & l'Acadie. Elle obtenoit, pour le commerce en Amérique, des droits qu'on ne donnoit pas aux François, qui avoient placé Philippe V sur le trône. Il faut encor compter, parmi les articles glorieux au Ministére Anglois, d'avoir fait consentir Louis XIV à faire sortir de prison, ceux de ses propres sujets, qui étoient retenus pour leur Religion. C'étoit dicter des loix, mais des loix bien respectables.

ENFIN la Reine Anne, sacrifiant à sa patrie les droits de son sang & les secret-

tes inclinations de son cœur, faisoit assûrer & garantir sa succession à la maison de Hanovre.

QUANT aux Electeurs de Baviére & de Cologne, le Duc de Baviére devoit retenir le Duché de Luxembourg & le Comté de Namur, jusqu'à ce que son frere & lui fussent rétablis dans leurs Electorats; car l'Espagne avoit cédé deux Souverainetés au Bavarois, en dédommagement de ses pertes; & les Alliés n'avoient pris ni Namur ni Luxembourg.

POUR la France, qui démolissoit Dunkerque, & qui abandonnoit tant de places en Flandre, autrefois conquises par ses armes, & assûrées par les Traités de Nimégue & de Riswick, on lui rendoit Lille, Aire, Béthune, & Saint Venant.

AINSI il paroissoit, que le Ministére Anglois rendoit justice à tout le monde. Mais les Whigs ne la lui rendirent pas; & la moitié de la nation persécuta bientôt la mémoire de la Reine Anne, pour avoir fait le plus grand bien qu'un Souverain puisse jamais faire, pour avoir donné le repos à tant de nations. On lui reprocha d'avoir pu démembrer la France, & de ne l'avoir pas fait.

TOUS ces Traités furent signés l'un après l'autre, dans le cours de l'année 1713.

1713. Soit opiniâtreté du Prince Eugéne, soit mauvaise politique du Conseil de l'Empereur; ce Monarque n'entra dans aucune de ces négociations. Il auroit eû certainement Landau & peut-être Strasbourg, s'il s'étoit prété d'abord aux vuës de la Reine Anne. Il s'obstina à la guerre, & il n'eut rien. Le Maréchal de Villars, aïant mis ce qui restoit de la Flandre Françoise en sûreté, passa vers le Rhin, & après s'être rendu maître de Spire, de Worms, de tous les païs d'alentour, il prend ce même Landau que l'Empereur eût pu conserver par la paix; il force les lignes que le Prince Eugéne avoit fait tirer dans le Brisgau; défait dans ses lignes le Maréchal Vaubonne, assiége & prend Fribourg, la Capitale de l'Autriche Antérieure.

20 Août 1713.

20 Sept.

30 Octob.

LE Conseil de Vienne pressoit de tous côtés les secours qu'avoient promis les Cercles de l'Empire; & ces secours ne venoient point. Il comprit alors que l'Empereur, sans l'Angleterre & la Hollande, ne pouvoit prévaloir contre la France; & il se résolut trop tard à la paix.

LE Maréchal de Villars, après avoir ainsi terminé la guerre, eut encor la gloire de conclure cette Paix à Rastat avec le Prince Eugéne. C'étoit peut-être la pre-

miére fois, qu'on avoit vu deux Généraux opposés, au sortir d'une campagne, traiter au nom de leurs maîtres. Ils y portérent tous deux la franchise de leur caractére. J'ai ouï conter au Maréchal de Villars, qu'un des premiers discours qu'il tint au Prince Eugéne, fut celui-ci: *Monsieur, nous ne sommes point ennemis; vos ennemis sont à Vienne, & les miens à Versailles.* En effet, l'un & l'autre eurent toûjours dans leurs cours des cabales à combattre.

IL ne fut point question dans ce Traité, des droits que l'Empereur réclamoit toûjours sur la Monarchie d'Espagne, ni du vain Titre de Roi Catholique que Charles VI prit toûjours, tandis que le Roïaume restoit assûré à Philippe V. Louis XIV garda Strasbourg & Landau qu'il avoit offert de céder auparavant, Huningue & le Nouveau Brisac qu'il avoit proposé lui-même de raser, la Souveraineté de l'Alsace à laquelle il avoit offert de renoncer. Mais ce qu'il y eut de plus honorable; il fit rétablir dans leurs Etats & dans leurs rangs, les Electeurs de Cologne & de Baviére.

C'EST une chose très-remarquable, que la France, dans tous ses traités avec les Empereurs, a toûjours protegé les droits des

des Princes & des Etats de l'Empire. Elle posa les fondements de la Liberté Germanique à Munster, & fit ériger un huitiéme Electorat pour cette même maison de Baviére. Le Traité de Nimégue confirma celui de Westphalie. Elle fit rendre par le Traité de Riswick, tous les biens du Cardinal de Furstenberg. Enfin par la Paix d'Utrecht, elle rétablit deux Electeurs. Il faut avoüer, que dans toute la négociation qui termina cette longue querelle, la France reçut la loi de l'Angleterre, & la fit à l'Empire.

LES Mémoires Historiques du tems, sur lesquels on a formé les compilations de tant d'histoires de Louis XIV, disent que le Prince Eugéne, en finissant les Conférences, pria le Duc de Villars d'embrasser pour lui les genoux de Louis XIV, & de présenter à ce Monarque les assûrances du plus profond respect *d'un sujet envers son Souverain.* Premiérement, il n'est pas vrai, qu'un Prince, petit-fils d'un Souverain, soit le sujet d'un autre Prince, pour être né dans ses Etats. Secondement, il est encor moins vrai, que le Prince Eugéne, Vicaire-Général de l'Empire, pût se dire sujet du Roi France. *c*)

c) Tout ce paragraphe est inutile.

CEPENDANT chaque Etat se mit en possession de ses nouveaux droits. Le Duc de Savoie se fit reconnoître en Sicile, sans consulter l'Empereur qui s'en plaignit en vain. Louis XIV fit recevoir ses troupes dans Lille. Les Hollandois se saisirent des villes de leur Barriére; & les Etats du païs leur donnérent douze-cent-cinquante mille florins par an, pour être les maîtres en Flandre. Louis XIV fit combler le port de Dunkerque, raser la citadelle, & démolir toutes les fortifications du côté de la mer, sous les yeux d'un Commissaire Anglois. Les Dunkerquois, qui voïoient par-là tout leur commerce périr, députerent à Londres pour implorer la clémence de la Reine Anne. Il étoit triste pour Louis XIV, que ses sujets allassent demander grace à une Reine d'Angleterre; mais il fut encor plus triste pour eux, que la Reine Anne fût obligée de les refuser.

LE Roi, quelque tems après, fit élargir le Canal de Mardick; & au moïen des écluses, on fit un Port qu'on disoit déja égaler celui de Dunkerque. Le Comte de Stairs, Ambassadeur d'Angleterre, s'en plaignit vivement à ce Monarque. Il est dit dans un des meilleurs livres que nous aïons, que Louis XIV répondit au Lord Stairs:

Stairs: *Monsieur l'Ambassadeur, j'ai toûjours été le maître chez moi, quelquefois chez les autres; ne m'en faites pas souvenir.* Je sai de science certaine, *d*) que jamais Louis XIV ne fit une réponse si peu convenable *e*). Il n'avoit jamais été le maître chez les Anglois, *f*) il s'en falloit beaucoup. Il l'étoit chez lui; mais il s'agissoit de savoir, s'il étoit le maître d'éluder un Traité, auquel il devoit son repos, & peut-être une grande partie de son Roïaume. Ce qui est vrai, c'est qu'il fit interrompre les travaux de Mardick, & qu'ainsi il céda aux représentations de l'Ambassadeur, loin de les braver. Les ouvrages du Canal de Mardick furent démolis bientôt après dans la Régence, & le Traité accompli dans tous ses points. *Avril* 1714.

Après cette Paix d'Utrecht & de Rastat, Philippe V ne joüit pas encor de toute l'Espagne; il lui resta la Catalogne à soûmettre, ainsi que les Iles de Majorque & d'Ivica.

d) Je sai de science certaine qu'il le fit.

e) Le Président Hesnault a tort de rapporter ce fait, puis qu'il signifie rien. Voltaire a tort de le réfuter.

f) Il ne s'agit pas de savoir s'il a été le maître chez les Anglois; mais il est sur qu'il l'avoit été chez les autres.

IL faut savoir que l'Empereur Charles, aïant laissé sa femme à Barcelone, ne pouvant soûtenir la guerre d'Espagne, & ne voulant ni céder ses droits ni accepter la Paix d'Utrecht, étoit cependant convenu alors avec la Reine Anne, que l'Impératrice & ses troupes, devenuës inutiles en Catalogne, seroient transportées sur des vaisseaux Anglois. En effet la Catalogne avoit été évacuée; & Staremberg en partant s'étoit démis de son titre de Vice-Roi. Mais il laissa toutes les semences d'une guerre civile, & l'espérance d'un promt secours de la part de l'Empereur & même de l'Angleterre. Ceux qui avoient alors le plus de crédit dans cette province, imaginérent qu'ils pourroient former une République sous une protection étrangére, & que le Roi d'Espagne ne seroit pas assez fort pour les conquérir. Ils déploïérent alors ce caractére que Tacite leur attribuoit il y a si long-tems. „ Nation intrépide, „ dit-il, qui compte la vie pour rien, „ quand ils ne l'emploient pas à combat„ tre.

S'ILS avoient fait pour Philippe V leur Roi, autant d'efforts qu'ils en firent alors contre lui; jamais l'Archiduc n'eût disputé l'Espagne. Ils prouvérent par leur opiniâtre resistance, que Philippe V, délivré même

même de son compétiteur, ne pouvoit seul les réduire. Louis XIV, qui dans les derniers tems de la guerre n'avoit pû fournir ni soldats ni vaisseaux à son petit-fils contre Charles son concurrent, lui en envoïa alors contre ses sujets révoltés. Une escadre Françoise bloqua le port de Barcelone, & le Maréchal de Barwick l'assiégea par terre.

LA Reine d'Angleterre, fidéle à ses traités, ne secourut point cette ville. L'Empereur d'Allemagne promit de vains secours. Les assiégés se défendirent avec un courage fortifié par le fanatisme. Les Prêtres, les Moines, coururent aux armes & sur les brêches, comme s'il s'étoit agi d'une guerre de Religion. Un fantôme de liberté les rendit sourds à toutes les avances qu'ils reçurent de leur Maître. Plus de cinq-cent Ecclésiastiques moururent dans ce siége les armes à la main. On peut juger, si leurs discours & leurs exemples avoient animé les peuples.

ILS arborérent sur la brêche un drapeau noir, & soûtinrent plus d'un assaut. Enfin les assigéans aïant pénétré, les assiégés se battirent encor de ruë en ruë; & retirés dans la ville neuve tandis que l'ancienne étoit prise, ils demandérent encor en ca-

12 pitulant, qu'on leur conservat tous leurs
Sept. priviléges. Ils n'obtinrent que la vie &
1714. leurs biens. La plûpart de leurs priviléges leur furent ôtés. Soixante Moines, condamnés aux galéres, furent la seule vengeance que l'on prit. Philippe V avoit traité plus rudement la petite ville de Xativa dans le cours de la guerre : on l'avoit détruite de fond en comble, pour faire un exemple. Mais si on rase une petite ville de peu d'importance, on n'en rase point une grande, qui a un beau port de mer, & dont le maintien est utile à l'Etat.

CETTE fureur des Catalans, qui ne les avoit pas animés quand Charles VI étoit parmi eux, & qui les transporta quand ils furent sans secours, fut la derniére flamme de l'incendie, qui avoit ravagé si long-tems la plus belle partie de l'Europe, par le Testament de Charles II. Roi d'Espagne.

CHA-

CHAPITRE VINGT-TROISIEME.

Tableau de l'Europe, depuis la Paix d'Utrecht jusqu'en 1750. *a*)

J'OSE appeller encor cette longue guerre, une guerre civile. Le Duc de Savoie y fut armé contre ses deux filles. Le Prince de Vaudemont, qui avoit pris le parti de l'Archiduc Charles, avoit été sur le point de faire prisonnier dans la Lombardie, son propre pere qui tenoit pour Philippe V. L'Espagne avoit été réellement partagée en factions. Des régimens entiers de Calvinistes François avoient servi contre leur patrie. C'étoit enfin pour une succession entre parens, que la guerre générale avoit commencé: & l'on peut ajoûter, que la Reine d'Angleterre excluoit du trône son frere, que Louis XIV protégeoit, & qu'elle fut obligée de le proscire.

LES espérances & la prudence humaine furent trompées dans cette guerre, comme

a) Ce tableau de l'Europe n'appartient point au sujet.

me elles le ſont toûjours. Charles VI, deux fois reconnu dans Madrid, fut chaſſé d'Eſpagne. Louis XIV, près de ſuccomber, ſe releva par les brouilleries imprévuës de l'Angleterre. Le Conſeil d'Eſpagne, qui n'avoit appellé le Duc d'Anjou au trône que dans le deſſein de ne jamais démembrer la Monarchie, en vit beaucoup de parties ſéparées. La Lombardie, la Flandre, reſtérent à la maiſon d'Autriche: la maiſon de Pruſſe eut une petite partie de cette même Flandre *b*), & les Hollandois dominérent dans une autre; une quatriéme partie demeura à la France. Ainſi l'héritage entre quatre Puiſſances: & celle qui ſembloit y avoir le plus de droit, n'y conſerva pas une métairie. La Sardaigne, inutile à l'Empereur, lui reſta pour un tems. Il jouit quelques années de Naples, ce grand fiéf de Rome, qu'on s'eſt arraché ſi ſouvent & ſi aiſément. Le Duc de Savoie eut quatre ans la Sicile, & ne l'eut que pour ſoûtenir contre le Pape, le droit ſingulier mais ancien, d'être Pape lui-même dans cette Ile; c'eſt à dire, d'être, au dogme près, Souverain abſolu en matiére de Religion.

LA

b) L'auteur veut dire, *de la Gueldre*. Tout eſt écrit dans cette exactitude.

LA vanité de la Politique parut encor plus après la Paix d'Utrecht, que pendant la guerre. Il eſt indubitable, que le nouveau miniſtére de la Reine Anne vouloit préparer en ſecret le rétabliſſement du fils de Jacques II ſur le trône. La Reine Anne elle-même commençoit à écouter la voix de la nature, par celle de ſes Miniſtres; & elle étoit dans le deſſein de laiſſer la ſucceſſion à ce frere, dont elle avoit mis la tête à prix malgré elle. Sa mort prévint tous ces deſſeins. La maiſon de Hanovre, qu'elle regardoit comme étrangére & qu'elle n'aimoit pas, lui ſuccéda; ſes Miniſteres furent perſécutés; & le parti du Prétendant aïant tenté de ſoûtenir ſes droits en 1715, ce parti fut défait; la rébellion, qui, ſi la Reine Anne eut vécu plus long tems, eût été une révolution légitime, fut punie par le ſang qui coula ſur les échafauts.

L'INTELLIGENCE & l'union de la France & de l'Eſpagne, qu'on avoit tant redoutée & qui avoit alarmé tant d'Etats, fut rompuë dès que Louis XIV eut les yeux fermés. Le Duc d'Orléans Régent de France, quoiqu'irréprochable c) ſur les ſoins de la conſervation de ſon pupile, ſe conduiſit

c) Parentheſe inutile.

sit comme s'il eut dû lui succéder. Il s'unit étroitement avec l'Angleterre, réputée l'ennemie naturelle de la France; & rompit ouvertement avec la branche de Bourbon qui regnoit à Madrid: & Philippe V, qui avoit rénoncé à la couronne de France par la paix, excita ou plûtôt prêta son nom pour exciter des séditions en France, qui devoient lui donner la Régence d'un païs, où il ne pouvoit regner. Ainsi, après la mort de Louis XIV, toutes les vuës, toutes les négociations, toute la politique, changérent & dans sa famille & chez tous les Princes.

LE Régent de France, uni avec les Anglois, attaqua l'Espagne; de sorte que la premiére guerre de Louis XV fut entrepriſe contre son oncle, que Louis XIV avoit établi au prix de tant de sang.

DANS le tems de cette courte guerre, le ministére d'Espagne voulut tromper le Duc de Savoie; & le Duc de Savoie voulut tromper l'Empereur; & il résulta de ce cahos d'intrigues, que les Espagnols dépouillérent l'Empereur de la Sardaigne, & le Duc de Savoie de Sicile en 1718. Mais forcés par la France qui les battoit sur terre & par les Anglois qui les battoient sur mer, ils rendirent alors la Sicile à la maison d'Autriche; & la Sardaigne

daigne devint le partage des Ducs de Savoie, qui la poſſédent encore, & qui prennent le titre de Roi de Sardaigne.

POUR mieux ſentir, par quelle fatalité aveugle les affaires de ce monde ſont gouvernées; il faut remarquer que l'Empire Ottoman, qui avoit pû attaquer l'Empire d'Allemagne pendant la longue guerre de 1701, attendit la concluſion totale de la paix générale, pour faire la guerre à l'Empereur, contre des troupes aguerries commandées par le Prince Eugéne, qui vainquit les Turcs dans deux journées mémorables, & qui les réduiſit à demander une Paix humiliante: & pour comble de ces contradictions, dont toutes les affaires ſont remplies; ce même Empereur, vainqueur de Turcs, ne put avoir la Sicile, que par le ſecours des Anglois & du Régent de France.

MAIS, ce qui étonna le plus toutes les Cours de l'Europe, ce fut de voir quelque tems après en 1724 & 1725, Philippe V & Charles VI, autrefois ſi acharnés l'un contre l'autre, maintenant étroitement unis; & les affaires ſorties de leur route naturelle, au point que le miniſtére de Madrid gouverna une année entiére la Cour de Vienne. Cette Cour, qui n'avoit jamais eû d'autre intention que de fermer

à la

à la Maiſon Françoiſe d'Eſpagne tout accès dans l'Italie, ſe laiſſa entraîner loin de ſes propres ſentimens, au point de recevoir un fils de Philippe V & d'Eliſabeth de Parme ſa ſeconde femme, dans cette même Italie, dont on vouloit exclure tout François & tout Eſpagnol. L'Empereur donna à ce fils puisné de ſon concurrent, l'inveſtiture de Parme & de Plaiſance & du Grand-Duché de Toſcane. Quoique la ſucceſſion de ces Etats ne fût point ouverte, Dom Carlos y fut introduit avec ſix-mille Eſpagnols; & il n'en coûta à l'Eſpagne; que deux-cent-mille piſtoles données à Vienne.

CETTE faute du Conſeil de l'Empereur ne fut pas au rang des fautes heureuſes; elle lui coûta plus cher dans la ſuite. Tout étoit étrange dans cet accord; c'étoit deux maiſons ennemies, qui s'uniſſoient ſans ſe fier l'une à l'autre; c'étoit les Anglois, qui aïant tout fait pour détrôner Philippe V, & lui aïant arraché Minorque & Gibraltar, étoient les Médiateurs de ce Traité; c'étoit un Hollandois, Ripperda devenu Duc & tout-puiſſant en Eſpagne, qui le ſignoit, qui fut disgracié après l'avoir ſigné, & qui alla mourir enſuite dans le Roïaume de Maroc,

roc, où il tenta d'établir une Religion Nouvelle.

CEPENDANT en France, la Régence du Duc d'Orléans, que ſes ennemis ſecrets & le bouleverſement général des finances devoient rendre la plus orageuſe des régences, avoit été la plus paiſible & la plus fortunée. L'habitude, que les François avoient priſe, d'obéir ſous Louis XIV, fit la ſûreté du Régent, & la tranquilité publique. Une conſpiration, dirigée de loin par le Cardinal Albéroni & mal trâmée en France, fut découverte & diſſipée auſſitôt que formée. Le Parlement, qui dans la Régence de la Reine Anne avoit fait la guerre civile pour douze charges de Maîtres des Requêtes, & qui avoit caſſé les Teſtamens de Louis XIII & de Louis XIV avec moins de formalités que celui d'un particulier, eut à peine la liberté de faire des remontrances, lorſqu'on eut augmenté la valeur numéraire des eſpéces trois fois au de là du prix ordinaire. Sa marche à pied, de ſa Grand'-Chambre au Louvre, ne lui attira que les railleries du peuple. *d*) L'Edit le plus

d) Et les gémiſſemens des citoïens, & l'admiration des ſages.

plus injuſte qu'on ait jamais rendu, celui de défendre à tous les habitans d'un roïaume d'avoir chez ſoi plus de cinq cent francs d'argent comptant, n'excita pas le moindre mouvement. La diſette entiére des eſpéces dans le public; tout un peuple en foule ſe preſſant, pour aller recevoir à un bureau quelque monnoie néceſſaire à la vie, en échange d'un papier décrié dont la France étoit inondée; pluſieurs citoïens écraſés dans cette foule, & leurs cadavres portés par le peuple au palais roïal, ne produiſirent pas une apparence de ſédition. Enfin ce fameux ſyſtéme de Law, qui ſembloit devoir ruiner la Régence & l'Etat, ſoûtint en effet l'un & l'autre par des conſéquences, que perſonne n'avoit prévuës.

LA cupidité qu'il réveilla dans toutes les conditions, depuis le plus bas peuple jusqu'aux Magiſtrats, aux Evêques & aux Princes, détourna tous les eſprits de toute attention au bien public & de toute vuë politique & ambitieuſe, en les rempliſſant de la crainte de perdre & de l'avidité de gagner. C'étoit un jeu nouveau & prodigieux, où tous les citoïens parioient les uns contre les autres. Des joueurs acharnés ne quittent point leurs cartes pour troubler le gouvernement. Il

arriva

arriva par un prestige dont les ressorts ne purent être visibles qu'aux yeux les plus exercés & les plus fins, qu'un système tout chimérique enfanta un commerce réel, & fit renaître la Compagnie des Indes, établie autrefois par le célébre Colbert, & ruinée par les guerres. Enfin, s'il y eut beaucoup de fortunes particuliéres détruites, la nation devint bientôt plus commerçante & plus riche. Ce système éclaira les esprits, comme les guerres civiles aiguisent les courages.

Après que la confusion des finances eut cessé avec la Régence, celle des affaires politiques cessa aussi, lorsque le Cardinal de Fleury fut à la tête du ministére. S'il y a jamais eû quelqu'un d'heureux sur la terre, c'étoit sans doute le Cardinal de Fleury. On le regarda comme un homme des plus aimables & de la société la plus délicieuse, jusqu'à l'âge de soixante & treize ans; & lorsqu'à cet âge, où tant de vieillards se retirent du monde, il fut regardé comme un des plus sages. Depuis 1726 jusqu'à 1742, tout lui prospéra. Il conserva jusqu'à près de quatre vingt-dix ans, une tête saine, libre, & capable d'affaires. *f*)

f) Généralités sur un sujet sur lequel il y avoit tant de particularités à dire.

QUAND on ſonge, que de mille contemporains il y en a trés-rarement un ſeul qui parvienne à cet âge, on eſt obligé d'avouer, que le Cardinal de Fleury eut une deſtinée unique. Si ſa grandeur fut ſinguliére, en ce qu'aïant commencé ſi tard, elle dura ſi long-tems ſans aucun nuage, ſa modération & la douceur de ſes mœurs ne le furent pas moins. On ſait quelles étoient les richeſſes & la magnificence du Cardinal d'Amboiſe, qui aſpiroit à la tiare; & la ſimplicité arrogante de Ximénès, qui levoit des armées à ſes dépens, & qui, vétu en Moine, diſoit qu'avec ſon cordon il conduiſoit les Grands d'Eſpagne. On connoit le faſte roïal de Richelieu, les richeſſes prodigieuſes accumulées par Mazarin. Il reſtoit au Cardinal de Fleury la diſtinction de la modeſtie. Il fut ſimple & œconome en tout, ſans jamais ſe démentir. L'élévation manquoit à ſon caractére. *g*) Ce défaut tenoit à des vertus, qui ſont la douceur, l'égalité, l'amour de l'ordre & de la paix: il prouva, que les eſprits doux & concilians ſont faits pour gouvener les autres.

IL laiſſa tranquilement la France réparer ſes pertes & s'enrichir par un commerce immenſe, ſans faire aucune innovation, & traitant l'Etat comme un corps puiſſant

g) Ce n'étoit pas ſon ſeul défaut.

puissant & robuste, qui se rétablit de lui-même.

LES affaires politiques rentrérent insensiblement dans leur ordre naturel. Heureusement pour l'Europe, le premier Ministre d'Angleterre, Robert Walpole, étoit d'un caractére aussi pacifique; & ces deux hommes continuérent à maintenir presque toute l'Europe dans ce repos, qu'elle goûta depuis la paix d'Utrecht jusqu'en 1733; repos, qui n'avoit été troublé qu'une fois par la guerre passagére de 1718. Ce fut un tems heureux pour toutes les nations, qui cultivant à l'envi le commerce & les arts, oubliérent toutes leurs calamités passées.

En ces tems-là se formoient deux Puissances, dont l'Europe n'avoit point entendu parler avant ce siécle. La premiére étoit la Russie, que le Czar Pierre le Grand avoit tirée de la barbarie. Cette Puissance ne consistoit avant lui, que dans des déserts immenses, & dans un peuple sans loix, sans discipline, sans connoissances, tel que de tout tems ont été les Tartares. Il étoit si étranger à la France & si peu connu, que lorsqu'en 1668 Louis XIV avoit reçu une Ambassade Moscovite, on célébra par une médaille cet é-

vénement, comme l'Ambaſſade des Siamois.

Cet Empire nouveau commença à influer ſur toutes les affaires, & à donner des loix au Nord, après avoir abattu la Suéde. La ſeconde Puiſſance, établie à force d'art & ſur des fondemens moins vaſtes, étoit la Pruſſe. Ses forces ſe préparoient & ne ſe déploïoient pas encore.

LA maiſon d'Autriche étoit reſtée à-peu-près dans l'état où la paix d'Utrecht l'avoit miſe. L'Angleterre conſervoit ſa puiſſance ſur mer, & la Hollande perdoit inſenſiblement la ſienne. Ce petit Etat, puiſſant par le peu d'induſtrie des autres nations, tomboit en décadence, parce que ſes voiſins faiſoient eux-mêmes le commerce, dont il avoit été le maître. La Suéde languiſſoit. Le Danemarck étoit floriſſant. L'Eſpagne & le Portugal ſubſiſtoient par l'Amérique. L'Italie, toûjours foible, étoit diviſée en autant d'Etats qu'au commencement du ſiécle, ſi on excepte Mantouë, devenuë patrimoine Autrichien.

LA Savoïe donna alors un grand ſpectacle au monde, & une grande leçon aux Souverains. Le Roi de Sardaigne, Duc de Savoïe, ce Victor-Amadée, tantôt allié,

lié, tantôt ennemi de la France & de l'Autriche, & dont l'incertitude avoit passé pour politique, lassé des affaires & de lui même, abdiqua par un caprice en 1730. à l'âge de soixante-quatre ans, la couronne qu'il avoit portée le premier de sa famille, & se repentit par un autre caprice, un an après. La société de sa maîtresse devenuë sa femme, la dévotion & le repos, ne pûrent satisfaire une ame occupée pendant cinquante ans des affaires de l'Europe. Il fit voir, quelle est la foiblesse humaine, & combien il est difficile de remplir son cœur sur le trône & hors du trône. Quatre Souverains dans ce siécle renoncérent à la couronne; Christine, Casimir, Philippe V, & Victor-Amadée. Philidpe V ne reprit le gouvernement que malgré lui. Casimir n'y pensa jamais. Christine en fut tentée quelquetems, par un dégoût qu'elle eut à Rome. Amadée seul voulut remonter par la force, sur le trône que son inquiétude lui avoit fait quitter. La suite de cette tentative est connuë. Son fils, Charles Emanuel, auroit acquis une gloire au-dessus des couronnes, en remettant à son pere celle qu'il tenoit de lui, si ce pere seul l'eut redemandée, & si la conjoncture des tems l'eut exigé; mais c'étoit une maî-

treſſe ambitieuſe qui vouloit regner, & tout le Conſeil fut forcé d'en prévenir les ſuites funeſtes, & de faire arrêter celui qui avoit été ſon Souverain. Il mourut depuis en priſon. Il eſt très faux, que la Cour de France voulut envoïer vingt-mille hommes, pour défendre le pere contre le fils, comme on l'a dit dans des Mémoires de ce tems là. Ni l'abdication de ce Roi, ni ſa tentative pour reprendre le ſceptre, ni ſa priſon, ni ſa mort, ne cauſérent le moindre mouvement chez les nations voiſines.

TOUT étoit paiſible depuis la Ruſſie juſqu'à l'Eſpagne, lorsque la mort d'Auguſte Second replongea l'Europe dans les diſſenſions & dans les malheurs, dont elle eſt ſi rarement exemte.

LE Roi Staniſlas, beau-pere de Louis XV, déja nommé Roi de Pologne en 1704, fut élu Roi en 1733, de la maniére la plus légitime & la plus ſolemnelle. Mais l'Empereur Charles VI fit procéder à une autre élection appuiée par ſes armes & par celles de la Ruſſie. Le fils du dernier Roi de Pologne, Electeur de Saxe, qui avoit épouſé une niéce de Charles VI, l'emporta ſur ſon concurrent. Ainſi la maiſon d'Autriche, qui n'avoit pas eû le pouvoir de ſe conſerver l'Eſpagne & les Indes Occi-

Occidentales, & qui, en dernier lieu, n'avoit pu établir une compagnie de commerce à Ostende, eut le crédit d'ôter la couronne au beau-pere de Louis XV. La France vit renouveller ce qui étoit arrivé au Prince Armand de Conti, qui solemnellement élu, mais n'aïant ni argent ni troupes, & plus recommendé que soûtenu, perdit le roïaume où il avoit été appellé.

LE Roi Stanislas alla à Dantzig soûtenir son élection. Le grand nombre, qui l'avoit choisi, céda bientôt au petit nombre qui lui étoit contraire. Ce païs, où le peuple est esclave, où la Noblesse vend ses suffrages, où il n'y a jamais dans le trésor public de quoi entretenir les armées, où les loix sont sans vigueur, où la liberté ne produit que des divisions; ce païs, dis je, se vantoit en vain d'une Noblesse belliqueuse, qui peut montrer à cheval au nombre de cent mille hommes. Dix-mille Russes firent d'abord disparoître tout ce qui étoit assemblé en faveur de Stanislas. La Nation Polonoise, qui un siécle auparavant régardoit les Russes avec mépris, étoit alors intimidée & conduite par eux. L'Empire de Russie étoit devenu formidable, depuis que Pierre le Grand l'avoit formé. Dix-mille esclaves Russes disci-

plinés disperserent toute la Noblesse de Pologne; & le Roi Stanislas, refermé dans la ville de Dantzig, y fut bientôt assiégé par une armée de trente-mille hommes.

L'EMPEREUR d'Allemagne, uni avec la Russie, étoit sûr du succès. Il eût fallu, pour tenir la balance égale, que la France eût envoïé par mer une nombreuse armée: mais l'Angleterre n'auroit pas vu ces préparatifs immenses, sans se déclarer. Le Cardinal de Fleury, qui ménageoit l'Angleterre, ne voulut ni avoir la honte d'abandonner entiérement le Roi Stanislas, ni hazarder de grandes forces pour le secourir. Il fit partir une escadre avec quinze-cent hommes, commandée par un Brigadier. Cet Officier ne crut pas que sa commission fût sérieuse: il jugea, quand il fut près de Dantzig, qu'il sacrifieroit sans fruit ses soldats; & il alla relâcher en Danemarck. Le Comte de Plélo, Ambassadeur de France auprès du Roi de Danemarck, vit avec indignation cette retraite, qui lui paroissoit humiliante. C'étoit une jeune homme, *b*) qui joignoit à l'étude des

b) Le Comte de Plélo, étoit un homme téméraire, d'un savoir superficiel, se piquant d'es-

des belles lettres & de la philosophie des sentiments héroïques, dignes d'une meilleure fortune. Il résolut de secourir Dantzig contre une armée avec cette petite troupe, ou d'y périr. Il écrivit, avant de s'embarquer, une lettre à l'un des Secretaires d'Etat, laquelle finissoit par ces mots: „ je suis sûr que je n'en reviendrai „ pas; je vous recommende ma femme & „ mes enfans „. Il arriva à la rade de Dantzig, débarqua & attaqua l'armée Russe; il y périt percé de coups, comme il l'avoit prévû; & ce qui ne fut pas tué de sa troupe, fut prisonnier de guerre. Sa lettre arriva avec la nouvelle de sa mort. Dantzig fut pris; l'Ambassadeur de France auprès de la Pologne, qui étoit dans cette place, fut prisonnier de guerre, malgré les priviléges de son caractére. Le Roi Stanislas n'échapa qu'à travers beaucoup de dangers & à la faveur de plus d'un déguisement, après avoir vu sa tête mise

d'esprit, & qui n'avoit rien de mieux à faire que de mourir au lit d'honneur parcequ'il s'ennuioit à périr à Copenhague, qu'il venoit de se brouiller par une imprudence avec le ministre, & qu'il devoit à Paris un million. Il a été fort estimé des savans danois qui sont fort ignorans & des gentils hommes qui ne sont pas fort connoisseurs.

mise à prix par le Général des Moscovites, dans un païs libre, dans sa propre patrie, au milieu de la nation qui l'avoit élu suivant toutes les loix.

LE Ministére de France eût entiérement perdu cette réputation nécessaire au maintien de la grandeur, si elle n'eut tiré vengeance d'un tel outrage; mais cette vengeance n'étoit rien, si elle n'étoit pas utile.

L'éloignement des lieux ne permettoit pas qu'on se portat sur les Moscovites; & la politique vouloit que la vengeance tombat sur l'Empereur. On l'exécuta efficacement en Allemagne & en Italie. La France s'unit avec l'Espagne & la Sardaigne. Ces trois Puissances avoient leurs intérêts divers, qui tous concouroient au même but, d'affoiblir l'Autriche.

LES Ducs de Savoie avoient depuis longtems accrû petit-à petit leurs Etats, tantôt en vendant leur secours aux Empereurs, tantôt en se déclarant contre eux. Le Roi Charles-Emanuel espéroit le Milanois; & il lui fut promis par les Ministres de Versailles & de Madrid. Le Roi d'Espagne Philippe V, ou plûtôt la Reine Elisabeth de Parme son épouse, espéroit pour ses enfans de plus grands établissemens que Parme & Plaisance. Le

Roi

Roi de France n'enviſageoit aucun avantage pour lui que ſa propre gloire, l'abaiſſement de ſes ennemis & le ſuccès de ſes Alliés.

PERSONNE ne prévoïoit alors, que la Lorraine dût être le fruit de cette guerre. On eſt preſque toûjours mené par les événemens, & rarement on les dirige. Jamais négociation ne fut plus promtement terminée, que celle qui uniſſoit ces trois Monarques.

L'ANGLETERRE & la Hollande, accoûtumées depuis longtems à ſe déclarer pour l'Autriche contre la France, l'abandonnérent en cette occaſion. Ce fut le fruit de cette réputation d'équité & de moderation, que la Cour de France avoit acquiſe. L'idée de ſes vuës pacifiques & dépouillées d'ambition, enchainoit encor ſes ennemis naturels, lors même qu'elle faiſoit la guerre; & rien ne fit plus d'honneur au Miniſtére, que d'être parvenu à faire comprendre à ces Puiſſances, que la France pouvoit faire la guerre à l'Empereur, ſans alarmer la liberté de l'Europe. Tous lés Potentats regardérent donc tranquilement ſes ſuccès rapides. Une armée de François fut maîtreſſe de la campagne ſur le Rhin, & les troupes de France, d'Eſpagne & de Savoie jointes enſemble, furent

furent les maîtresses de l'Italie. Le Maréchal de Villars finit sa glorieuse carriére à quatre-vingt-deux ans, après avoir pris Milan. Le Maréchal de Cogni, son successeur, gagna deux batailles; tandis que le Duc de Montémar, Général des Espagnols, remporta une victoire dans le Roïaume de Naples, à Bitonto, dont il eut le surnom. C'est une récompense que la Cour d'Espagne donne souvent, à l'exemple des anciens Romains. Dom Carlos, qui avoit été reconnu Prince héréditaire de Toscane, fut bientôt Roi de Naples & de Sicile. Ainsi l'Empereur Charles VI perdit presque toute l'Italie, pour avoir donné un Roi à la Pologne: & un fils du Roi d'Espagne eut en deux campagnes, ces deux Siciles, prises & reprises tant de fois auparavant, & l'objet continuel de l'attention de la maison d'Autriche pendant plus de deux siécles.

CETTE guerre d'Italie est la seule, qui se soit terminée avec un succès solide pour les François depuis Charlemagne. La raison en est, qu'ils avoient pour eux le Gardien des Alpes, devenu le plus puissant Prince de ces contrées; qu'ils étoient secondés des meilleures troupes d'Espagne; & que les armées furent toûjours dans l'abondance.

L'EM-

L'EMPEREUR fut alors trop heureux, de recevoir des conditions de paix que lui offroit la France victorieuse. Le Cardinal de Fleury Ministre de France, qui avoit eû la sagesse d'empêcher l'Angleterre & la Hollande de prendre part à cette guerre, eut aussi celle de la terminer heureusement sans leur intervention.

PAR cette paix, Dom Carlos fut reconnu Roi de Naples & de Sicile. L'Europe étoit déja accoutumée à voir donner & changer des Etats. On assigna à François Duc de Lorraine, désigné gendre de l'Empereur, l'héritage des Médicis qu'on avoit auparavant accordé à Dom Carlos; & le dernier Grand-Duc de Toscane, près de sa fin, demandoit, *si on ne lui donneroit pas un troisiéme héritier, & quel enfant l'Empire & la France vouloient lui faire.* Ce n'est pas, que le Grand Duché de Toscane se regarda comme un fiéf de l'Empire; mais l'Empereur le regardoit comme tel, aussi bien que Parme & Plaisance, révendiqué toûjours par le Saint-Siége, & dont le dernier Duc de Parme avoit fait hommage au Pape: tant les droits changent selon les tems. Par cette paix, ces Duchez de Parme & Plaisance, que les droits du sang donnoient à Dom Carlos fils de Philippe V & d'une

Princesse

Princesse de Parme, furent cédés à l'Empereur Charles VI en propriété.

LE Roi de Sardaigne Duc de Savoie, qui avoit compté sur le Milanois auquel sa maison toûjours aggrandie par dégrés avoit depuis longtems des prétentions, n'en obtint qu'une petite partie, comme le Navarois, le Tortonis, les Fiefs des Langhes. Il tiroit ses droits sur le Milanois, d'une fille de Philippe Deux Roi d'Espagne, dont il descendoit. La France avoit aussi ses anciennes prétentions, par Louis XII, héritier naturel de ce Duché. Philippe V avoit les siennes, par les inféodations renouvellées à quatre Rois d'Espagne ses prédécesseurs. Mais toutes ces prétentions cédérent à la convenance & au bien public. L'Empereur garda le Milanois, malgré la loi générale des Fiefs de l'Empire, qui veut que l'Empereur Seigneur Suserain en donne toûjours l'investiture; sans quoi les Empereurs pourroient engloutir à la longue toutes les mouvances de leur couronne. Mais cette loi souffre tant d'exceptions; il y tant d'exemples pour & contre qu'il faut avouer qu'en matiére d'Etat l'intérêt présent est la premiére des loix.

PAR

PAR ce Traité, le Roi Stanislas renoncoit au Roïaume qu'il avoit eû deux fois, & qu'on n'avoit pu lui conserver; il gardoit le Titre de Roi. Il lui falloit un autre dédommagement, & ce dédommagement fut pour la France encor plus que pour lui. Le Cardinal de Fleury se contenta d'abord du Barrois, que le Duc de Lorraine devoit donner au Roi Stanislas, avec la réversion à la couronne de France; & la Lorraine ne devoit être cédée, que lorsque son Duc seroit en pleine possession de la Toscane. C'étoit faire dépendre cette cession de la Lorraine de beaucoup de hazards. C'étoit peu profiter des plus grands succès & des conjonctures les plus favorables. On encouragea le Cardinal de Fleury à se servir de ses avantages: il demanda La Lorraine aux mêmes conditions que le Barrois, & il l'obtint.

IL n'en coûta que quelque argent comptant, & une pension de quatre-millions-cinq-cent-mille livres, faite au Duc François jusqu'à ce que la Toscane lui fût echuë.

AINSI la Lorraine fut réunie à la Couronne irrévocablement; réunion tant de fois inutilement tentée. Par là un Roi Polonois fut transplanté en Lorraine; & cette province eut pour la derniére fois

un Souverain réſident chez elle, & il la rendit heureuſe. La maiſon regnante des Princes Lorrains devint Souveraine de la Toſcane. Le ſecond fils du Roi d'Eſpagne fut transféré à Naples. On auroit pu renouveller la médaille de Trajan, *regna aſſignata, les trônes donnés.*

LA maiſon de France, à la fin de cette courte guerre, ſe trouva élevée à un point de grandeur qu'on n'eût pas oſé prévoir, dans le tems des plus brillantes proſpérités de Louis XIV. Presque tout l'héritage de la maiſon de Charles-Quint, l'Eſpagne, les deux Siciles, le Mexique, le Pérou, étoient dans ſes mains; & enfin la maiſon d'Autriche finit dans la perſonne de Charles VI en 1740. Ce qui reſtoit de ſes dépouilles fut près d'être enlevé à ſa fille, & partagé entre pluſieurs Puiſſances. La France fit élire un Empereur, avec la même facilité que les Empereurs avoient auparavant fait élire des Electeurs de Cologne & des Evêques de Liége. La fameuſe Pragmatique Sanction du dernier Empereur Autrichien, qui aſſuroit à ſa fille la poſſeſſion indiviſible de tous ſes Etats, Pragmatique Garantie par l'Empire, par l'Angleterre, par la Hollande, par la France elle-même, ne fut d'abord ſoûtenuë de perſonne. L'Electeur de Baviére, fils

fils de celui qui avoit été mis au ban de l'Empire, fut couronné sans obstacle Duc d'Autriche à Lintz, Roi de Bohéme à Prague, Empereur à Francfort, par les armes de Louis XV. On alla jusqu'aux portes de Vienne. La fille de tant d'Empereurs se vit une année entiére sans secours, & sans autre espérance que dans son courage. A peine avoit elle fermé les yeux à son pere, qu'elle avoit perdu la Siléſie par l'irruption d'un jeune Roi de Prusse, dont la postérité parlera longtems *i*). Il profita le premier de la conjoncture, & fit servir à sa grandeur une armée disciplinée comme celles des anciens Romains, que son pere sembloit n'avoir formée que pour la parade & la montre. La France, la Prusse, la Saxe, la Baviére, attaquoient les restes de la maison d'Autriche. Ses Alliés demeuroient dans le silence: le partage de ses Etats paroissoit assuré. Mais on vit bientôt, combien il est difficile à un foible Prince tel qu'étoit l'Electeur de Baviére, Empereur sans pouvoir sous le nom de Charles VII, Général presque sans troupes nationales, de conquérir des Etats par les mains d'autrui.

i) Cette louange est digne du jeune roi & du vieux auteur.

trui. Jamais de si grands avantages ne furent plus rapidement suivis de tant de désastres. Tout ce qui devoit faire sa grandeur, fit sa ruine; & ce qui devoit accabler la Reine de Hongrie, servit à l'élever. La maison d'Autriche renâquit de ses cendres. La Reine de Hongrie trouva un puissant Allié dans George II Roi d'Angleterre; elle eut ensuite pour elle le Roi de Sardaigne, la Hollande, & enfin jusqu'à l'Empire de Russie, qui envoïa la derniére année de la guerre, environ trente-cinq-mille hommes à son secours. Elle fit des paix particuliéres avec la Prusse & la Saxe. Mais surtout son courage d'esprit la secourut autant que ses Alliés. La Hongrie, qui n'avoit été pour ses peres qu'un éternel objet de guerres civiles, de resistances & de punitions, devint pour elle un Roïaume uni, affectionné, peuplé de ses défenseurs. On combattit dans le cœur de l'Allemagne, en Italie, en Flandre, & sur les frontiéres même de la France, & sur les mers de l'Inde & de l'Amérique, à peu près comme dans la guerre de 1701. Le Cardinal de Fleury, trop âgé pour soûtenir un si pesant fardeau, prodigua à regret les trésors de la France dans cette guerre entrepriſe malgré lui, & mourut après n'avoir vû que des malheurs causés

par

par des fautes. Il n'avoit jamais cru avoir besoin d'une marine. Ce qui restoit à la France de forces maritimes, fut absolument détruit par les Anglois; & les provinces de France furent exposées. L'Empereur, que la France avoit fait, fut chassé trois fois de ses propres Etats. Il mourut l'un des plus malheureux Princes de la terre, pour avoir été élevé au faite des grandeurs humaines. La Reine de Hongrie goûta le plaisir & la gloire de faire élire Empereur son époux, & de recommencer une nouvelle maison Impériale.

LOUIS XV, après avoir vu mourir en 1743 le Cardinal de Fleury, & après l'avoir pleuré, gouverna par lui-même, & répara les désastres qu'avoient produit les derniéres années du gouvernement de son Ministre. Il fut heureux partout, excepté en Italie, parce qu'il avoit contre lui le Roi de Sardaigne, que le Cardinal de Fleury avoit aliéné.

UNE chose remarquable dans cette guerre, c'est que jamais on ne vit tant de Souverains à la tête de leurs armées. François de Lorraine, Grand-Duc de Toscane, depuis Empereur, fut plusieurs fois à la tête des troupes Autrichiennes. Dom Carlos Roi de Naples, fils de Philippe V, commandoit son armée à Vélétri. Le Roi

d'Angleterre George II gagna une bataille vers le Mein.

LE Roi de Sardaigne fut partout où étoient ſes troupes, & toûjours avec ſuccès. Le Roi de Pruſſe remporta cinq victoires. Louis XV rendit la gloire & la ſupériorité a ſa nation à la bataille de Fontenoi, & les conſerva à celle de Laufeld. Enfin, après avoir ſubjugué en perſonne toute la Flandre, & pris Maſtricht par les mains du Maréchal de Saxe; après avoir chaſſé les ennemis de Provence, par celles du Maréchal de Belle-Ile; après avoir ſauvé Gênes, par le Maréchal de Richelieu; aïant affermi le Roi de Naples ſur ſon trône, il fit une paix auſſi glorieuſe que ſes campagnes *k*), montrant dans le Traité d'Aix-la-Chapelle une modération inouïe qu'on n'avoit pas attenduë, ne voulant rien pour lui de ce qu'avoient conquis ſes armes. Il eut la gloire de protéger tous ſes Alliés, de remettre les Génois dans tous leurs droits, de faire rendre au Duc de Modéne ſes Etats, d'établir l'Infant Dom Philippe dans Parme & Plaiſance, l'héritage de ſa mere. C'étoit en effet acquérir beaucoup, que d'être ainſi

k) Lambeau de Pénégirique. Ce n'eſt pas ainſi qu'on loue un ſi grand roi.

ainſi le Protecteur de tous ſes Alliés. La réputation, chez les Rois puiſſans, vaut des conquêtes. Après cette heureuſe paix, la France ſe rétablit comme après la paix d'Utrecht, & fut encor plus floriſſante.

ALORS l'Europe Chrétienne ſe trouva partagée entre deux grands partis, qui ſe ménageoient l'un l'autre, & qui ſoûtenoient chacun de leur côté cette balance, le prétexte de tant de guerres, laquelle devroit aſſûrer une eternelle paix. Les Etats de l'Impératrice Reine de Hongrie, & une partie de l'Allemagne, la Ruſſie, l'Angleterre, la Hollande, la Sardaigne, compoſoient une de ces grandes factions. La France, l'Eſpagne, les deux Siciles, la Pruſſe, la Suéde, formérent l'autre. Toutes les Puiſſances reſtérent armées; & on eſpéra un repos durable, par la crainte même que les deux moitiés de l'Europe ſembloient inſpirer l'une à l'autre.

LOUIS XIV avoit le premier entretenu ces nombreuſes armées, qui forcérent les autres Princes à faire les mêmes efforts; deſorte qu'après la Paix d'Aix-la-Chapelle, les Puiſſances Chrétiennes de l'Europe ont eû environ un million d'hommes ſous les armes; & on

s'eſt flatté que de long-tems il n'y auroit aucun aggreſſeur, parce que tous les Etats étoient armés pour ſe défendre.

***

Tel est l'effet de la grande réputation. On aime mieux apprendre ce qui se passoit dans le Cabinet & dans la Cour d'Auguste, que le détail des conquêtes d'Attila ou de Tamerlan. *c*)

Voilà pourquoi il n'y a guéres d'Historiens, qui n'aïent publié les premiers goûts de Louis XIV pour la Baronne de Beauvais, pour Mademoiselle d'Argencourt, pour la niéce du Cardinal Mazarin, qui fut mariée au Comte de Soissons pere du Prince Eugéne, surtout pour Marie Mancini sa sœur, qui épousa ensuite le Connêtable Colonne.

IL ne regnoit pas encore, quand ces amusemens occupoient l'oisiveté où le Cardinal Mazarin, qui gouvernoit despotiquement, le laissoit languir. *d*) L'attachement seul pour Marie Mancini fut une affaire importante, parce qu'il l'aima assez pour être tenté de l'épouser, & fut assez maître de lui-même pour s'en sé-

c) Qui? les beaux esprits du caffé de Procope ou ce monde de desœuvrés qui ne connoissent que la cour & qui ne veulent connoitre qu'elle.

d) *Des amusemens qui occupent l'oisiveté.* M. de Voltaire n'ecrivoit pas ainsi quand il écrivoit Charles XII. A certain âge, on devient pluvazier, parce qu'à certain âge on radote.

parer. Cette victoire, qu'il remporta sur sa passion, commença à *e*) faire connoître qu'il étoit né avec une grande ame. Il en remporta une plus forte & plus difficile *f*) en laissant le Cardinal Mazarin maître absolu. La reconnoissance l'empêcha de secouer le joug qui commençoit à lui peser. C'étoit une anecdote très connuë à la cour, qu'il avoit dit après la mort du Cardinal : „ je ne sai pas ce que j'aurois „ fait, s'il avoit vécu plus longtems.

IL s'occupa à lire des livres d'agrément dans ce loisir ; & surtout il en lisoit avec la Connêtable *g*), qui avoit de l'esprit ainsi que toutes ses sœurs. Il se plaisoit aux Vers & aux Romans, qui, en peignant la galanterie & l'héroïsme, flattoient en secret son caractére. *h*) Il lisoit les Tragédies de Corneille, & se formoit le goût, qui n'est que la suite d'un sens droit & le sentiment promt d'un esprit bien fait. *i*) La con-

e) *Commença à* ; vilain son.

f) Trait d'esprit ; trait de panêgirique.

g) Elle n'étoit point encore connetable.

h) *En secret* est de très mauvais gout c'est ainsi qu'écrit un clerc de procureur qui veut bien écrire.

i) M. de Voltaire n'est pas heureux en definition. Le gout n'est point la suite d'un sens droit

converſation de ſa Mere & des Dames de ſa cour ne contribuérent pas peu à lui faire goûter cette fleur d'eſprit, & à le former à cette politeſſe ſinguliére, qui commençoit dès-alors à caractériſer la cour. *k*) Anne d'Autriche y avoit apporté une certaine *l*) galanterie noble & fiére, qui tenoit du génie eſpagnol de ces tems là; & y avoit joint les graces, la douceur & une liberté décente, qui n'étoient qu'en France. Le Roi fit plus de progrès dans cette école d'agrémens depuis dix-huit ans juſqu'à vingt, qu'il n'en avoit fait dans les ſciences, ſous ſes précepteurs, l'Abbé de Beaumont & le Préſident de Périgni. On ne lui avoit preſque rien appris. Il eût été à déſirer, qu'au moins on l'eût inſtruit de l'hiſtoire, & ſurtout de l'hiſtoire moderne; mais ce qu'on en avoit alors étoit trop mal écrit. *m*) Il étoit triſte, qu'on n'eût encor réuſſi que dans des Romans inutiles; & que ce qui étoit néceſſaire fût rebutant. On fit imprimer ſous ſon nom une tra-

droit, ni le ſentiment promt d'un eſprit bien fait.

k) Ie n'aime pas *caracteriſer*; c'eſt ainſi qu'écrit Morenas, ou La morliere.

l) *Certaine* eſt inutile.

m) Ce mauvais ſtile n'empêchoit pas qu'il ne fut inſtruit.

traduction des commentaires de César, & une de Florus sous le nom de son frere. Mais ces Princes n'y eurent d'autre part, que celle d'avoir eû inutilement pour leurs thémes quelques endroits de ces auteurs.

LES deux hommes, qui préſidoient à l'éducation du Roi ſous le Maréchal de Villeroi ſon Gouverneur, étoient tels qu'il les falloit, ſavans & aimables. Périgni étoit un des plus beaux eſprits de France. C'eſt de lui que ſont ces vers, mis depuis en muſique par Lulli.

Dans vos concerts nouveaux, Muſes, faites entendre
A l'Empire François ce qu'il doit eſpérer,
Au monde entier ce qu'il doit admirer,
Aux Rois ce qu'ils doivent apprendre.

CEPENDANT leur diſciple n'apprit preſque rien ſous eux. Les guerres civiles en furent la cauſe; & le Cardinal Mazarin ſouffroit volontiers, qu'on donnât au Roi peu de lumiéres. Lorſqu'il s'attacha à Marie Mancini, il apprit aiſément l'Italien pour elle; & dans le tems de ſon mariage il s'appliqua à l'Eſpagnol moins heureuſement. L'étude qu'il avoit trop négligée avec ſes précepteurs au ſortir de l'enfance, une timidité qui venoit de la crainte

crainte de se compromettre, *o*) & l'ignorance où le tenoit le Cardinal Mazarin, firent penser à toute la cour, qu'il seroit toûjours gouverné comme Louis XIII, son pere.

IL n'y eut qu'une occasion, où ceux qui savent juger de loin, prévirent ce qu'il devoit être; ce fut lorsqu'en 1654 après l'extinction des guerres civiles, après sa premiére campagne & son sacre, le Parlement voulut encor s'assembler au sujet de quelques Edits; le Roi, qui n'avoit pas dix-sept ans, *p*) partit de Vincennes en habit de chasse, suivi de toute sa cour; entra au Parlement en grosses bottes & le fouet à la main; & prononça ces propres mots: » on sait les malheurs qu'ont pro» duit vos assemblées; j'ordonne qu'on » cesse celles qui sont commencées sur » mes Edits. Monsieur le Premier Préси» dent, je vous défens de souffrir des as» semblées, & à pas un de vous de les de» mander. *q*)

SA

o) La timidité est la crainte même de se compromettre.

p) Le roi en avoit alors dix-huit.

q) Son discours ne fut pas tout à fait si beau; & ses yeux en dirent plus que sa bouche.

SA taille déja majeſtueuſe, la nobleſſe de ſes traits, le ton & l'air de maître dont il parla, impoſérent plus que l'autorité de ſon rang, qu'on avoit juſques-là peu reſpectée. Mais ces prémices de ſa grandeur ſemblérent ſe perdre le moment d'après; & les fruits n'en parurent qu'après la mort du Cardinal.

LA Cour, depuis le retour triomphant de Mazarin, s'occupoit de jeu, de ballets, de la Comédie qui à peine née en France n'étoit pas encor un art, & de la Tragédie qui étoit devenuë un art ſublime entre les mains de Pierre Corneille. r) Un Curé de Saint-Germain-l'Auxerrois, qui panchoit vers les idées rigoureuſes des Janſéniſtes, avoit écrit ſouvent à la Reine contre ces Spectacles, dès les premiéres années de la régence. Il prétendit que l'on étoit damné pour y aſſiſter; il fit même ſigner cet anathéme par ſept Docteurs de Sorbonne: mais l'Abbé de Beaumont, Précepteur du Roi, ſe munit de plus d'approbations de Docteurs, que le rigoureux Curé n'avoit apporté de condamnations. Il calma

r) La Tragedie étoit un art ſublime entre les mains d'euripide & de ſophocle. Corneille ne lui avoit pas donné ce ſublime; mais s'étoit ſervi de ce ſublime pour toucher les eſprits.

calma ainſi les ſcrupules de la Reine; & quand il fut Archévêque de Paris, il autoriſa le ſentiment qu'il avoit défendu étant Abbé. *s*)

IL faut obſerver, que depuis que le Cardinal de Richelieu avoit introduit à la cour des Spectacles réguliers, qui ont enfin rendu Paris la rivale d'Athénes; non ſeulement il y eut toûjours un banc pour l'Academie, qui poſſédoit pluſieurs Eccléſiaſtiques dans ſon corps, mais qu'il y en eut un particulier pour les Evêques. *t*)

LE Cardinal Mazarin, en 1646 & en 1654, fit repréſenter ſur le Théatre du Palais Roïal & du Petit-Bourbon près du Louvre, des Opéra Italiens, exécutés par des voix qu'il fit venir d'Italie. Ce Spectacle nouveau étoit né depuis peu à Florence, contrée alors favoriſée de la fortune comme de la nature, & à laquelle on doit la réproduction de pluſieurs arts anéantis pendant des ſiécles, & la création de quelques uns. *u*) C'étoit en France un reſte de l'ancienne

s) Conte. Tout cela ne tient à rien. M. de Voltaire n'a point l'art de lier les matieres.

t) A la cour; & le merveilleux diſparoit.

u) De quels ? Cela étoit aſſez curieux pour nous le dire.

l'ancienne barbarie, de s'opposer à l'établissement de ces arts.

LES Jansénistes, que les Cardinaux de Richelieu & de Mazarin voulurent réprimer, s'en vengerent contre les plaisirs que ces deux Ministres procuroient à la nation. Les Luthériens & les Calvinistes en avoient usé ainsi du tems du Pape Léon X. Il suffit d'ailleurs d'être novateur, pour être austére. Les mêmes esprits, qui bouleverseroient un Etat pour établir une opinion souvent absurde, anathématisent les plaisirs innocens nécessaires à une grande ville, & des arts qui contribuent à la splendeur d'une nation. L'Abolition des Spectacles seroit une idée plus digne du siécle d'Attila, que du siécle de Louis XIV,

LA Danse qu'on peut encor compter parmi les arts, parce qu'elle est asservie à des regles & qu'elle donne de la grace au corps, étoit un des plus grands amusemens de la cour. Louis XIII n'avoit dansé qu'une fois dans un ballet en 1625; & ce ballet étoit d'un goût grossier, qui n'annonçoit pas ce que les arts furent en France trente ans après. Louis XIV excelloit dans les danses graves, qui convenoient à la majesté de sa figure, & qui ne blessoient pas celles de son rang. Les courses de bagues, qu'on faisoit quelquefois & où l'on étaloit

étaloit déja une grande magnificence, faisoient paroître avec éclat l'adresse qu'il avoit à tous les exercices. Tout respiroit les plaisirs & la magnificence qu'on connoissoit alors. C'étoit peu de chose en comparaison de ce qu'on vit, quand le Roi regna par lui même; mais c'étoit de quoi étonner, après les horreurs d'une guerre civile, & après la tristesse de la vie sombre & retirée de Louis XIII. Ce Prince, malade & chagrin, n'avoit été ni servi, ni logé, ni meublé en Roi. Il n'y avoit pas pour cent-mille écus de pierreries appartenantes à la couronne. *y*) Le Cardinal Mazarin n'en laissa que pour douze-cent-mille; & aujourd'hui il y en a pour plus de vingt-millions *z*) de livres.

TOUT prit, au mariage de Louis XIV, un caractére plus grand de magnificence & de goût, qui augmenta toûjours depuis. Quand il fit son entrée avec la Reine son épouse, tout Paris vit avec une admiration respectueuse & tendre, cette jeune Reine qui avoit de la beauté, portée dans un char superbe d'une invention nouvelle; le Roi à cheval à côté d'elle, paré de tout ce que l'art avoit pu ajoûter à sa beauté

y) *Appartenantes* n'est françois que chez le Notaire ou le procureur.

z) Dites, *trente millions.*

mâle & héroïque, qui arrêtoit tous les regards.

ON prépara au bout des allées de Vincennes un arc de triomphe dont la baſe étoit de pierre; mais le tems qui preſſoit, ne permit pas qu'on l'achevat d'une matiére durable: il ne fut élévé qu'en plâtre; & il a été depuis totalement démoli. Claude Perrault en avoit donné le deſſein. La porte Saint-Antoine fut rebâtie pour la même cérémonie; monument d'un goût moins noble, mais orné d'aſſez beaux morceaux de ſculpture. Tous ceux qui avoient vu, le jour de la bataille de Saint-Antoine, rapporter à Paris par cette porte alors garnie d'une herſe, les corps morts ou mourans de tant de citoïens, & qui voïoient cette entrée ſi différente, béniſſoient le ciel, & rendoient grace d'un ſi heureux changement. *a*)

LE Cardinal Mazarin, pour ſolemniſer ce mariage, fit repréſenter au Louvre l'Opéra Italien intitulé *Ercole amante*. Il ne plut pas aux François. Ils ny virent avec plaiſir, que le Roi & la Reine qui y danſérent. Le Cardinal voulut ſe ſignaler par un

a) Petite reflexion, qui a l'air de ne l'être pas.

un Spectacle plus au goût de la nation. Le Secretaire d'Etat de Lionne *b*) se chargea de faire composer une espéce de Tragédie Allégorique, dans le goût de celle de *l'Europe*, *c*) à laquelle le Cardinal de Richelieu avoit travaillé. Ce fut un bonheur pour le grand Corneille, qu'il ne fut pas choisi pour remplir ce mauvais canevas. Le sujet étoit *Lisis & Hesperie.* Lisis signifioit la France, & Hespérie l'Espagne. Quinault fut chargé d'y travailler. Il venoit de se faire une grande réputation par la piéce du *faux Tiberinus*, *d*) qui quoique mauvaise, avoit eû un prodigieux succès. Il n'en fut pas de même de Lisis. On l'exécuta au Louvre. Il n'y eut de beau que les machines. Le Marquis de Sourdiac du nom de Rieux, à qui l'on dut depuis l'établissement de l'Opéra en France, fit exécuter dans ce tems-là même à ses dépens, dans son château de Neubourg, *la toison d'or* de Pierre Corneille, avec des machines. Quinault, jeune & d'une figure a-

b) Expression Allemande.

c) Il faut, *d'Europe.*

d) Tiberinus étoit aussi bon qu'il pouvoit l'être alors; il y a des beautés dignes de Voltaire.

gréable, avoit pour lui la cour. Corneille avoit son nom & la France. *e*)

CE ne fut qu'un enchainement de fêtes, de plaisirs, de galanterie depuis le mariage du Roi. Elles redoublérent à celui de Monsieur frere du Roi, avec Henriette d'Angleterre sœur de Charles Second; & elles n'avoient été interrompuës qu'en 1661, par la mort du Cardinal Mazarin.

QUELQUES mois après la mort de ce Ministre, il arriva un événément qui n'a point d'exemple; & ce qui est non moins étrange, c'est que tous les Historiens l'ont ignoré *f*.) On envoïa dans le plus grand secret au château de l'Ile Sainte-Marguerite dans la mer de Provence, un prisonnier inconnu, d'une taille au-dessus de l'ordinaire, jeune & de la figure la plus belle & la plus noble. Ce prisonnier dans la route portoit un masque, dont la mentonniére avoit des ressorts d'acier, qui lui laissoient la liberté de manger avec le masque sur le visage. On avoit ordre de le tuer, s'il se découvroit

e) M. de Voltaire est fort sujet aux hiperboles & aux hiperboles de ce gout là, ce tour est dix fois dans ce livre.

f) Les Mémoires secrets de Perse en ont parlé.

découvroit. Il resta dans l'Ile, jusqu'à ce qu'un Officier de confiance nommé Saint-Mars Gouverneur de Pignerol, aïant été fait Gouverneur de la Bastile l'an 1690, l'alla prendre à l'Ile de Sainte-Marguerite, & le conduisit à la Bastille toujours masqué. Le Marquis de Louvois alla le voir dans cette Ile avant sa translation, & lui parla debout & avec une considération qui tenoit du respect. Cet inconnu fut mené à la Bastille, où il fut logé aussi bien qu'on peut l'être dans ce château. On ne lui refusoit rien de ce qu'il demandoit. Son plus grand goût étoit pour le ligne d'une finesse extraordinaire, & pour les dentelles. On lui faisoit la plus grande chére, & le Gouverneur s'asseioit rarement devant lui. Un vieux Médecin de la Bastille, *g*) qui avoit souvent traité cet homme singulier dans ses maladies, a dit qu'il n'avoit jamais vu son visage, quoiqu'il eût souvent examiné sa langue & le reste de son corps. Il étoit admirablement bien fait, disoit ce Médecin; la peau étoit un peu brune; il intéressoit par le seul son de sa voix, ne se plaignant jamais de son état, & ne laissant point entrevoir ce qu'il pouvoit être. *h*)

g) Le nom de ce Médecin?
h) Voila qui est incomprehensible.

Un fameux Chirurgien, gendre du Médecint dont je parle, est témoin de ce que j'avance; & Monsieur de Bernaville, successeur de Saint-Mars, l'a souvent confirmé.

CET inconnu mourut en 1704, & fut enterré la nuit à la paroisse Saint-Paul. Ce qui redouble l'étonnement, c'est que quand on l'envoïa aux Iles Sainte-Marguerite, il ne disparut dans l'Europe aucun homme considérable, Monsieur de Chamillard fut le dernier Ministre, qui eut cet étrange secret. Le second Maréchal de La Feuillade son gendre, m'a dit qu'à la mort de son beaupere, *n*) il le conjura à genoux de lui apprendre ce que c'étoit que cet homme, qu'on ne connut jamais que sous le nom de *l'homme au masque de fer*. Chamillard lui répondit, que c'étoit le secret de l'Etat, & qu'il avoit fait serment de ne le révéler jamais. *o*)

LOUIS XIV cependant partageoit son tems, entre les plaisirs qui étoient de son âge, & les affaires qui étoient de son devoir. Il tenoit Conseil tous les jours, & travailloit

n) NB. Oui-dire du Maréchal de La Feuillade.

o) Cette histoire se détruit elle-même; il est inutile de la refuter; il suffit de la lire; il y a des contradictions sensibles. J'ai été bercé avec ce conte.

travailloit ensuite secrettement avec Colbert. Ce travail secret fut l'origine de la catastrophe du célébre Fouquet dans laquelle furent enveloppés le Secretaire d'Etat Guénégaud, Pelisson, Gourville, & tant d'autres. La chûte de ce Ministre, à qui on avoit peut-être moins de reproches à faire qu'au Cardinal Mazarin, fit voir qu'il n'appartient pas à tout le monde de faire les mêmes fautes. Sa perte étoit déja résoluë, quand le Roi accepta la fête magnifique, que ce Ministre lui donna dans sa maison de Vaux. Ce palais & les jardins lui avoient coûté dix-huit millions de livres, qui en valent près de trente-six d'aujourd'hui. Il avoit bâti le palais deux fois, & acheté trois villages entiers, dont le terrain fut enfermé dans ces jardins immenses, plantés en partie par *Le Nôtre*, & regardés alors comme les plus beaux de l'Europe. Les eaux jaillissantes de Vaux, qui parurent depuis au dessous du médiocre après celles de Versailles, de Marly & de Saint-Clou, étoient alors des prodiges. Mais, quelque belle que soit cette maison, cette dépense de dix huit millions, dont les comptes existent encore, *p*) prouve qu'il avoit été servi avec aussi

p) Les avez vous vus?

peu d'œconomie qu'il ſervoit le Roi. Il eſt vrai, qu'il s'en faiſoit beaucoup *q*) que Saint-Germain & Fontainebleau, les ſeules maiſons de plaiſance habitées par le Roi, approchaſſent de la beauté de Vaux. Louis XIV le ſentit & en fut irrité. On voit partout dans cette maiſon les armes & la deviſe de Fouquet. C'eſt un écureuil avec ces paroles: *quo non aſcendam? où ne monterai-je point?* Le Roi ſe les fit expliquer. *r*) L'ambition de cette deviſe ne ſervit pas à appaiſer le Monarque. Les courtiſans remarquérent, que l'écureuil étoit peint partout pourſuivi par une couleuvre, qui étoit les armes de Colbert. La fête fut au-deſſus de celles que le Cardinal Mazarin avoit données, non ſeulement pour la magnificence, mais pour le goût. On y repréſenta pour la premiére fois, *les facheux* de Moliére. Péliſſon avoit fait le prologue, qu'on admira. Les plaiſirs publics cachent ou préparent ſi ſouvent à la cour des déſaſtres particuliers, que ſans la Reine mere, Péliſſon & lui auroient été arrêtés dans Vaux le jour de la fête. Ce qui augmentoit le reſſentiment

q) Dites, *de beaucoup*.

r) Trait d'un homme qui narre ſous la cheminée.

ment du maître, c'est que Mademoiselle de la Valiére, pour qui le Roi commençoit à sentir une vraie passion, avoit été un des objets des goûts passagers du Surintendant, qui ne ménageoit rien pour les satisfaire. Il avoit offert à Mademoiselle de la Valiére deux-cent-mille livres; & cette offre avoit été reçuë avec indignation, avant qu'elle eût aucun dessein sur le cœur du Roi. *s*) Le Surintendant, s'étant apperçu depuis quel puissant rival il avoit, voulut être le confident de celle dont il n'avoit pu être le possesseur; & cela même irritoit encore.

LE Roi, qui dans un premier mouvement d'indignation avoit été tenté de faire arrêter le Surintendant au milieu même de la fête qu'il en recevoit, usa ensuite d'une dissimulation peu nécessaire On eût dit, que le Monarque déja tout-puissant eût craint le parti que Foquet s'étoit fait.

IL étoit Procureur-Général du Parlement; & cette charge lui donnoit le privilége d'être jugé par les Chambres assemblées. Mais après que tant de Princes, de Maréchaux & de Ducs, avoient été jugés par des Commissaires, on eût pu

s) C'est precisément *après*.

traiter comme eux un magistrat, puisqu'on vouloit se servir de ces voies extraordinaires, qui, sans être injustes, laissent toûjours un soupçon d'injustice. *t*)

COLBERT l'engagea par un artifice peu honorable, à vendre sa charge. Il s'en défit pour douze cent-mille livres, qui reviennent aujourd'hui à plus de deux millions. Le prix excessif des places au Parlement, si diminué depuis, prouve quel reste de considération ce corps avoit conservé dans son abaissement même. Le Duc de Guise, Grand Chambellan du Roi, n'avoit vendu cette charge de la couronne au Duc de Bouillon, que huit-cent-mille livres.

FOUQUET, pour avoir dissipé les finances de l'Etat, & pour en avoir usé comme des siennes propres, n'en avoit pas moins de grandeur dans l'ame. Ses déprédations n'avoient été que des magnificences & des libéralités. Il fit porter à l'épargne le prix de sa charge; & cette belle action ne le sauva pas. On attira avec adresse à Nantes un homme, qu'un exemt

t) Pourquoi les commissions laissent-elles un soupçon d'injustice? parce qu'elles sont injustes. Par commission, je ferai condamner, Voltaire comme un sot, Rantzau comme un lâche.

exemt & deux gardes pouvoient arrêter à Paris. Le Roi lui fit des careſſes avant ſa disgrace. Je ne ſai pourquoi la plûpart des Princes affectent d'ordinaire de tromper par de fauſſes bontés, ceux de leurs ſujets qu'ils veulent perdre. *u*) La diſſimulation alors eſt l'oppoſé de la grandeur. Elle n'eſt jamais une vertu, & ne peut devenir un talent eſtimable, que quand elle eſt abſolument néceſſaire. Louis XIV parut ſortir de ſon caractére; mais on lui avoit fait entendre, que Fouquet faiſoit faire de grandes fortifications à Belle-Ile, & qu'il pouvoit avoir trop de liaiſons au dehors & au dedans du roïaume. Il parut bien, quand il fut arrêté & conduit à la Baſtille & à Vincennes, que ſon parti n'étoit autre choſe que l'avidité de quelques courtiſans & de quelques femmes, qui recevoient de lui des penſions, & qui l'oubliérent dès qu'il ne fut plus en état d'en donner. Il ne lui reſta d'amis que Péliſſon, Gourville, Mademoiſelle Scudéri, *x*) ceux

u) Trait admirable, parce qu'il eſt hardi & ecrit a Potsdam.

x) La Fontaine ne devoit pas être oublié, lui qui addreſſa à Fouquet priſonnier de plus beaux vers que ceux qu'il avoit addreſſés à Fouquet en faveur.

ceux qui eurent part à sa disgrace & quelques gens de lettres. On connoît ces vers de Hainault le traducteur de Lucréce, contre Colbert le persécuteur de Fouquet: *y*)

Ministre avare & lâche, esclave malheureux,
Qui gémis sous le poids des affaires publiques,
Victime dévouée aux chagrins politiques,
Fantôme révéré sous un titre onéreux.

Vois combien des grandeurs le comble est dangereux;
Contemple de Fouquet les funestes reliques;
Et tandis qu'à sa perte en secret tu t'appliques,
Crains qu'on ne te prépare un destin plus affreux.

Sa chûte quelque jour te peut être commune.
Crains ton poste, ton rang, la cour & la fortune.
Nul ne tombe innocent d'où l'on te voit monté.

Cesse donc d'animer ton Prince à son suplice,
Et prêt d'avoir besoin de toute sa bonté,
Ne le fais pas user de toute sa justice.

MONSIEUR Colbert, à qui l'on parla de ce sonnet injurieux, demanda si le Roi y étoit

y) On auroit dispensé l'auteur de grossir son livre de ce mauvais sonnet.

y étoit offensé. On lui dit que non: „ je „ ne le suis donc pas „ , répondit le Ministre.

IL est vrai que faire le procès au Surintendant, c'étoit accuser la mémoire du Cardinal Mazarin. Les plus grandes déprédations dans les finances, étoient son ouvrage. Il s'étoit approprié en souverain plusieurs branches des revenus de l'Etat. Il avoit traité en son nom & à son profit des munitions, des armées. „ Il imposoit, „ (dit Fouquet dans ses défenses) par let„ tres de cachet, des sommes extraordi„ naires sur les Généralités; ce qui ne s'é„ toit jamais fait que par lui & pour lui, & „ ce qui est punissable de mort par les or„ donnances „ . C'est ainsi que le Cardinal avoit amassé des biens immenses, que lui-même ne connoissoit plus.

J'AI entendu conter à feu Monsieur de Caumartin Intendant des Finances, que dans sa jeunesse quelques années après la mort du Cardinal, il avoit été au Palais Mazarin, où logeoient le Duc son héritier & la Duchesse Hortense; qu'il y vit une grande armoire de marquetterie, fort profonde, qui tenoit du haut jusqu'en bas tout le fond d'un cabinet. Les clez en avoient été perduës depuis long tems, & on avoit négligé d'ouvrir les tiroirs. Mon-

sieur

sieur de Caumartin, étonné de cette négligence, dit à la Duchesse de Mazarin qu'on trouveroit peut-être des curiosités dans cette armoire. On l'ouvrit: elle étoit toute remplie de quadruples, de jettons d'or, & de médailles d'or. Madame de Mazarin en jetta au peuple des poignées par les fenêtres, pendant plus de huit jours. z)

L'ABUS, que le Cardinal Mazarin avoit fait de sa puissance despotique, a) ne justifioit pas le Surintendant; mais l'irrégularité des procédures faites contre lui, la longueur de son procès, le tems qui éteint l'envie publique & qui inspire la compassion pour les malheureux, enfin les sollicitations toûjours plus vives en faveur d'un infortuné, que les manœuvres pour le perdre ne sont pressantes; tout cela lui sauva la vie. Le procès ne fut jugé qu'au bout de trois ans en 1664. De vingt deux Juges qui opinérent, il n'y en eut que neuf qui conclurent à la mort; & les treize autres, parmi lesquels il y en avoit à qui Gourville avoit fait accepter

z) Ce fait arriva quelques jours, après la mort de Mazarin.

a) Jamais homme moins propre que Mazarin à être despote dans une monarchie.

ter des présens, opinérent à un banniſſement perpétuel. Le Roi commua la peine en une plus dure. Il fut enfermé au château de Pignerol. Tous les Hiſtoriens diſent, qu'il y mourut en 1680; mais il eſt conſtant, qu'avant ſa mort il eut permiſſion de ſe retirer dans une terre de ſa femme. C'eſt ce que m'aſſûra, il y a longtems, la Comteſſe de Vaux ſa belle fille, & ce que depuis les Mémoires de Gourville ont confirmé.

LE Sécretaire d'Etat Guénégaud, qui vendit ſa charge à Colbert, n'en fut pas moins pourſuivi par la Chambre de Juſtice, qui lui ôta la plus grande partie de ſa fortune.

SAINT-EVREMOND, attaché au Surintendant, fut enveloppé dans ſa diſgrace. Colbert, qui cherchoit par tout des preuves contre celui qu'il vouloit perdre, fit ſaiſir des papiers confiés à Madame Du Pleſſis-Belliévre; & dans ces papiers on trouva la Lettre manuſcritte de Saint Evremond ſur la Paix des Pirénées. On lut au Roi cette plaiſanterie, qu'on fit paſſer pour un crime d'Etat. Colbert, qui dédaignoit de ſe venger de Hainault homme obſcur, pérſécuta dans Saint-Evremond l'ami de Fouquet qu'il haïſſoit, & le bel

eſprit

esprit qu'il craignoit. *b*) Le Roi eut l'extrême sévérité de punir une raillerie innocente faite, il y avoit longtems, contre le Cardinal Mazarin qu'il ne regrettoit pas, & que toute la cour avoit outragé, calomnié & proscrit impunément pendant plusieurs années. De mille écrits faits contre ce Ministre, le moins mordant fut le seul puni, & le fut après sa mort.

SAINT-EVREMOND, retiré en Angleterre, vécut chez une nation libre & philosophe. Le Marquis de Miremont, son ami, me disoit autrefois à Londres, qu'il y avoit une autre cause de sa disgrace, & que Saint-Evremond n'avoit jamais voulu s'en expliquer. *c*)

LE nouveau Ministre des Finances, sous le simple titre de Contrôleur-Général, justifia la sévérité de ses poursuites, en rétablissant l'ordre que ses prédécesseurs avoient troublé, & en travaillant sans relâche à la grandeur de l'Etat.

LA Cour devint le centre des plaisirs & le modéle des autres cours. Le Roi se piqua de donner des fêtes, qui fissent oublier

b) Colbert étoit le protecteur du bel esprit: Chez Voltaire il en est le persécuteur; la regularité de la phrase demandoit cette tache à la memoire de Colbert.

c) *Credat judaeus Apella.*

blier celle de Vaux. Il sembloit, que la nature prît plaisir alors à produire en France les plus grands hommes dans tous les arts, & à rassembler à la Cour ce qu'il y avoit jamais eû de plus beau & de mieux fait en hommes & en femmes.

LE Roi l'emportoit sur tous ses courtisans, par la richesse de sa taille & par la beauté majestueuse de ses traits. Le son de sa voix, noble & touchant, gagnoit les cœurs qu'intimidoit sa présence. Il avoit une démarche, qui ne pouvoit convenir qu'à lui & à son rang, & qui eût été ridicule en tout autre *d)* L'embarras, qu'il inspiroit à ceux qui lui parloient, flattoit en secret la complaisance avec laquelle il sentoit sa supériorité. Ce vieil Officier, qui se troubloit, qui béguéioit en lui demandant une grace, & qui ne pouvant achever son discours, lui dit. „ Si„ re, que votre Majesté daigne croire, „ que je ne tremble pas ainsi devant vos „ ennemis „ : n'eut pas de peine à obtenir ce qu'il demandoit.

LE goût de la société n'avoit pas encor reçu toute sa perfection à la Cour. La Reine Mere, Anne d'Autriche, commençoit

d) Donc, elle étoit ridicule en lui.

çoit à aimer la retraite. La Reine regnante ſavoit à peine le François, & la bonté faiſoit ſon ſeul mérite. *e*) La Princeſſe d'Angleterre, belle-ſœur du Roi, apporta à la cour les agrémens d'une converſation douce & animée, ſoûtenuë bientôt par la lecture des bons ouvrages & par un goût ſûr & délicat. Elle ſe perfectionna dans la connoiſſance de la langue, qu'elle écrivoit mal encor au tems de ſon mariage. Elle inſpira une émulation d'eſprit nouvelle, *f*) & introduiſit à la cour une politeſſe & des graces, dont à peine le reſte de l'Europe avoit l'idée. Madame avoit tout l'eſprit de Charles Second ſon frere, embelli par les charmes de ſon ſexe, par le don & par le déſir de plaire. La Cour de Louis XIV reſpiroit une galanterie pleine de décence. Celle qui regnoit à la Cour de Charles Second, étoit plus hardie; & trop de groſſiéreté en déshonoroit les plaiſirs.

IL y eut d'abord entre Madame & le Roi beaucoup de ces coquetteries d'eſprit & de cette intelligence ſecrette, qui ſe re-

e) Le trait eſt fort. Parlez des Princes avec plus de reſpect.

f) *Une émulation d'eſprit nouvelle.* Eſt ce du François?

remarquérent dans de petites fêtes souvent répétées. Le Roi lui envoïoit des Vers; elle y répondoit. Il arriva que le même homme fut à la fois le confident du Roi & de Madame dans ce commerce ingénieux. C'étoit le Marquis de Dangeau. Le Roi le chargeoit d'écrire pour lui; & la Princesse l'engageoit à répondre au Roi. Il les servit ainsi tous deux, sans laisser soupçonner à l'un, qu'il fût emploïé par l'autre; & ce fut une des causes de sa fortune. *g*)

CETTE intelligence jetta des alarmes dans la famille roïale. Le Roi réduisit l'éclat de ce commerce à un fonds d'estime & d'amitié, qui ne s'altéra jamais *h*) Lorsque Madame fit depuis travailler Racine & Corneille à la Tragédie de *Berénice*, elle avoit en vuë non seulement la rupture du Roi avec la Connêtable Colonne, mais le frein qu'elle même avoit mis à son propre penchant, de peur qu'il ne devint dangereux. *i*) Louis XIV est assez désigné dans ces deux vers de la *Berénice* de Racine:

g) M. de Fontenelle dit tout cela beaucoup mieux dans ses *eloges*.

h) Il y eut bien des nuages.

i) Qui l'a dit à l'auteur?

Qu'en quelque obſcurité, que le ciel l'eût fait naître,
Le monde en le voïant eût reconnu ſon maître.

CES amuſemens firent place à la paſſion plus ſérieuſe & plus ſuivie, qu'il eut pour Mademoiſelle de la Valiére, fille d'honneur de Madame. Il goûta avec elle le bonheur rare d'être aimé uniquement pour lui-même. Elle fut deux ans l'objet caché de tous les amuſemens galans, & de toutes les fêtes que le Roi donnoit. Un jeune valet de chambre du Roi, nommé Belloc, compoſa pluſieurs récits qu'on mêloit à des danſes, tantôt chez la Reine, tantôt chez Madame; & ces récits exprimoient avec miſtére le ſecret de leurs cœurs, qui ceſſa bientôt d'être un ſecret.

TOUS les divertiſſemens publics, que le Roi donnoit, étoient autant d'hommages à ſa maîtreſſe. On fit en 1662 un Carrouſel, non pas dans la Place Roïale (comme le dit l'hiſtoire de la Hode ou la Motte ſous le nom de la Martiniére: cette place n'y eſt pas propre, *k*) mais vis-à-vis les Tuileries, dans une vaſte enceinte, qui en a retenu le nom de la Place du Car-

k) Remarque fort intéreſſante.

Carrousel. Il y eut cinq quadrilles. Le Roi étoit à la tête des Romains; son frere, des Persans; le Prince de Condé, des Turcs; le Duc d'Enguien son fils, des Indiens; le Duc de Guise, des Américains. Ce Duc de Guise étoit petit-fils, du Balafré. Il s'étoit rendu célébre dans le monde, par l'audace malheureuse avec laquelle il avoit entrepris de se rendre maître de Naples. Sa prison, ses duels, ses amours romanesques, ses profusions, ses avantures, le rendoient singulier en tout. Il sembloit être d'un autre siécle. On disoit de lui, en le voïant courir avec le grand Condé: *voilà les héros de l'histoire & de la fable.*

LA Reine Mere, la Reine Regnante, la Reine d'Angleterre veuve de Charles II, oubliant alors ses malheurs, étoient sous un dais à ce spectacle. Le Comte de Sault, fils du Duc de Lesdiguiéres, remporta le prix, & le reçut des mains de la Reine Mere. Ces fêtes ranimérent plus que jamais le goût des devises & des emblémes, que les tournois avoient mis autrefois à la mode, & qui avoient subsisté après eux.

UN Antiquaire, nommé d'Ouvrier, imagina alors pour Louis XIV, l'embléme d'un Soleil dardant ses raïons sur un glo-

be avec ces mots, *nec pluribus impar*. L'idée étoit un peu imitée d'une devise espagnole, faite pour Philippe Second, & plus convenable à ce Roi qui possédoit la plus belle partie du nouveau monde & tant d'Etats dans l'ancien, qu'à un jeune Roi de France qui ne donnoit encor que des espérances. Cette devise eut un succès prodigieux. Les armoiries du Roi, les meubles de la couronne, les tapisseries, les sculptures, en furent ornées. Le Roi ne la porta jamais dans ses carrousels. On a reproché injustement à Louis XIV le faste de cette devise, comme s'il l'avoit choisie lui-meme; & elle a été peut être plus justement critiquée pour le fond. Le corps ne représente pas ce que la légende signifie; & cette légende n'a pas un sens assez clair & assez déterminé. Ce qu'on peut expliquer de plusieurs maniéres, ne mérite d'être expliqué d'aucune. Les devises, ce reste de l'ancienne chevalerie, peuvent convenir à des fêtes, & ont de l'agrément, quand les allusions sont justes, nouvelles & piquantes. Il vaut mieux n'en point avoir, que d'en souffrir de mauvaises & de basses, comme celle de Louis Douze; c'étoit un porc-épic avec ces paroles; *qui s'y frotte, s'y pique*. Les devises sont par rapport aux inscriptions,

ce

ce que sont des mascarades en comparaison des cérémonies augustes. *l*)

LA fête de Versailles en 1664 surpassa celle du carrousel, par sa singularité, par sa magnificence, & par les plaisirs de l'esprit, qui se mêlant à la splendeur *m*) de ces divertissemens, y ajoûtoient un goût & des graces dont aucune fête n'avoit encor été embellie. Versailles commençoit à être un séjour délicieux, sans approcher de la grandeur dont il fut depuis.

LE cinq Mai, le Roi y vint avec une cour composée de six cent personnes, qui furent défraiées avec leur suite, aussi bien que tous ceux qui servirent aux apprêts de ces enchantemens. Il ne manqua jamais à ces fêtes, que des monumens construits exprès pour les donner, tels qu'en élevérent les Grecs & les Romains. Mais la promtitude, avec laquelle on construisit des Théatres, des Amphithéatres, des Portiques, ornés avec autant de magnificence que de goût, étoit une merveille qui ajoûtoit à l'illusion, & qui diversifiée depuis en mille maniéres, augmentoit encor le charme de ces spectacles.

l) Pour si peu de choses, tant de paroles diroit Montaigne!

m) *Splendeur* revient trop souvent.

IL y eut d'abord une espece de Carrousel Ceux qui devoient courir, parurent le premier jour comme dans une revuë; ils étoient precedés de hérauts d'armes, de pages, d'écuiers, qui portoient leurs deviſes & leurs boucliers, & ſur ces boucliers étoient écrits en lettres d'or des vers compoſés par Périgni & par Benſerade Ce dernier ſurtout avoit un talent ſingulier pour ces piéces galantes, dans leſquelles il faiſoit toûjours des alluſions délicates & piquantes, aux caractéres des perſonnes, aux perſonnages de l'antiquité ou de la fable qu'on repréſentoit, & aux paſſions qui animoient la cour. Le Roi repréſentoit Roger: tous les diamans de la couronne brilloient ſur ſon habit & ſur le cheval qu'il montoit. Les Reines & trois-cent Dames, ſous des arcs de triomphe, voïoient cette entrée.

LE Roi, parmi tous les regards attachés ſur lui, ne diſtinguoit que ceux de Mademoiſelle de la Valiére. La fête étoit pour elle ſeule; elle en jouiſſoit, confonduë dans la foule.

LA cavalcade étoit ſuivie d'un char doré de dix-huit pieds de haut, de quinze de large, de vingt-quatre de long, repréſentant le char du ſoleil. Les quatre âges d'or, d'argent, d'airain & de fer, les ſignes

nes céleſtes, les ſaiſons, les heures, ſuivoient à pied ce char. Tout étoit caractériſé. Des bergers portoient les piéces de la barriére, qu'on ajuſtoit au ſon des trompettes, auxquelles ſuccédoient par intervalles les muſettes & les voilons. Quelques perſonnages qui ſuivoient le char d'Apollon, vinrent d'abord réciter aux Reines, des vers convenables au lieu, au tems & aux perſonnes. Les courſes finies, & la nuit venuë, quatre-mille gros flambeaux éclairérent l'eſpace, où ſe donnoient les fêtes. Des tables y furent ſervies par deux-cent perſonnages, qui repréſentoient les Saiſons, les Faunes, les Sylvains, les Dryades, avec des Paſteurs, des Vendangeur, des Moiſſonneurs. Pan & Diane avançoient ſur une montagne mouvante, & en deſcendirent pour faire poſer ſur les tables ce que les campagnes & les forêts produiſent de plus délicieux. Derriére les tables en demi cercle, s'éleva tout d'un coup un théatre chargé de concertans. Les arcades, qui entouroient la table & le théatre, étoient ornées de cinq-cent girandoles vertes & argent, qui portoient des bougies; & une baluſtrade dorée fermoit cette vaſte enceinte.

CES fêtes, si supérieures à celles qu'on invente dans les Romans, *n*) durérent sept jours. Le Roi remporta quatre fois le prix des jeux, & laissa disputer ensuite aux autres chevaliers, les prix qu'il avoit gagnés, & qu'il leur abandonnoit.

LA Comédie de la *Princesse d'Elide*, quoiqu'elle ne soit pas une des meilleures de Moliére, fut un des plus agréables ornemens de ces jeux, par une infinité d'allegories fines sur les mœurs du tems, & par des à-propos qui font l'agrément de ces fêtes, mais qui sont perdus pour la postérité. On étoit encor très-entêté à la cour de l'Astrologie Judiciaire. Plusieurs Princes pensoient par une superstition orgueilleuse, que la nature les distinguoit jusqu'à écrire leur destinée dans les astres. Le Duc de Savoie Victor Amadée, pere de la Duchesse de Bourgogne, eut un Astrologue auprès de lui, même après son abdication. Moliére osa attaquer cette illusion dans son ouvrage. *o*)

ON

n) L'auteur auroit pu ajouter, *& qui ont* quelque chose de si romanesque.

o) Les Astrologues étoient si fort décrédités en ce tems là, qu'il ne falloit pas beaucoup de courage à Moliere pour les attaquer. Mettez donc *attaqua*.

ON y voit aussi un fou de cour. Ces misérables étoient encor fort à la mode. C'étoit un reste de barbarie, qui a duré plus long-tems en Allemagne qu'ailleurs. Le besoin des amusemens, l'impuissance de s'en procurer d'agréables & d'honnêtes dans le tems d'ignorence & de mauvais goût, avoient fait imaginer ce triste plaisir, qui dégrade l'esprit humain. Le fou, qui étoit alors auprès de Louis XIV, avoit appartenu au Prince de Condé. Il s'appelloit l'Angeli. Le Comte de Grammont disoit, que de tous les fous qui avoient suivi Monsieur le Prince, il n'y avoit que l'Angeli qui eût fait fortune. Ce bouffon ne manquoit pas d'esprit. C'est lui qui dit, *qu'il n'alloit pas au sermon, parce qu'il n'aimoit pas le brailler, & qu'il n'entendoit pas le raisonner.*

LA farce du *mariage forcé* fut aussi jouée à cette fête. Mais ce qu'il y eut de véritablement admirable, ce fut la première représentation des trois premiers actes du *Tartuffe*. Le Roi voulut voir ce chef-d'œuvre, avant même qu'il fût achevé. Il le protégea depuis contre les faux dévots, qui voulurent intéresser la terre & le ciel pour le supprimer; & il subsistera, comme on l'a déja dit ailleurs, tant qu'il y aura en France du goût & des hypocrites.

LA

LA plûpart de ces solemnités brillantes ne sont souvent que pour les yeux & les oreilles. Ce qui n'est que pompe & magnificence passe en un jour; mais quand des chef-d'œuvres de l'art, comme le Tartuffe, font l'ornement de ces fêtes, elles laissent après elles une éternelle mémoire.

ON se souvient encor de plusieurs traits de ces allégories de Benserade, qui ornoient les ballets de ce tems-là. Je ne citerai que ces vers pour le Roi représentant le Soleil.

Je doute qu'on le prenne avec vous sur le ton
De Daphné ni de Phaëton.
Lui trop ambitieux, elle trop inhumaine:
Il n'est point là de piége, où vous puissiez donner;
Le moïen de s'imaginer,
Qu'une femme vous fuïe, & qu'un homme vous méne?

LA principale gloire de ces amusemens, qui perfectionnoient en France le goût, la politesse & les talens, venoit de ce qu'ils ne déroboient rien aux travaux assidus du Monarque. Sans ces travaux, il n'auroit sû que tenir une cour: *p*) il n'auroit pas sû regner; & si les plaisirs magnifiques de cette

p) *Tenir une cour*; cela n'est pas bien beau.

te cour avoient insulté à la misére du peuple, ils n'eussent été qu'odieux *q*.) Mais le même homme qui avoit donné ces fêtes, avoit donné du pain au peuple dans la disette de 1662; il avoit fait venir des grains, que les riches achetérent à vil prix, & dont il fit des dons aux pauvres familles à la porte du Louvre: il avoit remis au peuple trois-millions de tailles: nulle partie de l'administration interieure n'étoit négligée; son gouvernement étoit respecté au dehors. Le Roi d'Espagne obligé de lui céder la préséance, le Pape forcé de lui faire satisfaction, Dunkerque ajoûté à la France par un marché glorieux à l'acquéreur & honteux pour le vendeur; enfin toutes ses démarches depuis qu'il tenoit les rênes, avoient été ou nobles ou utiles: il étoit beau après cela de donner des fêtes.

LE Légat *à latere*, Chigi, neveu du Pape Alexandre VII, venant au milieu de toutes les réjouissances de Versailles faire satisfaction au Roi de l'attentat des gardes du Pape, étala à la cour un spectacle nouveau. Ces grandes cérémonies sont des fêtes pour le public. Les honneurs qu'on lui fit

q) Ils l'étoient donc, voiez La Martiniere, on rioit à Versailles, on pleuroit à Paris.

fit, rendoient la satisfaction plus éclatante. Il reçut sous un dais les respects des Cours Supérieures, du Corps de Ville, du Clergé. Il entra dans Paris au bruit du canon, aïant le grand Condé à sa droite & le fils de ce Prince à sa gauche, & vint dans cet appareil s'humilier, *r*) lui, Rome & le Pape, devant un Roi qui n'avoit pas encor tiré l'épée. Il dina avec le Roi après l'audience; & on ne fut occupé que de le traiter avec magnificence, & de lui procurer des plaisirs. On traita depuis le Doge de Génes avec moins d'honneurs, mais avec ce même empressement de plaire, que le Roi concilia toûjours avec ses démarches altiéres.

TOUT cela donnoit à la Cour de Louis XIV, un air de grandeur qui eclipsoit *s*) toutes les autres cours de l'Europe. Il vouloit que cet éclat, attaché à sa personne, rejaillît sur tout ce qui l'environnoit; que tous les Grands fussent honorés, & qu'aucun ne fût puissant, *t*) à commencer par son frere & par Monsieur le Prince. C'est dans cette vuë, qu'il jugea en faveur des Pairs leur ancienne querelle avec les Présidens du Parlement. Ceux ci préten-

r) Voyez les Mémoires de l'abbé de Choisy. Il sembloit que chigi venoit recevoir des excuses & non en faire.

s) *éclipsoit* M. de Voltaire a pourtant du goût.

t) Que de phrases!

tendoient devoir opiner avant les Pairs, & s'étoient mis en poſſeſſion de ce droit *u*) Il régla dans un Conſeil extraordinaire, que les Pairs opineroient aux lits de juſtice, en préſence du Roi, avant les Préſidens, comme s'ils ne devoient cette prérogative qu'à ſa préſence ; & il laiſſa ſubſiſter l'ancien uſage dans les aſſemblées qui ne ſont pas des lits de juſtice.

POUR diſtinguer ſes principaux courtiſans, il avoit inventé des caſaques bleuës, brodées d'or & d'argent. La permiſſion de les porter étoit une grande grace pour des hommes que la vanité méne. On les demandoit preſque comme le colier de l'Ordre. On peut remarquer, puiſqu'il eſt ici queſtion de petits détails, qu'on portoit alors des caſaques par-deſſus un pourpoint orné de rubans, & ſur cette caſaque paſſoit un baudrier, auquel pendoit l'épée. On avoit une eſpéce de rabat à dentelles, & un chapeau orné de deux rangs de plumes. Cette mode, qui dura juſqu'à l'année 1684, devint celle de toute l'Europe, excepté de l'Eſpagne & de la Pologne. On ſe piquoit déja d'imiter preſque partout la Cour de Louis XIV.

IL établit dans ſa maiſon un Ordre qui dure encore, régla les rangs & les fonctions,

u) *De ce droit*; ce n'eſt pas le terme.

tions, créa des charges nouvelles auprès de sa personne, comme celle de Grand-Maître de sa Garderobe. Il rétablit les tables instituées par François Premier, & les augmenta. Il y en eut douze pour les Officiers commensaux, servies avec autant de propreté & de profusion que celles de beaucoup de Souverains : il vouloit que les étrangers y fussent tous invitez : cette attention dura pendant tout son regne. Il en eut une autre plus recherchée & plus polie encore. Lorsqu'il eut fait bâtir les pavillons de Marli en 1679, toutes les Dames trouvoient dans leur appartement une toilette complette, rien de ce qui appartient à un luxe commode n'étoit oublié : quiconque étoit du voïage, pouvoit donner des repas dans son appartement : on y étoit servi avec la même délicatesse que le maître. Ces petites choses n'acquiérent du prix, que quand elles sont soûtenuës par les grandes. Dans tout ce qu'il faisoit, on voïoit de la splendeur & de la générosité. Il faisoit présent de deux cent-mille francs aux filles de ses Ministres à leur mariage.

CE qui lui donna dans l'Europe le plus d'éclat, ce fut une libéralité qui n'avoit point d'exemple. L'idée lui en vint d'un discours du Duc de Saint-Aignan, qui lui conta

conta que le Cardinal de Richelieu avoit envoïé des préſens à quelques Savans étrangers, qui avoient fait ſon éloge. Le Roi n'attendit pas qu'il fût loué; mais ſûr de mériter de l'être, il recommenda à ſes Miniſtres, Lionne & Colbert, de choiſir un nombre de François & d'Etrangers diſtingués dans la littérature, auxquels il donneroit des marques de ſa généroſité. Lionne aïant écrit dans les païs étrangers, & s'étant fait inſtruire autant qu'on le peut dans cette matiére ſi délicate, où il s'agit de donner des préférences aux contemporains, on fit d'abord une liſte de ſoixante perſonnes: les uns eurent des préſens, les autres des penſions, ſelon leur rang, leurs beſoins, & leur mérite. Le Bibliothécaire du Vatican, Allati, le Comte Graziani Sécretaire d'Etat du Duc de Modéne, le célébre Viviani Mathématicien du Grand Duc de Florence, Voſſius l'Hiſtoriographe des Provinces Unies, l'illuſtre Mathématicien Huygens, un Réſident Hollandois en Suéde; enfin juſqu'à des Profeſſeurs d'Altorf & de Helmſtadt, villes preſque inconnuës des François, furent étonnés de recevoir des lettres de Monſieur Colbert, par leſquelles il leur mandoit, que ſi le Roi n'étoit pas leur Souverain, il les prioit d'agréer qu'il fût

leur bienfaiteur. Les expreſſions de ces lettres étoient meſurées ſur la dignité des perſonnes ; & toutes étoient accompagnées, ou de gratifications conſidérables, ou de penſions.

PARMI les François, on ſut diſtinguer Racine, Quinault, Fléchier depuis Evêque de Nîmes, encor fort jeunes: ils eurent des préſens. Il eſt vrai que Chapelain & Cotin eurent des penſions; mais c'étoit principalement Chapelain que le Miniſtre Colbert avoit conſulté. Ces deux hommes, d'ailleurs ſi décriés pour la poëſie, n'étoient pas ſans mérite. Chapelain avoit une littérature immenſe; & ce qui peut ſurprendre, eſt qu'il avoit du goût, & qu'il étoit un des Critiques des plus éclairés.x) Il y a une diſtance immenſe de tout cela au génie. La ſcience & l'eſprit conduiſent un artiſte, mais ne le forment en aucun genre. Perſonne en France n'eut plus de réputation de ſon tems, que Ronſard & Chapelain. C'eſt qu'on étoit barbare dans le tems de Ronſard, & qu'à peine on ſortoit de la barbarie dans celui de Chapelain. Coſtar, le compagnon d'étude de Balſac & de Voiture, appelle Chapelain le premier des Poëtes Héroïques.

BOILEAU

x) Temoin La Pucelle.

BOILEAU n'eut point de part à ces libéralités; il n'avoit encor fait que des satires; & l'on sait que ces satires attaquoient les mêmes Savans que le Ministre avoit consultés. Le Roi le distingua quelques années après, sans consulter personne.

LES présens, faits dans les païs étrangers, furent si considérables, que Viviani fit bâtir à Florence une maison, des libéralités de Louis XIV. Il mit en lettres d'or sur le frontispice, *ædes à Deo datæ*: allusion au surnom de *Dieu-Donné*, dont la voix publique avoit nommé ce Prince à sa naissance.

ON se figure aisément l'effet qu'eut dans l'Europe cette magnificence extraordinaire; & si on considére tout ce que le Roi fit bientôt après de mémorable, les esprits les plus sévéres & les plus difficiles doivent souffrir les éloges immodérés, qu'on lui prodigua. Les François ne furent pas les seuls qui le louérent. On prononça douze panégyriques de Louis XIV en diverses villes d'Italie; & le Marquis Zampieri les lui envoïa reliés avec des filigrames d'or. *y*)

y) La reliure, & les filigrammes ne sont pas inutiles.

IL continua toûjours à répandre ſes bienfaits ſur les Lettres & ſur les Arts. Des gratifications particuliéres d'environ quatre mille louis d'or à Racine, z) la fortune de Deſpréaux, celle de Quinault, ſur-tout celle de Lulli & de tous les Artiſtes qui lui conſacrérent leurs travaux, en ſont des preuves. Il donna même mille louis à Benſerade, pour faire graver les tailles douces de ſes Métamorphoſes d'Ovide en rondeaux: libéralité mal appliquée, qui prouve ſeulement la généroſité du Souverain. Il récompenſoit dans Benſerade, le petit mérite qu'il avoit eû dans ſes ballets.

ON ne voit pas après cela, ſur quel fondement quelques Ecrivains ont reproché l'avarice à ce Monarque. Un Prince, qui a des domaines abſolument ſéparés des revenus de l'Etat, peut être avare comme un particulier; mais un Roi de France, qui n'eſt réellement que le diſpenſateur de l'argent de ſes ſujets, ne peut guères être atteint de ce vice. a) L'attention

z) Exactitude admirable.

a) Ce morçeau ſur l'avarice eſt mal fait. L'auteur étoit pourtant très capable ce le bien faire.

tion & là volonté de récompenſer peuvent lui marquer; mais c'eſt ce qu'on ne peut reprocher à Louis XIV.

DANS le tems même qu'il commençoit à encourager les talens par tant de bienfaits, l'uſage que le Comte de Buſſi fit des ſiens, fut rigoureuſement puni. On le mit à la Baſtille en 1665. Les Amours des Gaules furent le prétexte de ſa priſon. La véritable cauſe étoit cette Chanſon, où le Roi étoit trop compromis, & dont on renouvella alors le ſouvenir, pour perdre Buſſi à qui on l'imputoit.

Que Deodatus eſt heureux,
De baiſer ce bec amoureux,
Qui d'une oreille à l'autre va!

SES ouvrages n'étoient pas aſſez bons, pour compenſer le mal qu'ils lui firent. Il parloit purement ſa langue; il avoit du mérite, mais plus d'amour-propre encore; & il ne ſe ſervit guerres de ce mérite, que pour ſe faire des ennemis. Louis XIV auroit agi généreuſement, s'il lui avoit pardonné: il vengea ſon injure perſonelle, en paroiſſant céder au cri public. Cependant le Comte de Buſſi fut relâché au bout de dix-huit mois; mais il fut dans

la disgrace tout le reste de sa vie, *b*) protestant envain à Louis XIV une tendresse, que ni le Roi, ni personne ne croïoit sincére.

***

& qui par ſon caractére ne devoit point avoir d'ennemis. On ſait qu'il oſa, de concert avec le Comte de Guiche & la Comteſſe de Soiſſons, écrire à la Reine regnante une Lettre contrefaire, au nom du Roi d'Eſpagne ſon pere. Cette Lettre apprenoit à la Reine ce qu'elle devoit ignorer, & ce qui ne pouvoit que troubler la paix de la maiſon roïale. Il ajoûta à cette perfidie la méchanceté de faire tomber les ſoupçons ſur les plus honnêtes gens de la cour, le Duc & la Ducheſſe de Navailles. Ces deux perſonnes innocentes furent ſacrifiées au reſſentiment du Monarque trompé. L'atrocité de la conduite de Vardes fut trop tard connuë; & Vardes, tout criminel qu'il étoit, ne fut guères plus puni que les innocens qu'il avoit accuſez, & qui furent obligés de ſe défaire de leurs charges, & de quitter la cour.

L'AUTRE Favori étoit le Comte depuis Duc de Lauſun, tantôt rival du Roi dans ſes amours paſſagers, tantôt ſon confident, & ſi connu depuis par ce mariage qu'il voulut faire trop publiquement avec Mademoiſelle, & qu'il fit enſuite ſecrettement malgré ſa parole donnée à ſon maître.

LE Roi, trompé dans ſes choix, dit qu'il avoit cherché des amis, & qu'il n'avoit trouvé que des intriguans. Cette connoiſſance malheureuſe des hommes, qu'on acquiert trop tard, lui faiſoit dire auſſi: *toutes les fois que je donne une place vacante, je fais cent mécontens & un ingrat.*

NI les plaiſirs, ni les embelliſſemens des maiſons roïales & de Paris, ni les ſoins de la police du roïaume, ne diſcontinuérent pendant la guerre de 1666.

LE Roi danſa dans les ballets juſqu'en 1670 Il avoit alors trente deux ans. On joua devant lui à Saint Germain, la Tragédie de *Britannicus*; il fut frappé de ces vers:

Pour mérite premier, pour vertu ſinguliére,
Il excelle à trainer un char dans la carriére.
A diſputer des prix indignes de ſes mains,
A ſe donner lui-méme en ſpectacle aux Romains.

Dès-lors il ne danſa plus en public: & le Poëte réforma le Monarque. Son union avec Madame de la Valiére ſubſiſtoit toûjours, malgré les infidélités fréquentes qu'il lui faiſoit. Ces infidélités lui coûtoient peu de ſoins. Il ne trouvoit guéres de femmes qui lui réſiſtaſſent, & revenoit toûjours à celle, qui par la douceur

ceur & par la bonté de ſon caractére, par un amour vrai & même par les chaines de l'habitude, l'avoit ſubjugué ſans art. Mais dès l'an 1669, *b*) elle s'apperçut, que Madame de Montespan prenoit de l'ascendant; elle combattit avec ſa douceur ordinaire; elle ſupporta le chagrin d'être témoin long tems du triomphe de ſa rivale, & ſans presque ſe plaindre; elle ſe crut encor heureuſe dans ſa douleur, d'être conſidérée du Roi qu'elle aimoit toûjours, & de le voir ſans en être aimée.

ENFIN, en 1675 elle embraſſa la reſſource des ames tendres, auxquelles il faut des ſentimens profonds qui les ſubjuguent. Elle crut que Dieu ſeul pouvoit ſuccéder dans ſon cœur à ſon amant. Sa converſion *c*) fut auſſi célébre que ſa tendreſſe. Elle ſe fit Carmélite à Paris, & perſévéra. Se couvrir d'un cilice, marcher pieds nuds, jeuner rigoureuſement, chanter la nuit au chœur dans une langue inconnuë; tout cela ne rebuta point *d*) la dé-

b) Les amours du roi avec Me. de Montespan commencerent en 1667.

c) Il faut, *ſa pénitence*.

d) *Rebuter la delicateſſe*, voilà une phraſe. Parlez donc naturellement.

licateſſe d'une femme accoûtumée à tant de gloire, de molleſſe & de plaiſirs. Elle vécut dans ces auſtérités depuis 1675 jusqu'en 1710, ſous le nom de Sœur Louiſe de la Miſéricorde. Un Roi, qui puniroit ainſi la perſonne la plus coupable, ſeroit un tyran; & c'eſt ainſi que tant de femmes ſe ſont punies d'avoir aimé. Il n'y a presque point d'exemples de politiques qui aïent pris ce parti rigoureux. *e*) Les crimes de la politique ſembleroient cependant exiger plus d'expiations que les foibleſſes de l'amour; mais ceux qui gouvernent les ames n'ont guères d'empire que ſur les foibles. *f*)

ON ſait que quand on annonça à Sœur Louiſe de la Miſéricorde la mort du Duc de Vermandois qu'elle avoit eû du Roi, elle dit; *je dois pleurer ſa naiſſance encor plus que ſa mort.* Il lui reſta une fille, qui fut de tous les enfans du Roi la plus reſſemblante à ſon pere, & qui épouſa le Prince Armand de Conti petit-neveu du grand Condé.

CEPEN-

e) L'auteur pouvoit dire hardiment, *point*.

f) Parlez des choſes ſaintes avec reſpect. Ce trait contre la religion eſt bon pour un jeune homme de 20 ans.

CEPENDANT la Marquise de Montespan jouissoit de sa faveur, avec autant d'éclat & d'empire que Madame de la Valiére avoit eû de modestie.

TANDIS que Madame de la Valiére & Madame de Montespan se disputoient encor la premiére place dans le cœur du Roi, toute la cour étoit occupée d'intrigues d'amour. Louvois même étoit sensible. Parmi plusieurs *g*) maîtresses qu'eut ce Ministre, dont le caractére dur sembloit si peu fait pour l'amour, il y eut une Madame du Frénoi, femme d'un de ses Commis, pour laquelle il eut depuis le crédit de faire ériger une charge chez la Reine: on la fit Dame du lit: elle eut les grandes entrées. Le Roi, en favorisant ainsi jusqu'aux goûts de ses Ministres, vouloit justifier les siens.

C'EST un grand exemple du pouvoir des préjugés & de la coûtume, qu'il fût permis à toutes les femmes mariées d'avoir des amans, *h*) & qu'il ne le fût pas à la petite-

g) Je ne lui en connois qu'une seule.

h) Depuis quand est il permis aux femmes d'avoir des amans? Il peut fort bien se faire qu'une femme puisse avoir des amans en secret, sans qu'il s'en suive qu'il soit permis à une fille de Roi d'avoir un mari à sa fantaisie.

petite fille de Henri Quatre, d'avoir un mari. Mademoiselle, après avoir refusé tant de Souverains, après avoir eû l'espérance d'épouser Louis XIV, voulut faire à quarante-trois ans la fortune d'un Gentilhomme. Elle obtint la permission d'épouser Péguilin du nom de Caumont, Comte de Lausun, Capitaine d'une des deux compagnies des cent gentilshommes au bec-de-corbin qui ne subsistent plus, & pour qui le Roi avoit créé la charge de Colonel-Général des dragons. Il y avoit cent exemples de Princesses, qui avoient épousé des Gentilshommes: les Empereurs Romains *i*) donnoient leurs filles à des Sénateurs; les filles des Souverains de l'Asie, *k*) plus puissans & plus despotiques qu'un Roi de France, n'épousent jamais que des esclaves de leurs peres.

MADEMOISELLE donnoit tous ses biens, estimés vingt-millions, au Comte de Lausun; quatre Duchez, la Souveraineté de Dombes, le Comté d'Eu, le Palais d'Orleans qu'on nomme le Luxembourg. Elle ne se réservoit rien, abandonnée

i) Point de Parité. A qui les auroient ils données? à de roix; Les rois étoient fort au dessous des senateurs; les rois étoient les cliens des bourgeois.

k) *Plus puissans*, non, *plus despotiques*, oui.

donnée toute entiére à l'idée flatteuse de faire à ce qu'elle aimoit une plus grande fortune, qu'aucun Roi n'en a fait à aucun sujet. Le contrat étoit dressé. Lausun fut un jour Duc de Montpensier. Il ne manquoit plus que la signature. Tout étoit prêt, lorsque le Roi, assailli par les représentations des Princes, des Ministres, des ennemis d'un homme trop heureux, retira sa parole & défendit cette alliance. Il avoit écrit aux Cours étrangéres pour annoncer le mariage; il écrivit la rupture. On le blâma de l'avoir permis; on le blâma de l'avoir défendu. Il pleura de rendre Mademoiselle malheureuse. Mais ce même Prince, qui s'étoit attendri en lui manquant de parole, fit enfermer Lausun, en Novembre 1670, au château de Pignerol, pour avoir épousé en secret la Princesse, qu'il lui avoit permis quelques mois auparavant d'épouser en public. Il fut enfermé dix années entiéres. Il y a plus d'un roïaume, où un Monarque n'a pas cette puissance: ceux qui l'ont, sont plus chéris quand ils n'en font pas d'usage. Le citoïen, qui n'offense *l*) point les loix de l'Etat, doit-il être puni si sévérement

l) On dit, *violer les loix*, & non *offenser les loix*.

rément par celui qui représente l'Etat? N'y a t-il pas une très grande différence entre déplaire à son Souverain, & trahir son Souverain? Un Roi doit-il traiter un homme plus durement que la loi ne le traiteroit?

CEUX qui ont écrit * que Madame de Montespan, après avoir empêché le mariage, irritée contre le Comte de Lausun qui éclatoit en reproches violens, exigea de Louis XIV cette vengeance, ont fait bien plus de tort à ce Monarque. Il y auroit eû à la fois de la tyrannie & de la pusillanimité à sacrifier à la colére d'une femme, un brave homme, un favori, qui privé par lui de la plus grande fortune, n'auroit fait d'autre faute que de s'être trop plaint de Madame de Montespan. Qu'on pardonne ces réflexions: les droits de l'humanité les arrachent. Mais en même tems l'équité veut que Louis XIV, n'aïant fait dans

* *L'origine de cette imputation, qu'on trouve dans tant d'Historiens, vient du* Segraisiana. *C'est un recueil posthume de quelques conversations de Ségrais, presque toutes falsifiées.* m) *Il est plein de contradictions; & l'on sait qu'aucun de ces* ana *ne mérite de créance.*

m) Segrais pourtant devoit en savoir beaucoup sur ce chapitre-là: il étoit gentilhomme de Mademoiselle de Montpensier.

dans tout son regne aucune action de cette nature, on ne l'accuse pas d'une injustice si cruelle. C'est bien assez qu'il ait puni avec tant de sévérité, un mariage clandestin, une liaison innocente, qu'il eût mieux fait d'ignorer. Retirer sa faveur étoit trés-juste. La prison étoit bien cruelle.

CEUX qui ont douté de ce mariage secret, n'ont qu'à lire attentivement les Mémoires de Mademoiselle. Ces Mémoires apprennent ce qu'elle ne dit pas. On voit que cette même Princesse, qui s'étoit plaint si amérement au Roi de la rupture de son mariage, n'osa se plaindre de la prison de son mari. Elle avouë qu'on la croïoit mariée; elle ne dit point qu'elle ne l'étoit pas: & quand il n'y auroit que ces paroles: *je ne peux ni ne dois changer pour lui*: elles seroient décisives. *n*)

LAUSUN & Fouquet furent étonnés de se rencontrer dans la même prison; mais Fouquet surtout, qui dans sa gloire & dans sa puissance avoit vu de loin Péguilin dans la foule comme un Gentil-homme de Province sans fortune, le crut fou, quand celui-ci lui conta qu'il avoit été le favori du Roi, & qu'il avoit eû la permission d'épouser

n) Il n'y en a pas de plus fortes.

ſer la petite-fille de Henri IV, avec tous les biens & les titres de la maiſon de Montpenſier.

APRES avoir langui dix ans en priſon, il en ſortit enfin. Mais ce ne fut qu'après que Madame de Montespan eut engagé Mademoiſelle à donner la Souveraineté de Dombes & le Comté d'Eu, au Duc du Maine encor enfant, qui les poſſéda après la mort de cette Princeſſe. Elle ne fit cette donation, que dans l'eſpérance que Monſieur de Lauſun ſeroit reconnu pour ſon époux: elle ſe trompa: le Roi lui permit ſeulement de donner à ce mari ſecret & infortuné les terres de Saint Fargeau & de Thiers, avec d'autres revenus conſidérables que Lauſun ne trouva pas ſuffiſans. Elle fut réduite à être ſecrettement ſa femme, & à n'en être pas bien traitée en public. Malheureuſe à la cour, malheureuſe chez elle, ordinaire effet des paſſions; elle mourut en 1693. *

POUR

* *On a imprimé à la fin de ſes Mémoires, une hiſtoire des amours de Mademoiſelle & de Monſieur de Lauſun. C'eſt l'ouvrage de quelque valet de chambre. On y a joint des vers, dignes de l'hiſtoire & des toutes les inepties qu'on étoit o) en poſſeſſion d'imprimer en Hollande.*

o) Dites, *qu'on eſt.*

POUR le Comte de Lauſun, il paſſa enſuite en Angleterre en 1688. Toûjours deſtiné aux avantures extraordinaires, il conduiſit en France la Reine épouſe de Jacques Second, & ſon fils au berçeau. Il fut fait Duc. Il commanda en Irlande avec peu de ſuccès, & revint avec plus de réputation attachée à ſes avantures, que de conſidération perſonnelle. Nous l'avons vu mourir fort âgé, & oublié comme il arrive à tous ceux qui n'ont eû que de grands événemens, ſans avoir fait de grandes choſes.

CEPENDANT Madame de Montespan étoit toute-puiſſante dès le commencement des intrigues dont on vient de parler.

ATENAÏS de Mortemar femme du Marquis de Montespan, ſa ſœur ainée la Marquiſe de Thiange, & ſa cadette pour qui elle obtint l'Abbaïe de Fontévraud, étoient les plus belles femmes de leur tems: & toutes trois joignoient à cet avantage, des agrémens ſinguliers dans l'eſprit. Le Duc de Vivonne leur frere, Maréchal de France, étoit auſſi un des hommes de la cour, qui avoit le plus de goût & de lecture. C'étoit lui à qui le Roi diſoit un jour: *mais à quoi ſert de lire?* le Duc de Vivonne répondit: „ la lecture fait à l'eſprit, ce

» que vos perdrix font à mes jouës. C'eſt qu'il avoit de l'embonpoint & de belles couleurs. *p*)

CES quatre perſonnes plaiſoient univerſellement par un tour ſingulier de converſation mêlé de plaiſanterie, de naïveté & de fineſſe, qu'on appelloit l'eſprit des Mortemar. Elles écrivoient toutes avec une legéreté & une grace particuliére. On voit par-là, combien eſt ridicule ce conte que j'ai entendu encor renouveller, que Madame de Montespan étoit obligée de faire ecrire ſes lettres au Roi par Madame Scarron; & que c'eſt là ce qui en fit ſa rivale, & ſa rivale heureuſe. *q*)

MADAME Scarron, depuis Madame de Maintenon, avoit à la vérité plus de lumiéres acquiſes par la lecture; ſa converſation étoit plus douce, plus inſinuante. Il y a des lettres d'elle, écrites d'une élégance qui étonne. Mais Madame de Montespan n'avoit beſoin d'emprunter l'eſprit de perſonne; & elle fut long-tems favorite, avant

p) Dites ſimplement, *il avoit* &c.

q) Mauvaiſe preuve. On dit que Madame de Montespan étoit dans un de ces jours nebuleux pour l'eſprit, qu'elle ne pouvoit rien tirer de ſon imagination, & quelle eut recours à Mad. de Maintenon, qui avoit plus ſon eſprit à ſoi. Ce récit n'a rien de ridicule.

vant que Madame de Maintenon lui fût préſentée.

LE triomphe de Madame de Montespan éclata au voïage que le Roi fit en Flandre en 1670. La ruine des Hollandois fut préparée dans ce voïage, au milieu des plaiſirs. Ce fut une fête continuelle, dans l'appareil le plus pompeux.

LE Roi, qui fit tous ſes voïages de guerre à cheval, fit celui-ci pour la premiére fois dans un caroſſe à glaces. Les chaiſes de poſte n'étoient point encor inventées. La Reine, *Madame* ſa belle-ſœur, la Marquiſe de Montespan, étoient dans cet équipage ſuperbe, ſuivi de beaucoup d'autres; & quand Madame de Montespan alloit ſeule, elle avoit quatre gardes du corps aux portiéres de ſon caroſſe. Le Dauphin arriva enſuite avec ſa cour, Mademoiſelle avec la ſienne: c'étoit avant la fatale avanture de ſon mariage: elle partageoit en paix tous ces triomphes, & voïoit avec complaiſance ſon amant favori du Roi, à la tête de ſa compagnie des gardes. On faiſoit porter dans les villes où l'on couchoit, les plus beaux meubles de la couronne. On trouvoit dans chaque ville un bal maſqué ou paré, ou des feux d'artifice. Toute la maiſon de guerre accompagnoit le Roi, & toute la maiſon de ſervice

précédoit ou suivoit. Les tables étoient tenuës comme à Saint-Germain. La cour visita dans cette pompe toutes les villes conquises. Les principales Dames de Bruxelles, de Gand, venoient voir cette magnificence. Le Roi les invitoit à sa table; il leur faisoit des présens pleins de galanterie. Tous les Officiers des troupes en garnison recevoient des gratifications. Il en coûta plusieurs fois quinze-cent louis d'or par jour en libéralités. r)

Tous les honneurs, tous les hommages, étoient pour Madame de Montespan, excepté ce que le devoir donnoit à la Reine. Cependant cette Dame n'étoit pas du secret. Le Roi savoit distinguer les affaires d'Etat, des plaisirs.

MADAME, seule chargée de l'union des deux Rois & de la destruction de la Hollande, s'embarqua à Dunkerque sur la Flotte du Roi d'Angleterre, Charles Second son frere, avec une partie de la Cour de France. Elle menoit avec elle Mademoiselle de Keroval s) depuis Duchesse de Portsmouth, dont la beauté égaloit celle de Madame de Montespan. Elle fut depuis

r) Tout ce détail est indigne de la majesté de l'histoire.

s) Son nom étoit Kerouël.

puis en Angleterre, ce que Madame de Montespan étoit en France, mais avec plus de crédit. Le Roi Charles fut gouverné par elle, jusqu'au dernier moment de sa vie; & quoique souvent infidéle, il fut toûjours maîtrisé. Jamais femme n'a conservé plus long tems sa beauté; nous lui avons vu à l'âge de près de soixante & dix ans, une figure encor noble & agréable, que les années n'avoient point flétrie.

MADAME alla voir son frere à Cantorbéri, & revint avec la gloire du succès. Elle en jouissoit, lorsqu'une mort subite & douloureuse l'enleva à l'age de vingt-six ans, le 30. Juin 1672. La cour fut dans une douleur & dans une consternation que le genre de mort augmentoit. Cette Princesse s'étoit cru empoisonnée. L'Ambassadeur d'Angleterre, Montaigu, en étoit persuadé; la Cour n'en doutoit pas; & toute l'Europe le disoit. Un des anciens domestiques de la maison de son mari, m'a nommé celui, qui (selon lui) donna le poison. » Cet homme, me disoit-il, qui » n'étoit pas riche, se retira immédiate- » ment après en Normandie, où il acheta » une terre dans laquelle il vécut long- » tems avec opulence. Ce poison (ajou- » toit-il) étoit de la poudre de diamant » mise au lieu de sucre dans des fraises. »

La cour & la ville penſérent que Madame avoit été empoiſonnée dans un verre d'eau de chicorée, aprés lequel elle éprouva d'horribles douleurs, & bientôt les convulſions de la mort. Mais la malignité humaine & l'amour de l'extraordinaire furent les ſeules raiſons de cette perſuaſion générale. Le verre d'eau ne pouvoit être empoiſonné, puiſque Madame de la Faïette & une autre perſonne burent le reſte ſans reſſentir la plus legére incommodité. La poudre de diamant n'eſt pas plus un venin, que la poudre de corail. *t*) Il y avoit long-tems que Madame étoit malade d'un abſcès qui ſe formoit dans le foie. Elle étoit très-mal-ſaine, & même avoit accouché d'un enfant abſolument pourri. Son mari, trop ſoupçonné dans l'Europe, ne fut ni avant ni après cet événement accuſé d'aucune action qui eût de la noirceur: & on trouve rarement des criminels qui n'aïent fait qu'un grand crime *u*.) Le genre humain ſe-

roit

t) J'ai conſulté là deſſus un Lapidaire & un chimiſte, qui m'ont aſſuré l'un & l'autre que la poudre de diamant étoit un poiſon & un poiſon très violent.

u) On peut commencer par une grand crime, être accuſé du public, en être effraié ſoi même, & s'en tenir là.

roit trop malheureux, s'il étoit auſſi commun de commettre des choſes atroces, que de les croire. *x*)

ON prétendit, que le Chevalier de Lorraine favori de Monſieur, pour ſe venger d'un exil & d'une priſon que ſa conduite coupable auprès de Madame lui avoit attiré, s'étoit porté à cette horrible vengeance. On ne fait pas attention, que le Chevalier de Lorraine étoit alors à Rome, & qu'il eſt bien difficile à un Chevalier de Malthe de vingt ans, *y*) qui eſt à Rome, d'acheter à Paris la mort d'une grande Princeſſe. *z*)

IL n'eſt que trop vrai, qu'une foibleſſe & une indiſcrétion du Vicomte de Turenne avoient été la premiére cauſe de toutes ces rumeurs odieuſes, qu'on ſe plait encor à réveiller. Il étoit à ſoixante ans l'amant de Madame de Coatquen & ſa dupe, comme il l'avoit été de Madame de Longueville. Il révéla à cette Dame le ſecret de l'Etat, qu'on cachoit au frere du Roi. Ma-

x) Belle ſentence.

y) Le chevallier de Lorraine avoit alors vingt ſix ans. Puisqu'on marquoit l'âge, il falloit le bien marquer.

z) Le chevalier de Lorraine étant à Rome avoit bien decouvert le ſecret du voyage d'Angleterre, qui n'étoit ſçu que du Roi, de M. de Turenne, & du marquis de Louvois.

dame de Coatquen, qui aimoit le Chevalier de Lorraine, le dit à son amant : celui-ci en avertit Monsieur. L'intérieur de la maison de ce Prince fut en proie à tout ce qu'ont de plus amer les reproches & les jalousies. Ces troubles éclatérent avant le voïage de Madame. L'amertume redoubla à son retour. Les emportemens de Monsieur, les querelles de ses favoris avec les amis de Madame, remplirent la maison de confusion & de douleur. Madame, quelque tems avant sa mort, reprochoit avec des plaintes douces & attendrissantes, à la Marquise de Coatquen, les malheurs dont elle étoit cause. Cette Dame, à genoux auprès de son lit & arrosant ses mains de larmes, ne lui répondit que par ces vers de Venceslas :

J'allois . . . j'étois . . . l'amour a sur moi tant d'empire ;
Je m'égare, Madame, & ne puis que vous dire . . .

Le Chevalier de Lorraine, auteur de ces dissensions, fut d'abord envoïé par le Roi à Pierre-Enciſe ; le Comte de Marsan de la maison de Lorraine, & le Marquis depuis Maréchal de Villeroi, furent exilés.

Enfin

Enfin on regarda comme la ſuite coupable de ces démélés *a*) la mort naturelle de cette malheureuſe Princeſſe.

CE qui confirma le public dans le ſoupçon de poiſon, c'eſt que vers ce tems on commença à connoître ce crime en France. On n'avoit point emploïé cette vengeance des lâches dans les horreurs de la guerre civile. Ce crime, par une fatalité ſinguliére, infecta la France dans le tems de la gloire & des plaiſirs qui adouciſſoient les mœurs, ainſi qu'il ſe gliſſa dans l'ancienne Rome aux plus beaux jours de la République.

DEUX Italiens, dont l'un ſe nommoit Exili, travaillerent longtems avec un Apoticaire Allemand nommé Glaſer, à chercher ce qu'on appelle *la pierre philoſophale*. Les deux Italiens y perdirent le peu qu'ils avoient, & voulurent par le crime réparer le tort de leur folie. *b*) Ils vendirent ſecrettement des poiſons. La Confeſſion, le plus grand frein de la méchanceté humaine, mais dont on abuſe en croïant pouvoir faire des crimes qu'on croit pouvoir expier, *c*) la Confeſſion, dis-

a) *La ſuite coupable.* Point de goût.

b) *Réparer par le crime*, & non, *par le crime réparer*.

c) C'eſt parler en Huguenot.

je, fit connoître au Grand-Pénitencier de Paris, que quelques personnes étoient mortes empoisonnées. Il en donna avis au Gouvernement. Les deux Italiens soupçonnés furent mis à la Bastille: l'un des deux y mourut. Exili y resta sans être convaincu; & du fond de sa prison, il répandit dans Paris ces funestes secrets, qui coûtérent la vie au Lieutenant Civil d'Aubrai & à sa famille, & qui firent enfin ériger la Chambre des Poisons, qu'on nomma *la chambre ardente*.

L'AMOUR fut la première source de ces horribles avantures. Le Marquis de Brinvilliers, gendre du Lieutenant-Civil d'Aubrai, logea chez lui Sainte Croix, * Capitaine de son régiment, d'une trop belle figure. Sa femme lui en fit craindre les conséquences. Le mari s'obstina à faire demeurer ce jeune homme avec sa femme, jeune, belle & sensible. Ce qui devoit arriver, arriva: ils s'aimérent. Le Lieutenant-Civil, pere de la Marquise, fut assez sévére & assez imprudent, pour solliciter une lettre de cachet, & pour faire envoïer à la Bastille le Capitaine, qu'il ne

* *L'histoire de Louis XIV, sous le nom de la Martiniére, le nomme l'Abbé de la Croix. Cette histoire, fautive en tout, confond les noms, les dates & les événemens.*

ne falloit envoïer qu'à son régiment. Sainte-Croix fut mis malheureusement dans la chambre où étoit Exili. Cet Italien lui apprit à se venger. On en sait les suites qui font frémir. La Marquise n'attenta point à la vie de son mari, qui avoit eû de l'indulgence pour un amour dont lui-même étoit la cause; mais la fureur de la vengeance la porta à empoisonner son pere, ses deux freres & sa sœur. Au milieu de tant de crimes, elle avoit de la religion: elle alloit souvent à confesse; & même, lorsqu'on l'arrêta dans Liége, on trouva une confession générale écrite de sa main, qui servit non pas de preuve contre elle, mais de présomption. Il est faux, qu'elle eût essaïé ses poisons dans les hôpitaux, comme le disoit le peuple, & comme il est écrit dans les *Causes célébres*, ouvrage d'un Avocat sans cause, *d*) & fait pour le peuple. *e*) Mais il est vrai qu'elle eut, ainsi que Sainte-Croix, des liaisons secret-

d) Il y a de la bassesse à insulter gayot de Pitaval, & à insulter par un mot usé: est ce parce qu'il a donné lieu à l'ingénieur freron de decouvrir le plagiat de . . . souvent un peu de vérité &c.

e) Les Connoisseurs sont contens des 3 premiers volumes, dans tous les autres il y a de choses excellentes.

secrettes avec des personnes accusées depuis des mêmes crimes. Elle fut brûlée en 1679, après avoir eû la tête tranchée. Mais depuis 1670, qu'Exili avoit commencé à faire des poisons jusqu'en 1680, ce crime infecta Paris. On ne peut dissimuler, que Pennautier le Receveur-Général du Clergé, ami de cette femme, fut accusé quelque tems après d'avoir mis ses secrets en usage; & qu'il lui en coûta la moitié de son bien pour supprimer les preuves.

LA Voisin, La Vigoureux, un Prêtre nommé le Sage, & d'autres, trafiquérent des secrets d'Exili, sous prétexte d'amuser les ames curieuses & foibles par des prédictions & par des apparitions d'esprits. On crut le crime plus répandu qu'il n'étoit en effet. La Chambre Ardente fut établie à l'arsenal près de la bastille en 1680. Les plus grands Seigneurs y furent cités: entre autres, deux niéces du Cardinal Mazarin, la Duchesse de Bouillon, & la Comtesse de Soissons mere du Prince Eugéne. Elles ne furent point décrétées de prise de corps, comme le dit l'histoire de Réboulet. Il ne se trompe pas moins en disant, que la Duchesse de Bouillon parut devant les Juges avec tant d'amis, qu'elle n'avoit rien à craindre, quand même

me elle eût été coupable. Quels amis dans ce tems-là eussent pu soustraire quelqu'un à la justice? La Duchesse de Bouillon ne fut accusée que d'avoir eû des curiosités ridicules. On imputoit des choses plus sérieuses à la Comtesse de Soissons, qui se retira à Bruxelles. Le Maréchal de Luxembourg fut mis à la bastille, & subit un long interrogatoire, après lequel il resta encor quatorze mois en prison. On peut juger quelles rumeurs affreuses toutes ces accusations excitoient dans Paris. Le supplice du feu, dont La Voisin & ses complices furent punis, mirent fin aux recherches & aux crimes. Cette abomination ne fut que le partage de quelques particuliers, & ne corrompit point les mœurs douces de la nation; mais elle laissa dans les esprits un penchant funeste à soupçonner des morts naturelles, d'avoir été violentes.

CE qu'on avoit cru de la destinée malheureuse de Madame Henriette d'Angleterre, on le crut ensuite de sa fille Marie-Louise, qu'on maria en 1679 au Roi d'Espagne Charles Second. Cette jeune Princesse partit à regret pour Madrid. Mademoiselle avoit souvent dit à Monsieur, frere du Roi: *ne menez pas si souvent votre fille à la cour; elle sera trop malheureuse ailleurs.*

leurs. Cette jeune Princeſſe vouloit épouſer Monſeigneur. *Je vous fais Reine d'Eſpagne*, lui dit le Roi, *que pourrois-je de plus pour ma fille*? „ Ah! répondit-elle, „ vous pourriez plus pour votre niéce „. Elle fut enlevée au monde en 1689, au même âge que ſa mere. Il paſſa pour conſtant, que le Conſeil Autrichien de Charles Second vouloit ſe défaire d'elle, parce qu'elle aimoit ſon païs, & qu'elle pouvoit empêcher le Roi ſon mari de ſe déclarer pour les Alliés contre la France. On lui envoïa même de Verſailles de ce qu'on croit du contrepoiſon, précaution très incertaine, puiſque ce qui peut guérir une eſpéce de mal peut envenimer l'autre, & qu'il n'y a point d'antidote général. Le contrepoiſon prétendu arriva après ſa mort. Ceux qui ont lû les Mémoires compilés par le Marquis de Dangeau, trouveront que le Roi dit en ſoupant: „ la Reine d'Eſpagne eſt morte em„ poiſonnée dans une tourte d'anguille: „ la Comteſſe de Pernits, les Camériſtes „ Zapata & Nina, qui en ont mangé a„ près elle, ſont mortes du même poi„ ſon.

Après avoir lû cette étrange anecdote dans ces Mémoires manuſcrits, qu'on dit faits avec ſoin par un courtiſan, qui n'avoit

n'avoit presque point quitté Louis XIV pendant quarante ans; je ne laissai pas d'être encor en doute: je m'informai à d'anciens domestiques du Roi, s'il étoit vrai que ce Monarque, toûjours retenu dans ses discours, eût jamais prononcé des paroles si imprudentes. Ils m'assûrérent tous, que rien n'étoit plus faux. *f*) Je demandai à des personnes considerables qui arrivoient d'Espagne, s'il étoit vrai que ces trois personnes fussent mortes avec la Reine: elles me donnérent des attestations, que toutes trois avoient survécu longtems à leur maîtresse. Enfin je sus que ces Mémoires du Marquis de Dangeau, qu'on regarde comme un monument précieux, n'étoient que *des nouvelles à la main*, *g*) écrites tous les

f) Encore des oui-dire. Le public n'y croit que quand l'auteur a des mœurs.

g) L'abbé de Choisi, le meilleur ami du marquis de Dangeau dit dans ses Mémoires pag. 205 qu'il avoit vu & consulté les journaux que M. de Dangeau écroivit tous les ans de la vie du Roi, & qu'il y avoit trouvé des événemens curieux & des dattes fort sûres, & que ce n'est pas merveille qu'il soit si bien instruit, puisque le journal du marquis de Dangeau lui servoit de guide fidele. Tout y est vrai, ajoûte t'il; & si la grande circonspection & la sagesse de l'auteur l'ont em

pêché

les jours par un de ses domestiques ; & je puis répondre qu'on s'en apperçoit assez au stile, aux inutilités & aux fausſetés dont ce recueil est rempli. Après toutes ces idées funestes, où la mort de Henriette d'Angleterre nous a conduits, il faut revenir aux événemens de la cour qui suivirent sa perte.

LA Princesse Palatine lui succéda un an après, & fut mere du Duc d'Orleans, Régent du Roïaume. Il fallut qu'elle renonçat au Calvinisme pour épouser Monsieur ; mais elle conserva toûjours pour son ancienne religion, un respect secret qu'il est difficile de secouer, quand l'enfance l'a imprimé dans le cœur.

L'AVANTURE infortunée d'une fille d'honneur de la Reine en 1673, donna lieu à un nouvel établissement. Ce malheur est connu par le sonnet de l'avorton, dont les vers ont été tant cités :

Toi

pêché d'y mettre beaucoup de faits, parce qu'ils auroient pu fâcher quelqu'un, & qu'il n'a jamais voulu fâcher personne, il n'aura pas tant d'égards que lui. „Mon ami est l'homme du monde le plus volable sur ces sortes de matieres ; il a été toute sa vie dans le plus fin de la cour ; il a tout vu, & tout sçu, & de ses propres yeux.

Toi que l'amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à son tour,
Funeste ouvrage de l'amour,
De l'honneur funeste victime .. &c.

Les dangers, attachés à l'état de fille dans une cour galante & voluptueuse, déterminérent à substituer aux douze filles d'honneur qui embellissoient la cour de la Reine, douze Dames du Palais; & depuis la maison des Reines fut ainsi composée. Cet établissement rendoit la cour plus nombreuse & plus magnifique, en y fixant les maris & les parens de ces Dames, ce qui augmentoit la société & répandoit plus d'opulence.

LA Princesse de Baviére, épouse de Monseigneur, ajoûta, dans les commencemens; de l'éclat & de la vivacité à cette cour. La Marquise de Montespan attiroit toûjours l'attention principale: mais enfin elle cessoit de plaire; & les emportemens altiers de sa douleur ne ramenoient pas un cœur qui s'éloignoit. Cependant elle tenoit toûjours à la cour par une grande charge, étant Surintendante de la maison de la Reine, & au Roi, par ses enfans, par l'habitude & par son ascendant.

ON lui conservoit tout l'extérieur de la considération & de l'amitié, qui ne la consoloit pas; & le Roi, affligé de lui causer des chagrins violens & entraîné par d'autres goûts, trouvoit déja dans la conversation de Madame de Maintenon, une douceur qu'il ne goûtoit plus auprès de son ancienne maîtresse. Il se sentoit à la fois partagé, entre Madame de Montespan qu'il ne pouvoit quitter, Mademoiselle de Fontange qu'il aimoit, & Madame de Maintenon de qui l'entretien devenoit nécessaire à son ame tourmentée. Ces trois rivales de faveur tenoient toute la cour en suspens. Il paroît assez honorable pour Louis XIV, qu'aucune de ces intrigues n'influât sur les affaires générales, & que l'amour, qui troubloit la cour, n'ait jamais mis le moindre trouble dans le gouvernement. Rien ne prouve mieux, ce me semble, que Louis XIV avoit une ame aussi grande que sensible.

JE croirois même que ces intrigues de cour, étrangéres à l'Etat, ne devroient point entrer dans l'histoire, si le nom de Louis XIV ne rendoit tout intéressant; & si le voile de ces ministéres n'avoit été levé par tant d'Historiens, qui pour la plûpart les ont défigurés.

CHA-

CHAPITRE VINGT-SIXIEME.

Suite des particularités & anecdotes.

MADAME de Fontange devint groſſe en 1680. On la fit Ducheſſe. Elle ne jouit pas long-tems de ſa fortune: elle mourut un an après, des ſuites de ſa couche; & le fils qu'elle avoit eû du Roi, ne ſurvécut pas à ſa mere.

LA Marquiſe de Monteſpan, n'aïant plus de rivale déclarée, n'en poſſéda pas plus un cœur fatigué d'elle & de ſes murmures. Quand les hommes ne ſont plus dans leur jeuneſſe, ils ont preſque tous beſoin de la ſociété d'une femme complaiſante. *a*) Le poids des affaires rend ſurtout cette conſolation néceſſaire. La nouvelle favorite, Madame de Maintenon, qui ſentoit le pouvoir ſecret qu'elle acquéroit tous les jours, ſe conduiſoit avec cet art, qui eſt ſi naturel aux femmes & qui ne déplait pas aux hommes.

ELLE écrivoit un jour à Madame de Frontenac ſa couſine, en qui elle avoit une entiére confiance: „ je le renvoie

a) Réflexion de Vieillard qui aime a parler.

» toûjours affligé & jamais déseſpére.» Dans ce tems, où ſa faveur croiſſoit & où Madame de Montespan touchoit à ſa chûte, ces deux rivales ſe voïoient tous les jours, *b*) tantôt avec une aigreur ſecrette, tantôt avec une confiance paſſagére, que la néceſſité de ſe parler & la laſſitude de la contrainte mettoient quelquefois dans leurs entrétiens. Elles convinrent de faire, chacune de leur côté, *c*) des Mémoires de tout ce qui ſe paſſoit à la cour. L'ouvrage ne fut pas pouſſé fort loin. Madame de Montespan ſe plaiſoit à lire quelque choſe de ces Mémoires à ſes amis, dans les derniéres années de ſa vie. La dévotion, qui ſe mêloit à toutes ces intrigues ſecrettes, affermiſſoit encor la faveur de Madame de Maintenon, & éloignoit Madame de Montespan. Le Roi ſe reprochoit ſon attachement pour une femme mariée, & ſentoit ſurtout ce ſcrupule, depuis qu'il ne ſentoit plus d'amour. Cette ſituation embaraſſante ſubſiſta juſqu'en 1685, année mémorable par la révocation de l'Edit de Nantes. On voïoit alors des ſcénes bien différentes: d'un côté, le déſeſpoir & la fuite d'une partie de la

b) Elles ne ſe voïoient jamais Elles ſe fuïoient.
c) Je crois qu'il vaut mieux dire, *chacune de ſon côté.*

la nation; de l'autre, de nouvelles fêtes à Versailles, Trianon & Marli bâtis, la nature forcée dans tous ces lieux de délices, & des jardins où l'art étoit épuisé. Le mariage du petit fils du grand Condé, & de Mademoiselle de Nantes fille du Roi & de Madame de Montespan, fut le dernier triomphe de cette maîtresse, qui commençoit à se retirer de la cour.

LE Roi maria depuis deux enfants qu'il avoit eûs d'elle, Mademoiselle de Blois avec le Duc de Chartres que nous avons vu Régent du Roïaume, & le Duc du Maine à Louise Bénédicte de Bourbon petite-fille du grand Condé & sœur de Monsieur le Duc, Princesse célébre par son esprit & par le goût des arts. Ceux qui ont seulement approché du Palais Roïal & de Sceaux, savent combien sont faux tous les bruits populaires, recueillis dans tant d'histoires concernant ces mariages. Il y a plus de vingt volumes, dans lesquels vous verrez que la maison d'Orléans & la maison de Condé s'indignérent de ces propositions; vous lirez que la Princesse mere du Duc de Chartres menaça son fils; vous lirez même qu'elle le frapa. *d*) Les anec-

d) Des Mémoires dignes de foi parlent d'un soufflet.

dotes de la constitution rapportent sérieusement, que le Roi s'étant servi de l'Abbé Du Bois Sous-Précepteur du Duc de Chartres, pour faire réussir la négociation, cet Abbé n'en vint à bout qu'avec peine, & qu'il demanda pour récompense le chapeau de Cardinal. Tout ce qui regarde la cour est écrit ainsi dans beaucoup d'histoires.

AVANT la célébration du mariage de Monsieur le Duc avec Mademoiselle de Nantes, le Marquis de Seignelai, à cette occasion, donna au Roi une fête digne de ce Monarque, dans les jardins de Sceaux plantés par *le Notre* avec autant de goût que ceux de Versailles. On y exécuta l'idylle de *la paix*, composée par Racine. Il y eut dans Versailles un nouveau carrousel; *e*) & après le mariage, le Roi étala une magnificence singuliére, dont le Cardinal Mazarin avoit donnée la premiére idée en 1656. On établit dans le salon de Marli quatre boutiques, remplies de ce que l'industrie des ouvriers de Paris avoit produit de plus riche & de plus recherché. Ces quatre boutiques étoient autant de décorations superbes, qui représentoient les quatre saisons de l'année. Madame de Mon-

e) Corrigez, *à Versailles.*

Monteſpan en tenoit une avec Monſeigneur. Sa rivale en tenoit une autre avec le Duc du Maine. Les deux nouveaux mariés avoient chacun la leur; Monſieur le Duc avec Madame Thiange; & a Madame la Ducheſſe, à qui la bienſéance ne permettoit pas d'en tenir une avec un homme à cauſe de ſa grande jeuneſſe, étoit avec la Ducheſſe de Chévreuſe. Les Dames & les hommes nommés du voïage tiroient au ſort les bijoux dont ces boutiques étoient garnies. Ainſi le Roi fit des préſens à toute la cour, d'une maniére digne de lui. La lotterie du Cardinal Mazarin fut moins ingénieuſe & moins brillante. Ces lotteries avoient été miſes en uſage autrefois par les Empereurs Romains; mais aucun d'eux n'en releva la magnificence par tant de galanterie.

Après le mariage de ſa fille, Madame de Monteſpan ne reparut plus à la cour. Elle vécut à Paris avec beaucoup de dignité. Elle avoit un grand revenu, mais viager; & le Roi lui fit païer toûjours une penſion de mille louis d'or par mois. Elle alloit prendre tous les ans les eaux à Bourbon, & y marioit des filles du voiſinage qu'elle dotoit. Elle n'étoit plus dans l'âge où l'imagination frapée par des vi-

ves impressions, envoïe aux Carmélites. Elle mourut à Bourbon en 1707.

L'année même du mariage de Mademoiselle de Nantes avec Monsieur le Duc, mourut à Chantilli le Prince Condé à l'âge de soixante-six ans, d'une maladie qui empira par l'effort qu'il fit d'aller voir Madame la Duchesse, qui avoit la petite vérole. On peut juger par cet empressement qui lui coûta la vie, s'il avoit eû de la répugnance au mariage de son petit-fils, avec cette fille du Roi & de Madame de Montespan, comme l'ont écrit tous ces gazetiers de mensonges, dont la Hollande étoit alors infectée. On trouve encor dans une histoire du Prince de Condé, sortie de ces mêmes bureaux d'ignorance & d'imposture, que le Roi se plaisoit en toute occasion à mortifier ce Prince; & qu'au mariage de la Princesse de Conti fille de Madame de la Valiére, le Secretaire d'Etat *lui refusa le titre de haut & puissant Seigneur*, comme si ce titre étoit celui qu'on donne aux Princes du sang. L'écrivain, qui a composé l'histoire de Louis XIV dans Avignon en partie sur ces malheureux Mémoires, pouvoit-il assez ignorer le monde & les usages de notre cour, pour rapporter des fausſetés pareilles?

CEPEN-

CEPENDANT, après le mariage de Madame la Ducheſſe, après l'éclipſe totale de la mere, *f*) Madame de Maintenon victorieuſe prit un tel aſcendant, & inſpira à Louis XIV tant de tendreſſe & de ſcrupules, que le Roi, par le conſeil du Pere de la Chaiſe, l'épouſa ſecrettement en 1686, dans une petite chapelle qui étoit au bout de l'apartement occupé depuis par le Duc de Bourgogne. Il n'y eut aucun contrat, aucune ſtipulation. L'Archevêque de Paris, Harlai de Chamvalon, leur donna la bénédiction; le Confeſſeur y aſſiſta; Montchevreuil & Bontems Premier Valet de Chambre y furent comme témoins. *g*) Il n'eſt plus permis de ſupprimer ce fait, rapporté dans tous les auteurs, qui d'ailleurs ſe ſont trompés ſur les noms, ſur le lieu & ſur les dates. Louis XIV étoit alors dans ſa quarante-huitiéme année, & la perſonne qu'il épouſoit, dans ſa cinquante-deuxiéme. *h*) Ce Prince, comblé de gloire, vouloit mêler aux fatigues du gouvernement les douceurs innocentes d'une vie privée. Ce mariage ne l'engageoit à rien d'indigne de ſon rang. Il fut toûjours

f) *L'éclipſe* n'eſt pas bon.

g) Reboulet ajoute le chevalier de Forbin.

h) Me. de Maintenon étoit née en 1635. ainſi elle étoit dans ſa cinquante unieme.

problématique à la cour ; si Madame de Maintenon étoit mariée. *i*) On respectoit en elle le choix du Roi, sans la traiter en Reine.

LA destinée de cette Dame paroit parmi nous fort étrange, *k*) quoique l'histoire fournisse beaucoup d'exemples de fortunes plus grandes & plus marquées, qui ont eû des commencemens plus petits. La Marquise de Saint-Sébastien, que le Roi de Sardaigne Victor-Amadée épousa, n'étoit pas au dessus de Madame de Maintenon ; & l'Impératrice Catherine étoit fort au dessous. *l*)

ELLE étoit d'une très-ancienne maison, petite fille de Théodore-Agrippa d'Aubigné, Gentil-homme ordinaire de la Chambre de Henri Quatre. Son pere, Constant d'Au-

i) Ce fait ne fut problématique ni à la cour ni à la ville, ni dans l'étranger. Tout le monde voïoit que Me. Maintenon & Louis XIV vivoient dans la plus grande familiarité ; & tout le monde savoit qu'ils étoient trop devots l'un & l'autre pour vivre dans le crime. Cela seul suffisoit pour resoudre le problême.

k) La destinée de Me. de Maintenon ne nous paroit étrange que parce qu'elle le fut. La femme d'un poëte burlesque la veuve d'un eu de jatte devenir Reine de France cela est, en verité, fort étonnant.

l) Les Russes n'en conviennent pas.

d'Aubigné, *m*) aïant voulu faire un établissement à la Caroline & s'étant adressé aux Anglois, fut mis en prison au Château Trompette, & en fut délivré par la fille du Gouverneur nommé de Cardillac, Gentil-homme Bourdelois. Constant d'Aubigné épousa sa bienfaictrice en 1627, *n*) & la mena à la Caroline. *o*) De retour en France avec elle au bout de quelques années, tous deux furent enfermés à Niort en Poitou par ordre de la cour. Ce fut dans cette prison de Niort, que nâquit en 1635 Françoise d'Aubigné, destinée à éprouver toutes les rigueurs & toutes les faveurs de la fortune. Menée à l'âge de trois ans en Amérique, laissée par la négligence d'un domestique sur le rivage, prête à y être dévorée d'un serpent, ramenée orpheline à l'âge de douze ans, *p*) élevée avec la plus grande dureté chez Madame de Neuillant, mere de la Duchesse de Navilles, sa parente, elle fut trop heureuse d'épouser en 1651 Paul Scarron, qui logeoit auprès d'elle dans la ruë d'enfer. Scarron étoit

m) Constant d'Aubigné fut deux ou trois fois au chateau trompette, & pour fausse monnoye & pour assassinat jamais pour un établissement à la Caroline.

n) Il l'épousa en 1631.

o) A la Martinique.

p) Elle en avoit quatorze.

étoit d'une ancienne famille du Parlement, q) illustrée par de grandes alliances ; mais le burlesque, dont il faisoit profession, l'avilissoit en le faisant aimer. Ce fut pourtant une fortune pour Mademoiselle d'Aubigné, d'épouser cet homme disgracié de la nature, impotent, & qui n'avoit qu'un bien très-médiocre. r) Elle fit avant ce mariage abjuration de la Religion Calviniste, s) qui étoit la sienne comme celle de ses ancêtres. Sa beauté & son esprit la firent bientôt distinguer. Elle fut recherchée avec empressement de la meilleure compagnie de Paris ; & ce tems de sa jeunesse fut sans doute le plus heureux de sa vie. Après la mort de son mari arrivée en 1660, elle fit long-tems solliciter auprès du Roi t) une petite pension de quinze cent livres, dont Scarron avoit joui. Enfin au bout de quelques années, le Roi lui en donna une de deux-mille, u) en lui disant : „ Ma-

„ dame,

q) Une ancienne famille de robe.

r) L'auteur a dit plus haut; *elle fut trop heureuse*; le reste n'est qu'une répétition.

s) Elle avoit déjà fait abjuration au couvent de Niort.

t) Auprès de la reine-mere, dont Scarron avoit été le Malade en titre d'office.

u) Elle ne s'adressa au Roi qu'après la mort de la reine mere; & n'attendit que quelques mois.

„ dame, je vous ai fait attendre long-
„ tems; mais vous avez tant d'amis, que
„ j'ai voulu avoir seul ce mérit auprès de
„ vous. x)

CE fait m'a été conté par le Cardinal de Fleury, qui se plaisoit à le rapporter souvent, parce qu'il disoit que Louis XIV. lui avoit fait le même compliment, en lui donnant l'Evéché de Fréjus. y)

EN 1671 la naissance du Duc du Maine étoit encor un secret. Ce Prince, âgé d'un an, avoit un pied difforme. Le Premier Médecin D'Aquin, qui étoit dans la confidence, jugea qu'il falloit envoïer l'enfant aux eaux de Barége. On chercha une personne de confiance, qui pût se charger de ce dépôt. Le Roi se souvint de Madame Scarron. Monsieur de Louvois alla secrettement à Paris lui proposer ce voïage z) Elle eut soin depuis ce tems-là de l'éducation du Duc du Maine, nommée à cet emploi par le Roi, & non point par

x) Il n'y a pas un mot de vrai.

y) Pas un mot de vrai. Le Cardinal de Fleuri ne mentoit jamais.

z) Madame Scarron étoit connuë depuis long-tems du Roi, & étoit déjà gouvernante du Duc du maine, le voiage secret de Louvois est de l'invention de l'auteur; & le jeune prince n'alla à Barége que quelques années après.

par Madame de Montespan, *a*) comme on l'a dit. Elle écrivoit au Roi directement; ſes lettres plûrent beaucoup. Voilà l'origine de ſa fortune *b*) ſon mérite fit tout le reſte. Le Roi lui acheta la terre de Maintenon en 1679 *c*.) Ce fut le ſeul bien-fonds qu'elle eut jamais.

SON élévation ne fut pour elle qu'une retraite. Renfermée dans ſon apartement qui étoit de plein-pied à celui du Roi, elle ſe bornoit à une ſociété de deux ou trois Dames retirées comme elle; encor les voïoit-elle rarement *d*.) Le Roi venoit tous les jours chez elle après ſon diner, avant & après le ſouper, & y demeuroit juſqu'à minuit. Il y travailloit avec ſes Miniſtres, pendant que Madame de Maintenon s'occupoit à la lecture, ou a quelque ouvrage des mains; ne s'empreſſant jamais de parler d'affaires d'Etat, paroiſſant ſouvent les ignorer, rejettant bien loin tout ce qui avoit la plus legére apparence

a) Par l'un & par l'autre; mais aux gages du Roi, & aux ordres de Made. de Montespan.
b) Les circonſtances y mirent du leur.
c) Le Roi ne lui acheta point Maintenon: elle l'acheta des bienfaits du Roi, & l'acheta quelques années plutot.
d) Elle les voïoit très ſouvent.

rence d'intrigue & de cabale, beaucoup plus occupée de complaire à celui qui gouvernoit que de gouverner, & ménageant son crédit en ne l'emploïant qu'avec une circonspection extrême. Elle ne profita point de sa place ; pour faire tomber toutes les dignités & tous les grands emplois dans sa famille. Son frere, le Comte d'Aubigné ancien Lieutenant-Général, ne fut pas même Maréchal de France. Un cordon bleu & quelques parts secrettes dans les fermes générales furent sa seule fortune, *f*) aussi disoit il au Maréchal de Vivonne, frere de Madame de Montespan, *qu'il avoit eû son bâton de Maréchal en argent comptant.* Ce fut une fortune pour la fille de ce Comte ; d'épouser le Duc de Noailles, plûtôt que pour le Duc *g*.) Deux autres niéces de Madame de Maintenon, l'une mariée au Marquis de Caylus, l'autre au Marquis de Villette, n'eurent presque point de bien *h*.) Une pension modique, donnée par Louis XIV, fut presque la seule dot de *M*adame de Caylus. *M*adame de Villette n'eut guères que des espérances. C'est elle qui épousa en secondes nôces le Vicomte de Bullingbrock, célébre par

f) Et le gouvernement de Berry.
g) Une fortune pour l'un & pour l'autre.
h) Autant de fautes que de mots.

par son ministére, sa disgrace & son éloquence. Elle m'a conté souvent, qu'elle avoit reproché à sa tante le peu qu'elle faisoit pour sa famille, & qu'elle lui avoit dit en colére: „ vous voulez jouir de vo„ tre modération, & que votre famille „ en soit la victime.„ Madame de Maintenon oublioit tout, quand elle craignoit de choquer les sentiments de Louis XIV. Elle n'ôsa pas même soûtenir le Cardinal de Noailles contre le pere le Tellier. Elle avoit beaucoup d'amitié pour Racine; mais cette amitié ne fut pas assez courageuse, pour le protéger contre un leger ressentiment du Roi. Un jour touchée de l'éloquence avec laquelle il lui avoit parlé de la misére du peuple en 1698, misére toûjours exagérée, mais qui fut portée réellement depuis jusqu'à une extrémité déplorable, elle engagea son ami à faire un mémoire, qui montrat le mal & le remède. Le Roi le lut; & en aïant témoigné du chagrin, elle eut la foiblesse d'en nommer l'auteur & celle de ne le pas défendre. Racine, plus foible encor, fut pénétré d'une douleur qui le mit au tombeau.

DU même fond de caractére, dont elle étoit incapable de rendre service, elle l'étoit aussi de nuire. L'Abbé de Choisi rapporte,

rapporte, que le Miniſtre Louvois s'étoit jetté aux pieds de Louis XIV, pour l'empêcher d'épouſer la veuve Scarron. Si l'Abbé de Choiſi ſavoit ce fait, Madame de Maintenon en étoit inſtruite ; & non ſeulement elle pardonna à ce Miniſtre, *i*) mais elle appaiſa le Roi dans les mouvemens de colére, que l'humeur bruſque du Marquis de Louvois inſpiroit quelquefois à ſon maître.

LOUIS XIV, en épouſant Madame de Maintenon, ne ſe donna donc qu'une compagne agréable & ſoûmiſe. La ſeule diſtinction publique qui faiſoit ſentir ſon élévation ſecrette, *k*), c'étoit qu'à la meſſe elle occupoit une de ces deux petites tribunes ou lanternes dorées, qui ne ſembloient faites que pour le Roi & la Reine. D'ailleurs, nul extérieur de grandeur. La dévotion qu'elle avoit inſpirée au Roi, & qui avoit ſervi à ſon mariage, devint peu à peu un ſentiment vrai & profond, *l*)

i) Elle ne lui pardonna jamais ; mais comme elle aimoit l'état, elle ſouffrit patiemment un homme qui lui étoit odieux, parce qu'en même tems c'etoit un homme utile. Du reſte ſa disgrace étoit meditée ; & Louvois mourut fort à propos.

k) Encore un vis-à-vis. *Publique* & *ſecrette*.

l) Ce ſentiment étoit vrai & profond avant ſon mariage.

que l'âge & l'ennui fortifiérent. Elle s'étoit déja donnée à la cour & auprès du Roi la considération d'une fondatrice, en rassemblant à Noisi plusieurs filles de qualité; & le Roi avoit affecté déja les revenus de l'Abbaïe de Saint Denis à cette communauté naissante. Saint-Cyr fut bâti au bout du parc de Versailles en 1636. Elle donna alors à cet établissement toute sa forme, en fit les réglemens avec Godet Desmarêts Evêque de Chartres, *m*) & fut elle-même Supérieure de ce Couvent. Elle y alloit souvent passer quelques heures; & quand je dis que l'ennui la déterminoit à ces occupations, je ne parle que d'après elle. Qu'on lise ce qu'elle écrivoit à Madame de la Maisonfort, dont il est parlé dans le chapitre du Quiétisme:

» Que ne puis-je vous donner mon ex-
» périence! que ne puis je vous faire voir
» l'ennui qui dévore les Grands, & la
» peine qu'ils ont à remplir leurs jour-
» nées! Ne voïez vous pas que je meurs
» de tristesse, dans une fortune qu'on
» auroit eû peine à imaginer? J'ai été jeu-
» ne & jolie; j'ai goûté des plaisirs; j'ai
» été aimée partout. Dans un âge plus
» avancé,

m) L'Abbé Gobelin, Me. de Brinon, & l'Abbé de Fuiberge y eurent la plus grande part.

» avancé, j'ai passé des années dans le » commerce de l'esprit; je suis venuë à la » faveur; & je vous proteste, ma chére » fille, que tous les états laissent un vuide » affreux. »

SI quelque chose pouvoit détromper de l'ambition, ce seroit assûrément cette lettre. Madame de Maintenon, qui pourtant n'avoit d'autre chagrin que l'uniformité de sa vie auprès d'un grand Roi, disoit un jour au Comte d'Aubigné, son frere: » je n'y peux plus tenir; je vou- » drois être morte. » On sait quelle réponse il lui fit: *vous avez donc parole d'épouser Dieu le pere.*

A la mort du Roi, elle se retira entiérement à Saint-Cyr. Ce qui peut surprendre, c'est que Louis XIV ne lui avoit rien assûré. Il la recommenda seulement au Duc d'Orléans. Elle ne voulut qu'une pension de quatre vingt mille livres, *n*) qui lui fut exactement païée jusqu'à sa mort, arrivée en 1719 le 15. d'Avril. On a trop affecté d'oublier dans son épitaphe le nom de Scarron: ce nom n'est point aviliſſant, & l'omission ne sert qu'à faire penser qu'il peut l'être.

LA Cour fut moins vive & plus sérieuse, depuis que le Roi commença à me-

n) De 90 mille livres.

ner avec Madame de Maintenon une vie plus retirée; & la maladie considérable, qu'il eut en 1686, contribua encor à lui ôter le goût de ces fêtes galantes, qui avoient jusques là signalé presque toutes ses années. Il fut attaqué d'une fistule dans le dernier des intestins. L'art de la Chirurgie, qui fit sous ce regne plus de progrès que dans tout le reste de l'Europe, n'étoit pas encor familiarisé avec cette maladie. Le Cardinal de Richelieu en étoit mort, faute d'avoir été bien traité. *o*) Le danger du Roi émut toute la France. Les églises furent remplies d'un peuple innombrable, qui demandoit la guérison de son Roi, les larmes aux yeux. Ce mouvement d'un attendrissement général fut presque semblable à ce qui s'est passé de nos jours, lorsque son Successeur fut en danger de mort à Metz en 1744. Ces deux époques apprendront à jamais aux Rois, ce qu'ils doivent à une nation qui sait aimer ainsi. *p*)

Dès que Louis XIV ressentit les premiéres atteintes de ce mal, son premier Chirurgien Félix alla dans les hôpitaux chercher des malades, qui fussent dans le

o) Voilà une anecdote. Aucun historien n'a jamais dit, que Richelieu soit mort d'une fistule.

p) Dites, *à nos voix*.

le même péril; il consulta les meilleurs Chirurgiens; il inventa avec eux des instruments, qui abrégeoient l'opération, & qui la rendoient moins douloureuse. Le Roi la souffrit sans se plaindre. Il fit travailler ses Ministres auprès de son lit le jour même; & afin que la nouvelle de son danger ne fît aucun changement dans les Cours de l'Europe, il donna audience le lendemain aux Ambassadeurs. A ce courage d'esprit se joignoit la magnanimité avec laquelle il récompensa Félix: *q*) il lui donna une terre, qui valoit alors plus de cinquante-mille écus.

DEPUIS ce tems, le Roi n'alla plus aux Spectacles. La Dauphine de Baviére, devenuë mélancolique & attaquée d'une maladie de langueur qui la fit enfin mourir en 1690, *r*) se refusa à tous les plaisirs, & resta obstinément dans son apartement. Elle aimoit les lettres; elle avoit même fait des Vers; mais dans sa mélancolie, elle n'aimoit plus que la solitude.

CE fut le Couvent de Saint-Cyr, qui ranima le goût des choses d'esprit. Madame de Maintenon pria Racine, qui avoit

q) Recompenser largement est pour M. de Voltaire *magnanimité*; j'aime bien à lui voir ériger en Héros ceux qui donnent.

r) *Qui la fit enfin mourir*, est ce du François?

avoit renoncé au Théatre pour le Janſénisme & pour la Cour, de faire une Tragédie qui pût être repréſentée par ſes éléves. Elle vouloit un ſujet tiré de la Bible. Racine compoſa Eſther. Cette piéce, aïant d'abord été jouée dans la maiſon de Saint-Cyr, le fut enſuite pluſieurs fois à Verſailles devant le Roi dans l'hiver de 1689. Des Prélats, des Jéſuites, s'empreſſoient d'obtenir la permiſſion de voir ce ſingulier ſpectacle. Il me paroit remarquable, que cette piéce eut alors un ſuccès univerſel; & que deux ans après, Athalie jouée par les mêmes perſonnes, n'en eut aucun. Ce fut tout le contraire, quand on joua ces piéces à Paris, long-tems après la mort de l'auteur & après le tems des partialités. Athalie repréſentée en 1717, fut reçuë comme elle devoit l'être, avec transport; & Eſther en 1721 n'inſpira que de la froideur & ne reparut plus. Mais alors il n'y avoit plus de courtiſans, qui reconnuſſent avec flatterie Eſther dans Madame de Maintenon, & avec malignité Vaſthi dans Madame de Monteſpan, Aman dans Monſieur de Louvois, & ſurtout les Huguenots perſécutés par ce Miniſtre, dans la proſcription des Hébreux. Le Public impartial ne vit qu'une avanture ſans inté-

rêt

rêt & sans vraisemblance; un Roi insensé, qui a passé six mois avec sa femme sans savoir qui elle est, & qui aïant sans le moindre prétexte donné ordre de faire égorger toute une nation, fait ensuite pendre son favori tout aussi légérement. Mais malgré le vice du sujet, trente vers d'Esther valent mieux que beaucoup de Tragédies, qui ont eû de grands succès. *t*)

CES amusemens ingénieux recommencérent, pour l'éducation d'Adelaïde de Savoie Ducheſſe de Bourgogne, amenée en France à l'âge de onze ans.

C'EST une des contradictions de nos mœurs, que d'un côté on ait laissé un reste d'infamie attaché aux Spectacles publics, & que de l'autre on ait regardé ces représentations comme l'exercice le plus noble & le plus digne des personnes roïales. On éleva un petit théatre dans l'apartement de Madame de Maintenon. La Ducheſſe de Bourgogne, le Duc d'Orléans, y jouoient avec les personnes de la cour qui avoient le plus de talens. La fameux acteur Baron leur donnoit des leçons, & jouoit avec eux. La plûpart des Tragédies de Duché, Valet de Chambre du Roi, furent composées

t) Cette critique du sujet d'esther est très mauvaise. On ne voit point l'absurdité du sujet, parce qu'on sait que cette histoire est tirée d'un livre, où tout est miraculeux.

pour ce théatre; & l'Abbé Genêt, Aumônier de la Ducheſſe d'Orléans, en faiſoit pour la Ducheſſe du Maine, que cette Princeſſe & ſa cour repréſentoient.

CES occupations formoient l'eſprit & animoient la ſociété. Comment le Marquis de la Fare peut-il dire dans ſes Mémoires, que *depuis la mort de Madame, ce ne fut que jeu, confuſion & impoliteſſe?* On jouoit beaucoup dans les voïages de Marli & de Fontainebleau mais jamais chez Madame de Maintenon; & la cour fut en tout tems le modéle de la plus parfaite politeſſe. La Ducheſſe d'Orléans alors Ducheſſe de Chartres, la Ducheſſe du Maine, la Princeſſe de Conti, Madame la Ducheſſe, dementoient bien ce que le Marquis de la Fare avance. Cet homme, qui dans le commerce étoit de la plus grande indulgence, n'a preſque écrit qu'une ſatire. Il étoit mécontent du gouvernement: il paſſoit ſa vie dans une ſociété qui ſe faiſoit un mérite de condamner la cour; & cette ſociété fit d'un homme très-aimable, un hiſtorien quelquefois injuſte. *u*)

NI lui, ni aucun de ceux qui ont trop cenſuré Louis XIV, ne peuvent diſconvenir, qu'il ne fût juſqu'à la journée d'Hochſtet, le ſeul puiſſant, le ſeul magnifique, le ſeul grand preſque en tout genre. Car quoiqu'il y eût des Héros comme Jean Sobieski

u) Jugement excellent.

bieski & des Rois de Suéde, qui effaçaſſent en lui le guerrier, perſonne n'effaça le Monarque. Il faut avouer encor, qu'il ſoûtint ſes malheurs & qu'il les répara. Il a eû des défauts; il a fait des fautes: mais ceux qui le condamnent, l'auroient-ils égalé, s'ils avoient été à ſa place? *x*)

LA Ducheſſe de Bourgogne croiſſoit en grace & en mérite. Les éloges, qu'on donnoit à ſa ſœur en Eſpagne, lui inſpirérent une émulation qui redoubla en elle le talent de plaire. Ce n'étoit pas une beauté parfaite; mais elle avoit le regard tel que ſon fils, un grand air, une taille noble. Ces avantages étoient embellis par ſon eſprit, & plus encor par l'envie extrême de mériter les ſuffrages de tout le monde. Elle étoit, comme Henriette d'Angleterre; l'idole & le modéle de la cour, avec un plus haut rang: elle touchoit au trône: la France attendoit du Duc de Bourgogne un gouvernement, tel que les Sages de l'antiquité en imaginérent, mais dont l'auſtérité ſeroit tempérée par les graces de cette Princeſſe, plus faites encor pour être ſenties que la philoſophie de ſon époux. *y*) Le mon-

x) Queſtion ſinguliere.

y) *Des graces plus faites pour être ſenties que la philoſophie*: cela eſt bon dans Angola.

de fait, z) comme toutes ces espérances furent trompées. Ce fut le sort de Louis XIV, de voir périr en France toute sa famille par des morts prématurées; sa femme à quarante-cinq ans, son fils unique à cinquante; & un an après que nous eûmes perdu son fils, nous vîmes son petit-fils le Dauphin Duc de Bourgogne, la Dauphine sa femme, leur fils aîné le Duc de Bretagne, portés à Saint Denis dans le même char, au mois d'Avril 1712; tandis que le dernier de leurs enfans, monté depuis sur le trône, étoit dans son berceau aux portes de la mort. Le Duc de Berri, frere du Duc de Bourgogne, les suivit deux ans après; & sa fille, dans le même tems, passa du berceau au cercueil.

CE tems de désolation laissa dans les cœurs une impression si profonde, que dans la minorité de Louis XV j'ai vu plusieurs personnes, qui ne parloient de ces pertes qu'en versant des larmes. Le plus à plaindre de tous les hommes, a) au milieu de tant de morts précipitées, étoit celui qui sembloit devoir heriter bientôt du roïaume.

CES mêmes soupçons, qu'on avoit eûs à la mort de Madame & à celle de Marie Louise

z) *Le monde sait*; dites, *on sait*.

a) Pas tout à fait; j'*en connois de plus miserables*.

Louise Reine d'Espagne, se réveillerent avec une fureur qui n'a point d'exemple. L'excès de la douleur publique auroit presque excusé la calomnie, si elle avoit été excusable. Il y avoit du délire à penser, qu'on eût pu faire périr par un crime tant de personnes roïales, en laissant vivre le seul qui pouvoit les venger *b*.) La maladie, qui emporta le Dauphin de Bourgogne, sa femme & son fils, étoit une rougeole pourprée épidémique. Ce mal fit périr à Paris en moins d'un mois plus de cinq-cent personnes. Monsieur le Duc de Bourbon petit fils du Prince de Condé, le Duc de la Trimouille, Madame de la Vrilliére, Madame de Listenai, en furent attaqués à la cour *c*.) Le Marquis de Gondrin, fils du Duc d'Antin, en mourut en deux jours. Sa femme, depuis Comtesse de Toulouse, fut à l'agonie. Cette maladie parcourut toute la France. Elle fit périr en Lorraine

b) Celui qui pouvoit les venger n'étoit-il pas alors au berçeau, aux portes de la mort, dont il ne fut garanti que par le contre poison de Venise?

c) L'auteur qui trouve des délices à se répeter à dit cela vingt fois au public, il y a dix ans; Mais la maladie de M. de La Trimouille, de M. de Gondrin, de Mesdames de Listenai & de la Vrilliere, n'avoit pas les mêmes simptomes que celle-

ne les ainés de ce Duc de Lorraine François, destiné à être un jour Empereur & à reléver la maison d'Autriche.

CEPENDANT, ce fut assez qu'un Médecin nommé Boudin, homme de plaisir, hardi & ignorant, eût proféré ces paroles: „ nous n'entendons rien à de pareilles ma„ ladies„. C'en fut assez, dis-je, pour que la calomnie n'eût point de frein.

UN Prince avoit un laboratoire, & étudioit la Chimie ainsi que beaucoup d'autres arts: c'étoit une preuve sans replique. Le cri public étoit affreux. Il faut en avoir été témoin pour le croire *d*.) Plusieurs écrits & quelques malheureuses histoires de Louis XIV éterniseroient les soupçons, si des hommes instruits ne prenoient soin de les détruire. J'ose dire, que frapé de tout tems de l'injustice des hommes, j'ai fait bien des recherches pour savoir la vérité. Voici ce que m'a répété plusieurs fois le Marquis de Canillac, *e*) l'un des plus honnêtes hommes du roïaume, intimement attaché

celle ci qui tuoit rapidement au milieu d'une soif brulante & de douleurs d'entrailles insupportables.

d) Cette phrase est prise mot à mot de Reboulet dont l'auteur méprise tant l'histoire.

e) Ce récit du marquis de canillac ne prouve ni de près ni de loin l'innocence du Duc d'Orléans.

taché à ce Prince soupçonné, dont il eut depuis beaucoup à se plaindre. Le Marquis de Canillac, au milieu de cette clameur publique, va le voir dans son palais. Il le trouve étendu à terre, versant des larmes, aliéné par le désespoir. Son Chimiste Homberg court se rendre à la bastille, pour se constituer prisonnier: mais on n'avoit point d'ordre de le recevoir; on le refuse. Le Prince (qui le croiroit.) demande lui même, dans l'excès de sa douleur, à être mis en prison; il veut que des formes juridiques éclaircissent son innocence; sa mere demande avec lui cette justification cruelle. La lettre de cachet s'expédie; mais elle n'est point signée: & le Marquis de Canillac, dans cette émotion d'esprit, conserva seul assez de sang froid, pour sentir les conséquences d'une démarche si désespérée. Il fit que la mere du Prince s'opposa à cette lettre de cachet ignominieuse. Le Monarque qui l'accordoit, & son neveu qui la demandoit, étoient également malheureux.

LOUIS XIV dévoroit sa douleur en public: il se laissa voir à l'ordinaire. Mais en secret les ressentimens de tant de malheurs le pénétroient & lui donnoient des convulsions. Il éprouvoit toutes ces pertes domestiques à la suite d'une guerre mal-

malheureuſe, avant qu'il fût aſſûré de la paix, & dans un tems où la miſére déſoloit le roïaume. On ne le vit pas ſuccomber un moment à ſes afflictions.

LE reſte de ſa vie fut triſte. Le dérangement des finances, auquel il ne put remédier, aliéna les cœurs. Sa confiance entiére pour le Pere le Tellier, homme trop violent, acheva de les révolter. C'eſt une choſe très remarquable, que le public, qui lui pardonna toutes ſes maîtreſſes, ne lui pardonna pas ſon Confeſſeur. Il perdit les trois derniéres années de ſa vie, dans l'eſprit de la plûpart de ſes ſujets, tout ce qu'il avoit fait de grand & de mémorable.

Privé de preſque tous ſes enfans, ſa tendreſſe, qui redoubloit pour le Duc du Maine & pour le Comte de Toulouſe ſes fils légitimés, le porta à leur donner en 1715, les droits, les honneurs, le rang, le nom de Princes du ſang, par un Edit qui fut enregiſtré ſans aucune remontrance. Il aſſûroit, par cet Edit, la couronne à leur maiſon, au défaut de tous les Princes du ſang de France; & tempéroit ainſi par la loi naturelle, la ſévérité des loix poſitives qui privent les enfans nés hors du mariage, de tous droits à la ſucceſſion paternelle.*f*) Les Rois diſpenſent de cet-

f) Ce trait n'eſt pas d'un bon François.

cette loi. Il crut pouvoir faire pour son sang, ce qu'il avoit fait en faveur de plusieurs de ses sujets. Il crut surtout pouvoir établir pour deux de ses enfans, ce qu'il avoit fait passer au Parlement sans opposition, pour les Princes de la maison de Lorraine. Cependant on murmura. Le Procès, que les Princes du sang intentérent depuis aux Princes légitimes, est connu. Ceux-ci ont conservé pour leurs personnes & pour leurs enfans les honneurs donnés par Louis XIV. Ce qui regarde leur postérité dépendra du tems, du mérite & de la fortune.

LOUIS XIV fut attaqué vers le milieu du mois d'Août 1715, au retour de Marli, de la maladie qui termina ses jours. Ses jambes s'enflérent; la gangréne commença à se manifester. Le Comte de Stairs Ambassadeur d'Angleterre paria, selon le génie de sa nation, que le Roi ne passeroit pas le mois de Septembre. Le Duc d'Orléans, qui au voïage de Marli avoit été absolument seul, eut alors toute la cour auprès de sa personne. Un Empirique, dans les derniers jours de la maladie du Roi, lui donna un élixir qui ranima ses forces. Il mangea, & l'Empirique assûra qu'il guériroit La foule, qui entouroit le Duc d'Orléans, diminua dans le moment

ment. „ Si le Roi mange une seconde „ fois, dit le Duc d'Orléans, nous n'au„ rons plus personne„. Mais la maladie étoit mortelle. Les mesures étoient prises, pour donner la Régence absoluë au Duc d'Orléans. Le Roi ne la lui avoit laissée que très-limitée par son testament déposé au Parlement; ou plûtôt, il ne l'avoit établi que Chef d'un Conseil de Régence, dans lequel il n'auroit que la voix prépondérante. Cependant il lui dit: *je vous ai conservé tous les droits que vous donne votre naissance.* C'est qu'il ne croïoit pas, qu'il y eût de loi fondamentale qui donnat dans une minorité un pouvoir sans bornes à l'héritier présomptif du roïaume.*g*) Cette autorité suprême, dont on peut abuser, est dangereuse; mais l'autorité partagée l'est encor d'avantage. *h*) Il crut qu'aïant été si bien obéi pendant sa vie, il le seroit après sa mort, & ne se souvenoit pas qu'on avoit cassé le testament de son pere. *i*)

D'AILLEURS personne n'ignore avec quelle

g) Cette loi fondamentale n'exista jamais. M. de Voltaire voudroit absolument que le François fut esclave.

h) Le despotisme ne peut être bien que dans une minorité; & encore!

i) Ne le faites donc pas radoter comme Louis XIII.

quelle grandeur d'ame il vit approcher la mort, disant à Madame de Maintenon: *k*) *j'avois cru qu'il étoit plus difficile de mourir*; disant à ses domestiques: *pourquoi pleurez-vous? m'avez-vous cru immortel?* donnant tranquilement ses ordres sur beaucoup de choses & même sur sa pompe funébre. Quiconque a beaucoup de témoins de sa mort, meurt toûjours avec courage. Louis XIII, dans sa derniére maladie, avoit mis en musique le *de profundis*, qu'on devoit chanter pour lui. Le courage d'esprit avec lequel Louis XIV vit sa fin, fut dépouillé de cette ostentation répanduë sur toute sa vie. Ce courage alla jusqu'à avouer ses fautes. Son Successeur a toûjours conservé écrites au chevet de son lit, les paroles remarquables que ce Monarque lui dit, en le tenant sur son lit entre ses bras: *l*) ces paroles ne sont point telles, qu'elles sont rapportées dans toutes les histoires. Les voici fidélement copiées: „ vous allez être bientôt Roi d'un „ grand roïaume. Ce que je vous recom-

k) Il ne dit rien de semblable à Made. de Maintenon, & s'attendrit beaucoup avec elle, sans l'Académie Françoise, Louis XIV seroit comme meurent les Roix, qui meurent comme tous les hommes.

l) Il ne le tint point entre ses bras.

» mende plus fortement, est de n'oublier » jamais les obligations que vous avez » à Dieu. Souvenez-vous que vous lui » devez tout ce que vous êtes. Tâchez » de conserver la paix avec vos voisins. » J'ai trop aimé la guerre : ne m'imitez » pas en cela, non plus que dans les trop » grandes dépenses que j'ai faites. Prenez » conseil en toutes choses, & cherchez » à connoître le meilleur pour le suivre » toûjours. Soulagez vos peuples le plus- » tôt que vous le pourrez, & faites ce » que j'ai eû le malheur de ne pouvoir fai- » re moi-même.

IL est à croire que ces paroles n'ont pas peu contribué, trente ans après, à cette paix que Louis XV a donné à ses ennemis ; dans laquelle on a vu un Roi victorieux rendre toutes ses conquêtes pour tenir sa parole, rétablir tous ses Alliés, & devenir l'Arbitre de l'Europe par son désintéressement plus encor que par ses victoires. *m*)

QUOIQUE la vie & la mort de Louis XIV eussent été glorieuses, il ne fut pas aussi regretté qu'il le méritoit. L'amour de la nouveauté, l'approche d'un tems de minorité où chacun se figuroit une fortune,

m) Ne prêtez point à Louis XV, des vertus, Ce des intéressement auroit été ridicule.

ne, l'affaire de la *Constitution* qui aigrissoit les esprits; tout fit recevoir la nouvelle de sa mort avec un sentiment qui alloit plus loin que l'Indifférence. Nous avons vu ce même peuple, qui en 1686 avoit demandé au ciel avec larmes la guérison de son Roi malade, suivre son convoi funébre avec des démonstrations bien différentes. On prétend que la Reine sa mere lui avoit dit un jour dans sa grande jeunesse: *mon fils, ressemblez à votre grand-pere & non pas à votre pere.* Le Roi en aïant demandé la raison: *c'est*, dit-elle, *qu'à la mort de Henri* IV *on pleuroit, & qu'on a ri à celle de Louis* XIII. Quoiqu'il en soit, il paroît que le tems, qui meurit les opinions des hommes, a mis le sceau à sa réputation; & malgré tout ce qu'on a écrit contre lui, on ne prononcera point son nom sans respect, & sans avoir l'idée d'un siécle à jamais mémorable.

SI on le considére dans sa vie privée, on le voit bon fils sans vouloir que sa mere gouverne, bon mari même sans être jamais fidéle, *n*) bon pere, bon maître, & toûjours aimable avec dignité.

J'AI déja remarqué * ailleurs, qu'il ne

n) En vérité, cela est étrange.

* *Tout cela est tiré des Anecdotes imprimées parmi les Mélanges du même auteur, & fondues dans cette histoire.*

prononça jamais les paroles qu'on lui fait dire, lorsque le Premier Gentil-homme de la Chambre & le Grand Maître de la Garderobe se disputoient l'honneur de le servir : *qu'importe lequel de mes valets me serve.* Un discours si grossier ne pouvoit partir d'un homme aussi poli & aussi attentif qu'il l'étoit, & ne s'accordoit guères avec ce qu'il lui dit un jour en effet au sujet de ses dettes : *que ne parlez-vous à vos amis?* mot bien différent, qui par lui même valoit beaucoup, & qui fut accompagné d'un don de cinquante mille écus.

IL n'est pas même vrai, qu'il ait écrit au Duc de la Rochefoucault : „ je vous „ fais mon compliment comme votre „ ami, sur la charge de Grand-Maître de „ la Garderobe, que je vous donne com„ me votre Roi.„ *o*) Les Historiens lui font honneur de cette Lettre. C'est ne pas sentir combien il est peu délicat, combien même il est dur de dire à celui dont on est le maître, qu'on est son maître. Cela seroit à sa place, si on écrivoit à un sujet qui auroit été rebelle : c'est ce que Henri Quatre auroit pu dire au Duc de Maienne avant l'entiére réconciliation. Le Secretaire

o) Cependant l'Abbé de Choisy rapporte ce fait dans ses Memoires; & l'Abbé de choisy étoit à portée d'être instruit.

taire du Cabinet *Roſe* écrivit cette lettre ; & le Roi avoit trop de bon goût pour l'envoïer. C'eſt ce bon goût qui lui fit ſupprimer les inſcriptions faſtueuſes, dont Charpentier de l'Académie Françoiſe avoit chargé les tableaux de *Le Brun* dans la Galerie de Verſailles ; *l'incroïable paſſage du Rhin, la merveilleuſe priſe de Valenciennes, &c.* Le Roi ſentit que la priſe de Valenciennes, le paſſage du Rhin, diſoient davantage. Charpentier avoit eû raiſon d'orner d'inſcriptions en notre langue les monumens de notre patrie ; la flatterie ſeule avoit nui à l'exécution.

ON a recueilli quelques réponſes, quelques mots de ce Prince, qui ſe réduiſent à trés peu de choſe. On prétend, que quand il réſolut d'abolir en France le Calviniſme, il dit : „ mon grand-pere aimoit „ les Huguenots & ne les craignoit pas ; „ mon pere ne les aimoit point & les craignoit : moi je ne les aime ni ne les „ crainds. *p*)

IL s'exprimoit toûjours noblement & avec préciſion, s'étudiant en public à parler comme à agir en Souverain. Lorsque le Duc d'Anjou partit pour aller regner en Eſpagne, il lui dit, pour marquer l'union qui

p) Il dit ces paroles au Parlement.

qui alloit désormais joindre les deux nations: *il n'y a plus de Pirénées. b)*

LOUIS XIV avoit dans l'esprit plus de justesse & de dignité, que de saillies; & d'ailleurs on n'exige pas qu'un Roi dise des choses mémorables, mais qu'il en fasse.

CE qui est nécessaire à tout homme en place, c'est de ne laisser sortir personne mécontent de sa présence, & de se rendre agréable à tous ceux qui l'approchent. On ne peut faire du bien à tout moment, mais on peut toûjours dire des choses qui plaisent. Il s'en étoit fait une heureuse habitude. C'étoit entre lui & sa cour un commerce continuel, de tout ce que la Majesté peut avoir de graces sans jamais se dégrader, & de tout ce que l'empressement de servir & de plaire peut avoir de finesse, sans l'air de la bassesse. Il étoit; surtout avec les femmes, d'une attention & d'une politesse qui augmentoit encor celle de ses courtisans; & il ne perdit jamais l'occasion de dire aux hommes de ces choses, qui flattent l'amour propre en excitant l'émulation, & qui laissent un long souvenir.

UN jour Madame la Duchesse de Bourgogne encor fort jeune, voïant à son sou-

per

b) Paroles pleines de sens, dignes de Montesquieu & de Richelieu.

per un Officier qui étoit très-laid, plaisanta beaucoup & très-haut sur la laideur: „ je „ le trouve, Madame, (dit le Roi en- „ cor plus haut) un des plus beaux hom- „ mes de mon roïaume; car c'est un des „ plus braves.

LE Comte de Marivaux Lieutenant-Général, homme un peu brutal & qui n'avoit pas adouci son caractére dans la cour même de Louis XIV, avoit perdu un bras dans une action, & se plaignoit au Roi qui l'avoit pourtant récompensé, autant qu'on le peut faire pour un bras cassé: „ je voudrois avoir perdu aussi l'autre, „ dit il, & ne plus servir votre Majesté. „ *J'en serois bien fâché pour vous & pour moi*, lui répondit Louis XIV; & ce discours fut suivi d'une grace qu'il lui accorda. Il étoit si éloigné de dire des choses désagréables, qui sont des traits mortels dans la bouche d'un Prince, qu'il ne se permettoit pas même les plus innocentes & les plus douces railleries; r) tandis que des particuliers en font tous les jours de si cruelles & de si funestes.

r) Il s'abstint de la raillerie, après avoit vu combien elle peut être nuisible dans la bouche d'un Prince par un Officier qui se perça de son épée, parce qu'il lui avoit dit que son épée n'avoit fait de mal qu'a lui.

IL se plaisoit & se connoissoit à ces choses ingénieuses, aux impromptus, aux chansons agréables; & quelquefois même il faisoit sur le champ de petites parodies sur les airs qui étoient en vogue, comme celle-ci:

Chez mon cadet de frere,
Le Chancelier serrant
N'est pas trop nécessaire;
Et le sage Boisrand
Est celui qui sait plaire.

Et cette autre, qu'il fit en congédiant un jour le Conseil:

Le Conseil à ses yeux a beau se présenter;
Sitôt qu'il voit sa chienne, il quitte tout pour elle:
Rien ne peut l'arrêter,
Quand la chasse l'appelle.

CES bagatelles servent au moins à faire voir, que les agrémens de l'esprit faisoient un des plaisirs de sa cour; qu'il entroit dans ces plaisirs; & qu'il savoit dans le particulier vivre en homme, aussi bien que

que représenter en Monarque sur le théatre du monde.

SA lettre à l'Archévêque de Rheims au sujet du Marquis de Barbésieux, quoiqu'écrite d'un stile extrêmement négligé, fait plus d'honneur à son caractére, que les pensées les plus ingénieuses n'en auroient fait à son esprit. Il avoit donné à ce jeune homme la place de Secretaire d'Etat de la guerre, qu'avoit eû le Marquis de Louvois son pere. Bientôt mécontent de la conduite de son nouveau Secretaire d'Etat, il veut le corriger sans le trop mortifier. Dans cette vuë il s'adresse à son oncle l'Archévêque de Rheims; il le prie d'avertir son neveu. C'est un maître instruit de tout, c'est un pere qui parle.

„ JE sai, dit-il, ce que je dois à la „ mémoire de Monsieur de Louvois; „ mais si votre neveu ne change de con„ duite, je serai forcé de prendre un „ parti. J'en serai fâché; mais il en fau„ dra prendre un. Il a des talens; mais il „ n'en fait pas un bon usage. Il donne „ trop souvent à souper aux Princes, au „ lieu de travailler; il néglige les affai„ res pour ses plaisirs; il fait attendre „ trop long-tems les Officiers dans son

„ antichambre ; il leur parle avec hau-
„ teur, & quelquefois avec dureté.

Voilà ce que ma mémoire me fournit de cette lettre, que j'ai vuë autrefois en original. Elle fait bien voir, que Louis XIV n'étoit pas gouverné par ſes Miniſtres comme on l'a cru, & qu'il ſavoit gouverner ſes Miniſtres. *s*)

IL aimoit les louanges; & il eſt à ſouhaiter qu'un Roi les aime, parce qu'alors il s'efforce de les mériter. Mais Louis XIV ne les recevoit pas toûjours, quand elles étoient trop fortes. Lorsque notre Académie, qui lui rendoit toûjours compte des ſujets qu'elle propoſoit pour ſes prix, lui fit voir celui ci: *quelle eſt de toutes les vertus du Roi, celle qui mérite la préférence?* le Roi rougit, & ne voulut pas qu'un tel ſujet fût traité. Il ſouffrit les prologues de Quinault; mais c'étoit dans les plus beaux jours de ſa gloire, dans le tems où livreſſe de la nation excuſoit la ſienne. Virgile & Horace par reconnoiſſance, & Ovide par une indigne foibleſſe, prodiguérent à Auguſte des éloges

s) Cette lettre prouve que Louis XIV n'étoit pas gouverné par Barbeſieux; mais ne l'étoit il pas un peu par Colbert & par Louvois.

ges plus forts, & (si on songe aux proscriptions) bien moins mérités. *t*)

LE Duc d'Antin se distingua dans ce siécle par un art singulier, non pas de dire des choses flatteuses, mais d'en faire. Le Roi va coucher à Petit Bourg; il y critique une grande allée d'arbres, qui cachoit la vuë de la riviére. Le Duc d'Antin la fait abattre pendant la nuit. Le Roi, à son réveil, est étonné de ne plus voir ces arbres qu'il avoit condamnés. *C'est parce que Votre Majesté les a condamnés, qu'elle ne les voit plus*, répond le Duc.

NOUS avons aussi rapporté ailleurs, que le même homme aïant remarqué qu'un bois assez grand au bout du canal de Fontainebleau déplaisoit au Roi, il prit le moment d'une promenade, & tout étant préparé, il se fit donner un ordre de couper ce bois, & on le vit dans l'instant abattu tout entier. Ces traits sont d'un courtisan ingénieux, & non pas d'un flatteur.

ON a accusé Louis XIV d'un orgueil insupportable, parce que les bases de ses statuës, à la Place des Victoires & à celle de Vendôme, sont entourées d'esclaves enchaî-

t) Ces eloges s'accordoient avec la théologie de leur païs.

enchainés. Mais ce n'eſt point lui qui fit ériger ces ſtatuës. Celle de la Place des Victoires eſt le monument de la grandeur d'ame & de la reconnoiſſance du Premier Maréchal de la Feuillade pour ſon maître. Il y dépenſa cinq-cent-mille livres, qui ſont près d'un million aujourd'hui; & la ville en ajoûta autant pour rendre la place réguliére. J'ai toûjours été révolté, contre l'injuſtice qui imputoit à Louis XIV le faſte de cette ſtatuë, & contre l'indifférence qui ne rend pas aſſez de juſtice à la magnanimité du Maréchal.

ON ne parloit que de ces quatre eſclaves; mais ils figurent des vices domtés, encor plus que des nations vaincuës; le duël aboli, l'héréſie détruite. Les inſcriptions le témoignent aſſez. Elles célébrent auſſi la jonction des mers, la Paix de Nimégue, & ne parlent que de bienfaits; & aucun de ces eſclaves n'a rien qui caractériſe les peuples vaincus par Louis XIV. D'ailleurs c'eſt un ancien uſage des ſculpteurs, de mettre des eſclaves aux pieds des ſtatuës des Rois. Il vaudroit mieux y repréſenter des citoïens libres & heureux. Mais enfin on voit des eſclaves aux pieds du clément, Henri Quatre, & de Louis XIII à Paris; on en voit à Livourne ſous la ſtatuë de Ferdinand de Médicis, qui n'en-

n'enchaina assûrément aucune nation; on en voit à Berlin sous la statuë d'un Electeur, qui repoussa les Suédois, mais qui ne fit point de conquêtes.

LES voisins de la France, & les François eux-mêmes, ont rendu très-injustement Louis XIV responsable de cet usage. L'inscription, *viro immortali, à l'homme immortel*, a été traitée d'idolâtrie, comme si ce mot signifioit autre chose, que l'immortalité de sa gloire. L'inscription de Viviani, à sa maison de Florence,

Ædes à Deo datæ,
Maison donnée par un Dieu,

seroit bien plus idolâtre: elle n'est pourtant qu'une allusion, au surnom de *Dieu-donné*, & au vers de Virgile, *Deus nobis hæc otia fecit.*

A l'égard de la Statuë de la Place Vendôme, c'est la ville qui l'a érigée. Le Roi avoit destiné les bâtimens de cette place, pour sa bibliothéque publique. La place étoit plus vaste; elle avoit d'abord trois faces, qui étoient celles d'un palais immense, dont les murs étoient déja élevés, lorsque le malheur des tems, en 1701, força la ville de bâtir des maisons de particuliers sur les ruines de ce palais commencé

cé. Ainſi le Louvre n'a point été fini; ainſi la Fontaine & l'Obélisque, que Colbert vouloit faire élever vis-à-vis le portail de Perrault, n'ont paru que dans les deſſeins; ainſi le beau portail de Saint-Gervais eſt demeuré offusqué; & la plus-part des monumens de Paris laiſſent des regrets.

LA nation déſiroit, que Louis XIV eût préféré ſon Louvre & ſa Capitale au palais de Verſailles, que le Duc de Créqui appelloit un favori ſans mérite. La poſtérité admire avec reconnoiſſance, ce qu'on a fait de grand pour le public; mais la critique ſe joint à l'admiration, quand on voit ce que Louis XIV a fait de ſuperbe & de défectueux pour ſa maiſon de campagne.

IL réſulte de tout ce qu'on vient de rapporter, que Louis XIV aimoit en tout la grandeur & la gloire. Un Prince, qui aïant fait d'auſſi grandes choſes que lui, ſeroit encor ſimple & modeſte, ſeroit le premier des Rois, & Louis XIV le ſecond *. *u*)

S'IL

*Paroles tirées des anecdotes ſur Louis XIV. refonduës dans cette hiſtoire.

u) Le Roi de Pruſſe ſans doute.

S'IL se repentit en mourant, d'avoir entrepris légérement des guerres, il faut convenir, qu'il ne jugeoit pas par les évenemens; car de toutes ses guerres, la plus juste & la plus indispensable, celle de 1701, fut la seule malheureuse.

IL eut de son mariage, outre *Monseigneur*, deux fils & trois filles morts dans l'enfance. Ses amours furent plus heureux; il n'y eut que deux de ses enfans naturels qui moururent au berceau; huit autres vécurent, furent légitimés, & cinq eurent postérité. Il eut encor d'une Demoiselle attachée à Madame de Montespan, une fille non reconnuë, qu'il maria à un Gentilhomme d'auprès de Versailles, nommé de la Queuë.

ON soupçonna avec beaucoup de vraisemblance, une Religieuse de l'Abbaïe de Moret, d'être sa fille. Elle étoit extrêmement basannée, & d'ailleurs lui ressembloit. Le Roi lui donna vingt-mille écus de dot, en la plaçant dans ce Couvent. L'opinion qu'elle avoit de sa naissance, lui donnoit un orgueil dont ses Supérieures se plaignirent. Madame de Maintenon, dans un voïage de Fontainebleau, alla au Couvent de Moret; & voulant inspirer plus de modestie à cette Religieuse, elle fit

fit ce qu'elle put pour lui ôter l'idée qui nourrissoit sa fierté. „ Madame, (lui dit „ cette personne) la peine que prend u„ ne Dame de votre élévation, de venir „ exprès ici me dire que je ne suis pas fil„ le du Roi, me persuade que je le suis.„ Le Couvent de Moret se souvient encor de cette anecdote.

TANT de détails pourroient rebuter un Philosophe. x) Mais la curiosité, cette foiblesse si commune aux hommes, cesse presque d'en être une, quand elle a pour objet des tems & des hommes qui attirent les regards de la postérité.

x) Ces détails, ces anecdotes grossissent un volume & en augmentent le prix chez l'auteur & le libraire.

Fin du Tom. Second.

T n 5629

ULB Halle 3
007 763 00X

VD18

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-847006-p0383-5

LE

SIECLE

DE

LOUIS XIV.

PAR

MR. DE VOLTAIRE.

TOME SECOND.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée d'un très grand nombre de Remarques,

PAR

MR. DE LA B***

Non ego illi detrahere aussim
Hærentem capiti multa cum laude coronam.

HORACE.

FRANCFORT,
Chez la Veuve KNOCH & J. G. ESLINGER,
M DCC LIII.